

H. F. u. f. 81. (61, 3.)

LA

# REINE DES FÉES

POÈME ALLÉGORIQUE

D'EDMOND SPENSER.

ÉTUDE LITTÉRAIRE ET HISTORIQUE

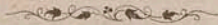
PAR

**CARL MAYËR**

(DE BERLIN).

THÈSE

Proposée pour le Doctorat à la Faculté des Lettres  
de Paris.



PARIS

AUGUSTE DURAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,  
RUE DES GRÈS, 7.

1860.



M. L. J. M. S.

REVUE DES SCIENCES

DE LA NATURE

DE LA FRANCE

ET DE L'ÉTRANGER

---

TOULOUSE, IMP. DE A. CHAUVIN,  
Rue Mirepoix, 3.

*A Monsieur Ad. Brongniart,*

MEMBRE DE L'INSTITUT.

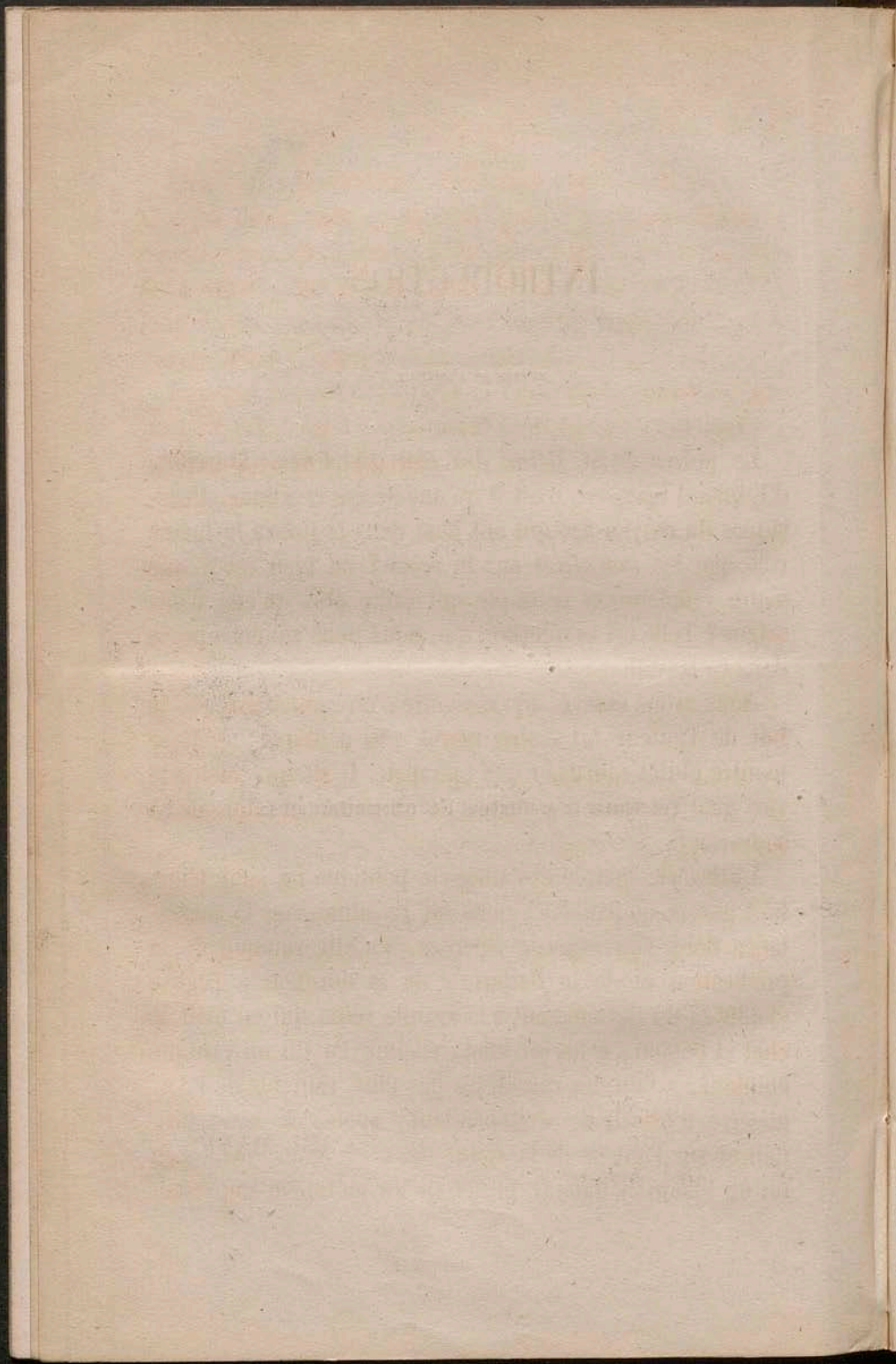
*A Monsieur le Prince Nicolas Bibesco.*

---

Dévoignage de gratitude et d'affection respectueuse.

CARL MAYER

(DE BERLIN).



## INTRODUCTION.

---

Le poëme de *la Reine des fées (the Faerie Queene)*, d'Edmond Spenser, n'est-il qu'une de ces créations allégoriques du moyen âge qui ont joué dans la poésie le même rôle que les *moralités* sur la scène? ou bien est-il une satire religieuse et politique qui raille plus qu'elle n'enseigne? Telle est la question que nous nous sommes posée dans ce travail.

Nous avons essayé d'y répondre, en soutenant que le but de l'auteur fut moins moral que politique; qu'il se montre plutôt courtisan que moraliste. Il attaque moins le vice qu'il ne vante les vertus de sa nation et celles de sa souveraine.

L'allégorie morale et l'allégorie politique ne sont pourtant pas incompatibles; nous en reconnaissons la coexistence dans l'ouvrage de Spenser. « Cette réunion de la prédication et de la flatterie, de la dévotion à l'église établie et du dévouement à la grande reine qui en était le chef et l'appui, » fut en effet, comme l'a dit un critique éminent, « l'un des caractères les plus saillants de l'Angleterre d'Elisabeth. » Cependant, appelé à nous prononcer sur l'auteur de *la Reine des fées*, nous voyons en lui un historien flatteur plutôt qu'un moraliste impartial.

L'obscurité de ses allégories est souvent profonde, et l'étude n'en est point sans quelque difficulté : aussi n'émettons-nous aucune opinion sans l'appuyer de quelque passage de ses œuvres. C'est le poète qui a autorisé nos conjectures et fourni nos preuves ; nous n'avions qu'à approfondir et à comparer ses nombreuses productions.

Puissent le nom de l'auteur et l'intérêt du poème recommander cet essai à l'indulgence de ces juges, qui sont les maîtres du goût et du savoir.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### Étude sur la vie et les écrits d'Edmond Spenser (1).

Edmond Spenser partage le sort de beaucoup d'écrivains célèbres : nous ne connaissons ni le jour, ni le mois, ni l'année de sa naissance. Cependant une étude minutieuse de ses écrits permet de fixer les événements saillants de sa vie. Plus personnel que Shakspeare, qui dans *Hamlet* seul nous montre une phase douloureuse de sa jeunesse, les déboires d'un acteur, Spenser ne s'efface pas derrière ses personnages : le poète reste homme. Sous des noms fictifs, il célèbre ses amours et ses protecteurs ; courtisan ambitieux et poète susceptible, il chante la blonde chevelure et les prétendues vertus de la *reine vierge*, ou il s'élève contre les critiques ; favori d'Apollon, il a conscience de son génie et demande avec raison : « Qui ne connaît Colin Clout, ce joli berger (2) ? » Et pressentant le jugement de la postérité, il promet l'immortalité à ses vers :

*Vivitur ingenio, cætera mortis erunt* (3).

(1) Nous avons largement puisé dans les biographies de nos prédécesseurs : Phil. Masterman's *Essay on the Life and Writings of Edm. Spenser*. — Thom. Keightley, *On the Life, etc. Frazer's Magazine*, octob. 1859. — *The Works of that famous english poet, Mr. Edm. Spenser*, London, 1679. — Thom. Warton's *History of english poetry*. — D'Israeli's *Amenities of Literature*. — Rob. Chamber's *Cyclopædia of english Literat.* — John Aikin's *Life of Edm. Spenser*. — Nous n'énumérons point ici les critiques que nous avons cités dans notre travail.

(2) *The Faerie Queene*, b. VI, c. X, st. 16, v. 3, 4.

(3) *The Shepherds Calender*, dec., Colins embleme.

Sa vie et son caractère, l'homme moral et le poète pensionné, ses aspirations et ses dégoûts, ses bienfaiteurs et ses amis de collège, sont dépeints et revivent dans ses poèmes.

Le nom de Spenser était commun à plusieurs familles. Celle de notre poète paraît avoir été ancienne, mais peu aisée, et alliée à la noble maison des Spensers d'Althorpe. Dans la dédicace de son *Muiopotmos*, adressée à lady Carey, fille de sir John Spenser d'Althorpe, il invoque cette parenté (1). Dans les *Larmes des muses*, ouvrage dédié à lady Strange, sœur de la précédente, il rappelle de nouveau leur origine commune (2). Il tient le même langage à Anne, comtesse de Dorset, cinquième fille de sir John Spenser, en lui présentant le charmant poème, intitulé *Prosopée*; et le *Retour de Colin Clout* lui fournit une nouvelle occasion de faire valoir ses droits à cette illustre alliance (3). Le poète aime à rappeler l'antique renommée de sa maison, même en célébrant les épousailles des deux filles du comte de Worcester (4). Cependant ses parents sont entièrement inconnus.

Il est plus difficile encore de déterminer l'année de sa naissance. On lisait autrefois sur le monument qu'on avait érigé, dans l'abbaye de Westminster, à la mémoire de notre poète, trente ans après sa mort, qu'il était né en 1510; mais le savant William Camden, son contemporain, déclare

(1) ..... Nor for name or kindreds sake by you vouchsafed...

(2) ..... Some private bands of affinitie, which it hath pleased your Ladyship to acknowledge...

(3) *Colin Clouts come home againe*, v. 536-539.

(4) *Prothalamion*, v. 130, 131.

qu'il fut enlevé par une mort prématurée. Or, Spenser étant mort à la fin du seizième siècle, cette date parut erronée, et fut remplacée par celle de 1553. Il nous semble qu'on pourrait même placer sa naissance en 1551. Nous savons, en effet, que ce fut en 1569 qu'il entra à Cambridge en qualité de *sizer*, et qu'il est rare qu'un jeune homme, doué même des talents les plus heureux, puisse, avant l'âge de dix-neuf ans, acquérir les connaissances nécessaires pour obtenir cet avantage; car l'on cite plusieurs écrivains célèbres qui, bien que favorisés de la nature et soutenus par tous les secours d'une bonne éducation, n'ont pu pourtant y arriver plus tôt. D'un autre côté, il est peu probable qu'un homme comme Spenser, d'un esprit si profond, d'une imagination si riche, d'une mémoire si vaste, n'ait fait son entrée dans l'université pour y prendre ses grades, qu'à l'âge respectable de cinquante-neuf ans!

Il vit le jour à Londres ou dans le voisinage de cette ville: « Londres, » ce sont ses propres paroles, « Londres, mon aimable nourrice, me fit boire à la source de cette vie (1). » Dans le *Calendrier du berger*, Spenser fait dire au vieux Thenot qu'il a passé sa jeunesse dans le comté de Kent (2); et ailleurs, son ami Gabriel Harvey, caché sous le nom de Hobbinoll, demande au même Thenot: « Tu connais Colin, ce jeune berger méridional (3)? » Faudra-t-il supposer, d'après ces vers, que Spenser a passé quelques années de son enfance dans la

(1) *Prothal.*, v. 128, 129.

(2) *Sheph. Cal.*, febr., v. 91-93.

(3) *Sheph. Cal.*, april, v. 21.

contrée de Kent, peut-être en y fréquentant l'école? Nous préférons regarder ces expressions comme un jeu du poète, qui, dans tous ses écrits, a volontiers sacrifié, à l'exigence de la rime, l'exactitude des termes et la vérité rigoureuse de la pensée.

A Cambridge, Spenser eut pour compagnon d'études Gabriel Harvey, qui revient souvent dans ses poèmes et ses lettres, et avec lequel il contracta une durable amitié. Tout en y passant par tous les grades, il est à présumer que sa muse n'y resta point oisive; et c'est sans doute de cette époque de sa vie que datent ses *Hymnes en l'honneur de l'amour et de la beauté*, plus remarquables par la connaissance approfondie des doctrines métaphysiques de Platon que par la conception poétique. Ce sont les essais d'un jeune poète universitaire, nourri de toute la sagesse de l'école et enflammé des rêveries du *Phèdre*, plutôt que les élans passionnés d'un cœur qui s'inspire aux sources éternelles du beau. « C'est dans les vertes années de ma jeunesse, » nous dit-il dans la dédicace, « que j'ai composé ces hymnes; » et nous pouvons le prendre au mot. C'est à la même époque que se rapportent ses traductions des *Songes* de Joachim du Bellay, et de quelques sonnets de Pétrarque, que Spenser retoucha et publia, cette fois sous son nom, quelques années avant sa mort. Nous voudrions encore attribuer au séjour et à l'influence de Cambridge la plus jolie de ses petites pièces, *Prosopopée ou le conte de la mère Hubberd*. Il est vrai qu'il ne la mit au jour qu'en 1594; mais il nous informe qu'il l'avait « com- » posée, longtemps auparavant, dans sa jeunesse, quand » sa pensée peu mûre n'avait point encore perdu son âpre

» verdeur.» Pourquoi n'aurait-il pas alors, comme Perse au sortir des leçons d'Annæus Cornutus, suivi la route des Lucilius et des Horace, en épanchant sa verve satirique sur les courtisans et leurs misères? Le temps viendra, où, confondu dans leur foule, il négligera cette muse grondeuse, pour entonner les louanges hyperbôliques de l'astre de la cour. Il la garda prudemment parmi ses papiers, *amongst other papers*. Elle aurait pu déplaire à des personnages influents et fermer toute source de faveurs à ce jeune poète, qui n'avait, pour tout bagage, qu'un peu de confiance et quelques vers. Plus tard, riche de terres et de gloire, poète lauréat et seigneur de Kilcolman, il n'hésitera plus à faire connaître cet essai satirique de sa jeunesse.

Telles furent les productions de sa muse naissante : des hymnes en l'honneur de ce qui est toujours jeune, l'amour et la beauté, quelques traductions et une satire modérée conviennent sans doute à un poète lettré de vingt-huit ans. Le premier ouvrage que, selon toute probabilité, il publia en 1579 ou 1580, fut le *Calendrier du berger*, dédié au brillant Philippe Sidney, l'idole de son temps; et ce fut l'auteur de l'*Arcadia* qui en suggéra l'idée à notre poète (1). Gabriel Harvey avait introduit Spenser auprès de ce Mécène, aussi distingué par son savoir que par son caractère chevaleresque :

... *Him that is the President*  
*Of nobleness and chevalree* (2).

(1) To the countesse of Pembroke, v. 6, 7.

(2) *Sheph. Cal.* To his booke, v. 3, 4.

D'autres racontent que le poète ayant fait présenter un jour à Sidney l'épisode de *Désespoir* contenu dans la *Reine des fées*, sir Philippe, après en avoir lu la première strophe, ordonna à son intendant de remettre 50 livres sterling à l'auteur de ces vers. Il doubla la somme après la lecture de la deuxième strophe. Après la troisième il la doubla encore, et enjoignit à son *steward* de la payer sur-le-champ, de peur qu'en continuant la récompense ne s'accrût en raison du plaisir, et qu'il ne donnât plus qu'il n'avait. Il est des commentateurs qui pensent que cette anecdote honore le génie de Spenser aux dépens du bon sens du protecteur. Cependant elle acquiert assez de vraisemblance par le fait que notre poète avait déjà, en 1580, ébauché la *Reine des fées*; car dans sa lettre à Harvey, du mois d'avril 1580, il la lui redemande; et son ami savant, meilleur juge des épineuses questions du droit que des exigences si délicates du goût, en porte dans sa réponse un jugement assez étourdi. Quoi qu'il en soit, comme le Tasse, Spenser interrompit son poème héroïque pour suivre sa muse au milieu des champs: il échangea la trompette pour le chalumeau. Si toutefois il nous est permis d'assigner à la poésie bucolique ces douze églogues, nommées d'après les mois de l'année, où les noms de Tityre, de Phyllis et de Ménalcas rappellent presque seuls le genre des maîtres, et où, pour me servir de l'expression de Craik (1), les bergers sont pour la plupart des pasteurs et des prêtres, avec de pieux paroissiens pour ouailles.

(1) Craik, *History of Literat. and Learning in England*, vol. III, p. 78. London, 1845.

On les prendrait plutôt pour un traité de théologie polémique, pour l'opinion d'un parti religieux. Les pâtres y discutent gravement le mérite comparatif du catholicisme et de l'église réformée. Aylmer, l'évêque ambitieux de Londres, et l'archevêque puritain de Cantorbéry, le vertueux Grindall, y sont représentés sous les anagrammes de Morrell et d'Algrind, et nous offrent, l'un l'image d'un bon pasteur, l'autre celle d'un mauvais. Et à ces discussions théologiques, si étrangères à la simple allure de la muse pastorale, se joignent, comme dans tous ses poèmes, les louanges peu mesurées de la reine Elisabeth. Ne serait-ce point à ces causes mêmes qu'il faudrait attribuer le succès de l'ouvrage qui, durant la vie du poète, fut imprimé quatre fois? Peut-être Spenser, à l'instar de Virgile et de tant d'autres, n'a-t-il voulu, dans le *Calendrier du berger*, qu'essayer ses premières ailes; c'est ce qu'il semble indiquer lui-même: « Mon humble muse a marché sur les traces de Virgile (1). » Tout imbu encore de l'étude des anciens auteurs de sa nation, il a transporté dans ses églises leur diction et leurs termes surannés, prenant à Chaucer quelques-uns de ses rythmes, à tous leur langage saxon. A-t-il voulu imiter l'accent quelque peu rude du dialecte dorien de Théocrite, ou a-t-il pensé, selon l'opinion de Dryden (2), qu'en laissant ainsi aux Colin Clout, aux Cuddie, aux Thenot, aux Thomalin et aux Hobbinoll leur langue grossière, il donnerait plus de vérité à ses tableaux? Nous ne le croyons point. Ces mots qui, déjà duot

(1) To sir Francis Walsingham, v. 7.

(2) Dryden, *Translations from Homer*, etc. Préface, p. 18. London, 1743.

temps de Spenser, exigeaient un commentaire, sont comme un écho affaibli et comme la continuation des chants des ménestrels. En ramassant de tous côtés les matériaux de *The Faerie Queene*, son titre principal de gloire, il avait, semblable au vase dont parle Horace, gardé l'odeur des anciennes romances; et son imagination ardente, qui aimait à errer au milieu des scènes vivantes d'un temps lointain, faisait involontairement renaître sous sa plume l'idiome des générations éteintes. Il ne voulait point, comme Salluste, orner de la gravité des mots antiques la peinture des mœurs d'un autre âge. Spenser prit, par l'étude assidue des vieilles ballades populaires, et l'amour et la couleur de ces époques reculées, et toutes ses créations poétiques en portent les traces.

Notre poète nous entretient souvent, dans son *Calendrier*, de la belle Rosalinde, qui restait insensible à l'amour de Colin Clout; et « ce pauvre Colin » est Spenser lui-même. Cet amour, qui ne lui inspira jamais des accents profondément passionnés, fut-il réel ou fictif? Rosalinde est-elle une autre Béatrix ou une autre Laure? Tous les efforts des commentateurs n'ont pu éclaircir cette question. E. K., l'auteur inconnu de l'épître à Harvey, nous fait entendre que Rosalinde était un être réel et favorable au rival du poète. S'il était vrai que Spenser, pendant de longues années, car il ne se maria qu'à l'âge de quarante-deux ans, eût nourri pour la fière Rosalinde un amour malheureux, nous nous étonnerions avec raison de trouver dans toutes ses productions si peu de passion, si peu de vrai sentiment, tant de concetti au milieu des situations les plus touchantes. C'était plutôt un rêve hardi qu'une affection

profonde ; et le prétendant congédié venge les blessures de son amour-propre par la peinture de Mirabelle , cette beauté altière qui , dans la *Reine des fées* , va promenant son malheur et expie , sous le fouet de *Mépris* et sous les outrages de *Dédain* , sa dureté et son orgueil (1).

Dryden et Pope regardent ces églogues comme l'ouvrage le plus parfait qui ait été produit dans ce genre depuis les temps de Virgile ; et pour les pensées , les manières et les caractères , ils placent notre poète à côté même de Théocrite (2). Selon Drayton , Edmond Spenser , ne nous eût-il donné que son chef-d'œuvre du *Calendrier du berger* , eût assez fait pour l'immortalité de son nom (3). Néanmoins , le *Calendrier* nous paraît inférieur à toutes les productions ultérieures de Spenser et d'une composition inégale. Les meilleurs passages en sont dus à l'imitation de Clément Marot. Il y préluda déjà aux allégories de la *Reine des fées* , en suivant la route que William Langland avait ouverte , longtemps avant lui , dans les *Visions de Piers Ploughman*. Spenser a même emprunté le nom de Piers pour un de ses bergers , et la modestie lui fait répéter cet humble aveu de Stace :

*But follow them farre off , and their high steps adore.*

*Sed longe sequere , et vestigia semper adora* (4).

El. K. , dans la même épître , mentionne encore d'autres

(1) *F. Queene*, b. VI, c. VII, st. 27 seq. — *Id.*, b. VI, c. VIII, st. 1-30.

(2) *Alex. Pope's Works*. London, 1720. Discourse on pastoral poetry, p. 6-8.

(3) *Drayton's Pastorals*, préface.

(4) *Sheph. Cal.*, Epilog., v. 41.

poèmes de leur ami commun , tels que les *Songes* , les *Légendes* et la *Cour de Cupidon*. Dans une note de la troisième églogue du *Calendrier* , il parle de la traduction que Spenser avait faite de la charmante idylle de Moschus , Ἔρωσ δραπετήης. Dans l'argument de la dixième , il promet de publier son ouvrage en prose , le *Poète anglais* , qui traitait des différents genres de poésie ; c'est du moins ce que les paroles de Spenser nous font entrevoir : « ... *Other curious discourses hereof I reserve to greater occasion...* » (1). Ce dernier livre , ses neuf *Comédies anglaises* , le *Pélican mourant* , ainsi que les *Stemmata Dudleiana* dont parle Harvey dans sa lettre à Spenser , datée du 7 avril 1580 , ne furent jamais imprimés ; les autres furent fondus dans la *Reine des fées* , avec l'*Epithalamion Thamesis* , dont le poète loue l'invention et la disposition ingénieuse.

Spenser avait trouvé en Sidney un aimable et généreux protecteur. Pour lui complaire , il s'essaya pendant quelque temps aux vers métriques que Gabriel Harvey , assisté de Sidney , de Richard Stanyhurst , de sir Edward Dyer , de Thomas Drant , avait voulu introduire dans la poésie anglaise , pendant que Jean-Antoine de Baïf , avec toute la pléiade de Ronsard , fit de vaines tentatives pour doter la langue française des mètres anciens (2). Les essais de Harvey n'étaient pas nouveaux. Sir Thomas More et Webbe avaient déjà marché dans la même voie , et Thomas Cam-

(1) *Sheph. Cal.* , generall argument.

(2) *Tableau de la poésie française au seizième siècle* , par M. Sainte-Beuve , p. 79-85.

pion et Milton renouvelèrent dans le dix-septième siècle cette entreprise infructueuse. Le satirique Nash poursuivit Harvey de ses incessantes railleries, et Spenser, après quelques trimètres iambiques qu'on attribue même à *Ludovic Bryskett*, revint promptement à la rime.

Sidney recommanda notre poète à son oncle, le comte de Leicester, qui le prit à son service et l'envoya en France ou dans les Pays-Bas, chargé d'une mission importante. Dans sa lettre du 5 octobre 1579, Spenser annonce à Harvey son prochain départ et lui adresse ses adieux. Ce fut sans doute aussi par le crédit du puissant favori que Spenser obtint ensuite l'honorable poste de secrétaire d'Arthur lord Grey de Wilton, nommé en 1580 gouverneur d'Irlande.

Pendant son séjour dans cette île, Spenser, sur l'invitation de Sidney (1), quitta le chalumeau et acheva les trois premiers livres de la *Reine des fées* : « Rimes incultes, » dit-il à lord Grey, « qu'une muse rustique a dans un sol sauvage grossièrement travaillées sur un métier nouveau (2). » Grey fut bientôt destitué : ses actes de cruauté et de rapine lui avaient mérité la réprobation publique, et il retourna en Angleterre en 1582. Spenser resta, selon toute probabilité, en Irlande ; car ce fut de Dublin, le 18 juillet 1586, qu'il envoya un sonnet à Harvey.

Au mois d'octobre de cette année fatale mourut, à la

(1) Verses addressed to the author : la pièce signée W. L. — *F. Queene*, b. VI, c. X, st. 18, v. 2.

(2) To the Lord Grey of Wilton. — To the Earle of Ormond and Ossory.

fleur de Pâge, l'illustre sir Philippe Sidney, arraché trop tôt à l'admiration et à l'amour d'une nation entière; Sidney, ce Mécène libéral, l'écrivain élégant et le véritable père de la prose anglaise. Il fut universellement pleuré, et les poètes exhalèrent à l'envi leur juste douleur. Spenser déplore cette mort prématurée dans l'*Astrophel*, élégie pastorale, dédiée à la comtesse d'Essex, fille de sir Francis Walsingham, et mariée d'abord à Sidney. On s'étonnera que cette pièce, comme d'autres du même genre, soit si éloignée de la simple expression d'une émotion sincère, quand la tristesse pourtant n'était ni feinte ni commandée. Le défunt méritait les regrets de la reconnaissance et les larmes du cœur : comment le savoir peut-il donc s'étaler et les jeux de mots trouver place autour de la tombe d'un ami incomparable ?

Ce fut dans la même année que Spenser obtint, dans le partage des biens immenses du malheureux comte de Desmond, le château de Kilcolman, situé dans le comté de Cork, avec des terres considérables. Une petite rivière que le poète a souvent chantée sous le nom de Mulla, égayait sa propriété, et la colline d'Arlo, le sommet le plus élevé de la montagne de Mole, répandait dans le paysage le silence de ses bois et l'ombre de ses arbres séculaires (1). Dans cet antique manoir, le poète reçut en 1589 l'aventureux sir Walter Raleigh, « le berger de l'Océan (2), » qui l'amena en Angleterre. Il y publia, en

(1) *F. Queene*, b. VII, c. VI, st. 36, 37, 40. — *Id.*, b. IV, c. XI, st. 44, v. 9. — Colin Clouts, v. 56-155.

(2) Colin Clouts, v. 66.

1590, les trois premiers livres de la *Reine des fées*, et dédia le poëme à Elisabeth, « pour vivre avec l'éternité de sa renommée. » Le galant chevalier présenta ensuite l'auteur à la reine, qui, malgré l'opposition de Burleigh, accorda à Spenser une pension de 50 livres (1).

Il ressort de maint passage de ses œuvres qu'il s'était attiré la disgrâce du lord trésorier; mais l'histoire se tait sur les motifs de cette défaveur. Il nous semble fort naturel que la *Reine des fées*, qui groupe autour d'Elisabeth tous les partisans de Leicester et laisse dans l'ombre le jaloux Burleigh, ait déplu à ce dernier. Tous ses adversaires y sont encensés. Le poëte y chante l'amour et les armes, et ce ministre dédaignait et les poëtes et les guerriers. Aussi Spenser ne craint point de faire éclater sa mauvaise humeur. Tantôt il fait de cet ennemi du savoir un portrait peu flatteur, mais ressemblant (2); tantôt il supplie Raleigh de le protéger contre la malice des mauvaises langues qui sont toujours prêtes à critiquer et à interpréter mal ses intentions (3). Il sait qu'un puissant pair ne goûte point ses écrits: que lui importe? Il ne chante que pour les cœurs jeunes que l'âge n'a point encore glacés.

(1) Au mois de février 1591. L'éditeur anonyme des Œuvres de Spenser, Londres, 1679, déclare que cette pension ne fut qu'un don illusoire, *a poetical grant*, le paiement en ayant été arrêté bientôt après. Plus attentif aux avantages qu'aux divertissemens de la reine, un grand conseiller, *great counsellour*, lui avait fait sentir que c'était donner trop à un *faiseur de ballades*, *ballad-maker*. D'autres auteurs rapportent qu'Elisabeth blâma sévèrement la lenteur que Burleigh avait mise dans le paiement de la pension.

(2) *The Ruines of Time*, v. 447 seq. — *Mother Hubberds Tale*, v. 1183 seq.

(3) Colin Clouts, dédic.

et que l'égoïsme n'a point desséchés. Et le plus sage des Grecs, le père de la philosophie, n'a-t-il point, en causant d'amour, donné à Phèdre les plus graves leçons (1) ? Lors de la publication de son poëme, Spenser adressa, selon l'usage, un sonnet au baron Burleigh ; mais l'on s'aperçoit qu'il lui parle avec moins d'assurance qu'aux autres grands dignitaires. Upton conjecture qu'il avait provoqué cette disposition malveillante du ministre en satirisant, dans la septième églogue du *Calendrier*, sous l'anagramme de Morrell, une de ses créatures, l'évêque Aylmer de Londres. Il est plus rationnel de chercher la cause de cette disgrâce dans l'attachement de notre poëte aux chefs du parti opposé, ses amis et protecteurs, tels que le comte de Leicester, Sidney, le comte d'Essex, Raleigh, qui adhéraient tous au principe d'un puritanisme modéré, sans compromettre leur opinion par le zèle d'un religieux et sans nuire à leurs succès de courtisans.

L'accueil favorable que rencontra le poëme engagea l'éditeur à rassembler promptement et à publier, sous le titre de COMPLAINTES, les premières productions de la muse de Spenser. En 1591, parurent donc : les *Ruïnes du temps*, les *Larmes des muses*, le *Moucheron de Virgile*, *Prosopopée ou le conte de la mère Hubberd*, les *Ruïnes de Rome*, traduction de l'ouvrage de Joachim du Bellay, *Muiopotmos ou le sort d'un papillon*, *Visions de la vanité du monde*, les *Visions de Bellay*, et les *Visions de Pétrarque*. L'éditeur promet en même temps d'y joindre plus tard plusieurs autres poésies de notre auteur, ainsi

(1) *F. Queene*, b. IV, argum. — *Id.*, b. VI, c. XII, st. 41, v. 6.

que ses traductions de quelques parties de la Bible , promesse qui ne fut jamais remplie.

Spenser profita de son séjour à Londres pour livrer au public , le 1<sup>er</sup> janvier 1592 , son poëme *Daphnaïda* , écrit à l'occasion de la mort de lady Douglas Howard. Les pensées subtiles qui déparent cette élégie , en rendent la longueur plus fatigante.

Revenu en Irlande (1) , il y composa , en 1592 , ses *Amoretti* ou sonnets. Quoique dictés par un attachement réel et un sentiment délicat , ils sont pourtant froids , remplis de jeux d'esprit et inférieurs à ceux de Shakspeare. Ils sont précieux pour nous , à cause des détails biographiques qu'ils renferment et du portrait moral de la personne qui les inspira. Nous apprenons par le sonnet 74 qu'elle s'appela Elisabeth , comme la mère du poëte ; et dans le 80<sup>e</sup> , Spenser se propose de ranimer sa muse fatiguée en célébrant les charmes de « *cette suivante de la reine des fées* , » promesse qu'il accomplit d'une manière aimable en nous la présentant dansant au milieu des Grâces , pendant que son Colin les accompagne de ses suaves mélodies (2). Toutefois , s'il était permis de peser , avec les yeux d'un juriste , les termes de ces jeux de l'imagination , on serait porté à croire , d'après la teneur de quelques sonnets , que l'objet de son amour n'était point exempt de cette dureté qui s'allie si facilement à la coquetterie (3). Quoi qu'il en soit , Spenser épousa Elisabeth en 1595 , et

(1) G. W. Senior to the author , v. 5 , 9 , 10.

(2) Sonnet 80. — *F. Queene* , b. VI , c. X , st. 25-28.

(3) Sonnets 18 , 46 , 51-53.

l'aima certainement pendant plus d'une lune, à en juger d'après le long *Epithalame* qu'elle lui inspira et les quatre enfants qu'elle lui donna en cinq ans. Peu de temps après la mort de son époux, elle se remaria, et fut assez dénaturée pour vouloir frustrer de leur bien les enfants de son premier lit. N'est-ce point le cas de répéter avec Hamlet : « *Fragilité, ton nom est femme!* »

L'épithalame est supérieur à ses sonnets, non par sa longueur démesurée, mais par la chaleur du sentiment. Hallam l'appelle un brillant petit poème, surpassant en beauté tout chant nuptial, tant ancien que moderne; une ivresse, produite par un ravissement ardent, noble et pur (1).

Spenser avait quarante ans, lorsqu'il écrivit le 60<sup>e</sup> sonnet, et depuis un an déjà il languissait d'amour. Dans le 80<sup>e</sup>, il nous informe qu'il a terminé les six premiers livres de la *Reine des fées*. Or, l'abjuration de Henri IV, que le poète censure amèrement dans le cinquième livre, eut lieu en 1595. Si maintenant nous évaluons, d'une manière approximative, le temps de sa composition, nous rapporterons sa naissance à l'année 1551, que nous avons proposée au commencement de notre aperçu; et, en tout cas, avant l'époque qu'ordinairement on adopte.

Les loisirs des quatre années suivantes, Spenser les employa probablement à rédiger son ouvrage historique, *Coup-d'œil sur les affaires en Irlande*. C'est un dialogue entre Eudoxe et Irénée, écrit dans un esprit anglais, d'un style facile, relevé par l'intérêt des détails.

(1) Hallam, *Introduction to the Literature of Europe*, vol. II, p. 194.

En 1595, il fit paraître la pastorale *le Retour de Colin Clout*. Il y raconte la visite que lui fit Walter Raleigh à Kilcolman, son premier voyage en Angleterre, et l'accueil qu'il reçut de la reine. Le reste n'est qu'un long panegyrique des personnages les plus éminents de la cour, passés en revue sous des noms réels ou fictifs, et couverts d'un voile assez transparent. Nous retrouverons bientôt ce même genre d'allégories dans la *Reine des fées*.

Il retourna une seconde fois en Angleterre en 1596, pour y publier les trois livres suivants de son grand ouvrage. Le 1<sup>er</sup> septembre de la même année, il couronna sa carrière littéraire par la publication du *Prothalamion* et de deux *Hymnes sur la beauté et l'amour divins* : ce fut le chant du cygne. Sa fonction de clerc du conseil de la province de Munster exigeait son prompt retour en Irlande. Il y commença la dernière partie de son poème. Bientôt après, il dut quitter de nouveau, et pour toujours, ce malheureux pays. La reine l'avait recommandé, dans une lettre datée du 30 septembre 1598, pour l'office de shériff de Cork ; mais dans le mois suivant, et avant que Spenser pût prendre possession de sa nouvelle charge, la rébellion de Tyrone, plus connu sous le nom national de Shane O'Neill, éclata subitement (1). Les Irlandais insurgés chassèrent ou massacrèrent les colons anglais ; les biens du poète furent pillés, sa maison livrée aux flammes, et, dans sa fuite précipitée, il perdit son plus jeune enfant par l'incendie. Spenser chercha avec sa famille un refuge en

(1) Thomas Moore's *History of Ireland*, vol. IV, p. 96 seq. Paris, 1846. — Lingard's *History of England*, etc., p. 425.

Angleterre ; pauvre et découragé, il ne survécut que peu de temps à ce malheur : il mourut à Londres au mois de janvier de l'année 1599. Il fut enterré au frais du comte d'Essex, dans l'abbaye de Westminster, à côté de Chaucer, son père en poésie. La bière fut portée par des poètes qui jetèrent dans sa tombe des élégies et les plumes qui les avaient tracées. Anne, comtesse de Dorset, ou Marguerite, comtesse de Cumberland, lui fit ériger un monument.

Plusieurs biographes se sont évertués à rembrunir la vie et les derniers moments de notre poète. Camden le met aux prises avec une pauvreté tenace. Warton renchérit encore sur lui, en faisant mourir Spenser d'inanition. Phinéal Fletcher porte de lui un jugement peu réfléchi, en lui appliquant sans doute les vers du *Conte de la mère Hubberd*, dans lesquels sont si énergiquement exprimées les misères d'un courtisan rebuté. « Toutes ses espérances, » dit-il, « furent traversées, toutes ses prières repoussées ; découragé, bafoué, il vit ses écrits avilis, et termina dans la misère une vie misérable. »

*Poorly, poor man, he lived ; poorly, poor man, he dyed.*

La déclamation et les antithèses rendent souvent l'exagération inévitable ; ici, elle est absurde. La vérité historique et le simple exposé de la vie de notre poète démentent ces expressions. Comment peut-on admettre que Spenser, avec ses talents, sa grande réputation, ses amis puissants, avec sa pension et ses droits intacts sur sa propriété, dont la seule jouissance lui fut enlevée momentanément, soit mort dans la détresse ? Quand Pierre Corneille, vieux et

infirmes, a senti les atteintes de l'indigence, Boileau obtient qu' « on écarte la misère du chevet d'un grand homme mourant (1). » Camoens est mort à l'hôpital, sans posséder une couverture pour s'abriter (2) : mais il était dépourvu de protecteurs, l'esclave Antonio fut son unique appui (3), son talent était méconnu, et ce ne fut que longtemps après sa mort que son épopée entoura son nom d'un éclat impérissable.

Edmond Spenser fut plus heureux. Né sans fortune, il osa, pour me servir de l'image d'Horace, hors du nid paternel, déployer une aile ambitieuse, et sut plaire à ce que son pays avait de plus illustre dans la toge et dans l'épée ; et, comme cet aimable satirique, il trouva, dans le commerce des muses, un château, des terres et la célébrité. Rien ne justifie donc ces assertions déclamatoires. Sombre fut le déclin de sa vie ; mais ces moments pénibles furent courts et rassérénés par l'espoir d'une gloire immortelle.

Nous ne possédons du grand ouvrage de Spenser, *The Faerie Queene*, que six livres complets. Les deux chants, avec le fragment insignifiant d'un troisième, du septième livre, ne furent publiés que dix ans après sa mort. Les critiques anglais ont souvent demandé si le poète avait achevé les douze livres que, d'après son dessein primitif, devait contenir ce poème, ou si des circonstances fâcheu-

(1) Eug. Géroze, *Essais d'histoire littéraire*, 2<sup>e</sup> série, p. 196, 294.

(2) Yo le hi morir en un hospital en Lisboa, sin tener una savaña con que cubrirse. (Note de l'auteur anonyme du manuscrit.)

(3) ..... Chegando a tanta miseria, que hum escravo seu chamado Antonio, pedia de noite de porta em porta para o sustentar... Luis de Camoens, *Os Lusíadas*, tomo I, Vida de Camoens, p. L.

ses et indépendantes de la volonté de l'auteur nous ont privés du reste de l'ouvrage. Presque tous, soit qu'ils soutiennent le pour ou le contre, ont donné leur réponse sans la motiver, et sans l'appuyer surtout de l'examen attentif des différents écrits de notre poète. Essayons donc de résoudre cette question d'une manière plus satisfaisante, en fondant notre décision sur les passages mêmes de l'auteur.

Il est certain que Spenser a perdu plusieurs de ses manuscrits, soit dans sa fuite, soit par la négligence d'un serviteur. On lit dans l'ouvrage de sir John Stradling le titre suivant d'une épigramme : *Ad Edm. Spenser, eximium poetam, de exemplaribus suis quibusdam manuscriptis, ab Hibernicis exlegibus igne crematis, in Hibernicâ defectione* (1). Quels furent ces écrits que les Irlandais révoltés livrèrent aux flammes ? « *Ay, there's the rub!* » là est la difficulté. » Nous croyons que ce furent les neuf comédies dont parle Harvey, peut-être les traductions de quelques-uns des livres saints, ou quelques productions de la jeunesse du poète, que l'éditeur avait promis de mettre au jour. Mais nous osons soutenir que ce ne fut pas la dernière partie de la *Reine des fées*, et nous ajoutons qu'elle ne fut jamais écrite. Craik est du même sentiment, quoiqu'il mette dans son jugement plus de circonspection (2). Philippe Masterman combat l'opinion contraire de Todd, et insistant sur la découverte de deux chants uniques du septième livre, il est disposé à penser que Spen-

(1) *Epigrammatum libri IV. 1606.*

(2) «..... It may be doubted, if much more of the poem was ever written...»  
p. 77.

ser ne compléta jamais le reste du poëme (1). Hallam se prononce avec plus de franchise : « On ne peut supposer, » dit-il, « sans blesser toute vraisemblance, que les six derniers livres aient été perdus : le temps si court qui s'écoula entre la récente publication et la mort de ce grand poëte, fut rempli de calamités qui auraient suffi à flétrir tout esprit (2). » William Browne, auteur de pastorales, parle ainsi de Spenser : « Il chanta les chevaliers héroïques du pays des fées dans des vers si élégants et d'une telle force, qu'Orphée aurait retiré Eurydice des enfers s'il avait possédé la moitié de cet art. Mais *avant qu'il eût fini* son chant mélodieux, une troupe d'anges enleva ce cygne pour l'associer à leur chœur céleste, où il célèbre maintenant les louanges de celui qui est le commentement et la fin des temps (3). » Nathan Drake a adopté un terme moyen : il soutient que Spenser, sans avoir entièrement terminé la *Reine des fées*, en avait pourtant, selon toute probabilité, composé la plus grande partie et que ces travaux furent détruits avec sa maison (4).

L'opinion contraire est émise par sir James Ware dans la préface de l'ouvrage historique de Spenser, publié pour la première fois en 1655 (5). Il y affirme que le poëte

(1) .... And as two cantoes, and two only, have been discovered, we are disposed to think that Spenser never completed the remainder of the *Fairie Queene*.....

(2) Hallam, *Introduction*, etc., vol. II, p. 200, 201.

(3) *Britannia's Pastorals*. 1616.

(4) N. Drake, *Shakspeare and his times*, p. 313, 314. Paris, 1838.

(5) *Spenser's View of the State of Ireland* : .... Which was soon after unfortunately lost by the disorder and abuse of his servants whom he had sent before him into England.....

acheva en Irlande la dernière partie de *The Faerie Queene*, mais qu'elle fut malheureusement perdue par les serviteurs peu soigneux qu'il avait envoyés avant lui en Angleterre.

Ce fait nous paraît peu probable, et l'assertion de Ware fort gratuite. Nous nous plaisons à reconnaître que les poètes portent trop d'amour à leurs créations pour les évaluer au même taux que des ballots ou des bagages.

Nous avons vu, par une lettre de Spenser, que déjà en 1580 il avait terminé les trois premiers livres de son grand poème. Il ne les publia pourtant qu'en 1590; il employa dix ans à les polir. Dans le sonnet 80, écrit en 1593 ou en 1594, il nous avertit qu'il a terminé six livres de son ouvrage. Néanmoins, il n'en rendit publiques les livres IV à VI qu'en 1596; six ans après la publication des premiers. Or, il est mort au commencement de l'année 1599, et les deux dernières années de sa vie furent remplies par d'autres travaux, par des voyages et des troubles, incompatibles avec les riantes fictions de la poésie et les jeux de l'imagination; car, comme l'a dit le poète, les vers sont enfants de la joie et exigent la tranquillité de l'esprit :

..... *Carmina lætum*

*Sunt opus, et pacem mentis habere volunt.*

En gardant ces proportions, le temps lui aurait manqué pour composer seulement les trois livres suivants, si nous calculons le grand intervalle qui s'est écoulé entre la composition et chaque publication.

D'ailleurs, Spenser dans le même sonnet se propose, avant que d'entreprendre la seconde moitié de sa tâche,

de se reposer de sa longue course à travers le pays des fées, dans les douces louanges de son amour, et d'abreuver à d'autres sources son coursier défaillant. Il a raison d'y soupirer après le repos, et d'avouer sa grande fatigue :

*Give leave to rest me being half foredone,  
And gather to myselfe new breath awhile.*

Les livres IV à VI se ressentent de cette faiblesse, et accusent une voix qui tombe et une verve qui s'éteint. Son souffle haletant n'aurait pu fournir une si vaste carrière; et d'un autre côté, les nombreuses inadvertances, les lacunes et les disparates qui tachent le poëme, auraient certainement disparu dans une révision soignée, si le fil de sa vie n'eût été tranché subitement. Aussi, ne ferons-nous pas remarquer qu'elles se sont évanouies, ces promesses qu'il nous fait de chanter les guerres entre Gloriana et le roi païen (1); nous ne demanderons point non plus quels sont ces chevaliers, sir Përidure, Sophy, sir Pelléas et sir Lamoracke, dont nous ne connaissons que le nom (2); ni si ce petit innocent que sir Calepine arracha à la gueule de Pours et confia à Mathilde, a marché sur les traces du vaillant sir Bruin, son père adoptif (3); ni si cet homme sauvage qui, sous une écorce grossière, nourrissait les sentiments les plus délicats, a retrouvé ses nobles parents (4)?

(1) *F. Queene*, b. I, c. XI, st. 7. — *Id.*, b. I, c. XII, st. 18. — To the Earle of Essex!

(2) *F. Queene*, b. III, c. VIII, st. 28. — *Id.*, b. II, c. IX, st. 6, v. 9. — *Id.*, b. VI, c. XII, st. 39.

(3) *F. Queene*, b. VI, c. IV, st. 38.

(4) *F. Queene*, b. VI, c. V, st. 2.

Une mort prématurée a empêché le poète de réaliser ce qu'il avait promis ; et, sans aucun doute, ces différents personnages devaient former le sujet de quelques livres de la seconde partie de la *Reine des fées*. Mais le désenchantement de Fradubio et de Fraelissa, l'issue du combat entre sir Satyrane et Sansloy, le sort de sir Calepine et de Sérène, l'heureuse réunion de Scudamour et d'Amorette (1), auraient, sous une plume moins émoussée, trouvé un dénouement satisfaisant. Et ce vol moins hardi de sa muse, cette inspiration moins chaude qui ne se ranime qu'aux sites changeants du pays des fées, le poète en convient lui-même : « Les routes spacieuses et riantes, dans lesquelles je guille » mes pas fatigués, me font oublier la lassitude du voyage ; » et lorsque je commence à sentir le dépérissement de mes » forces, elles me remplissent d'une fraîche vigueur et » charment mon esprit terni (2). » A cet épuisement s'est joint le manque presque absolu de matériaux. La répétition des mêmes faits était inévitable dans le plan de l'auteur ; et les quelques expéditions navales contre Philippe II que dirigea, d'une manière plus ou moins désastreuse, le comte d'Essex, et qui remplirent les années 1594 à 1598, ne lui offrirent, en dépit de sa volonté et de ses promesses (3), ni assez d'intérêt ni assez de variété pour pouvoir fournir presque quatre mille stances. C'est donc sans fondement qu'on l'a fait mourir de douleur, comme Tèrece, d'avoir perdu son unique trésor, ses vers. Loin d'avoir diminué

(1) *F. Queene*, b. I, c. II, st. 43. — *Id.*, b. I, c. VI, st. 48. — *Id.*, b. VI, c. VIII, st. 51, v. 9. — *Id.*, b. IV, c. IX, st. 38.

(2) *F. Queene*, b. VI, argum., st. 1.

(3) To the Earle of Essex.

sa réputation par un ouvrage incomplet, il l'a affermie par un silence prudent. Qu'eût-il gagné à nous offrir la preuve de sa langueur ?

Il est vrai que, dans les deux chants du septième livre, il se relève d'une manière sublime ; mais ce furent les dernières étincelles de son génie expirant. Son esprit a déjà quitté la terre et s'illumine des splendeurs célestes : « L'instabilité qui domine dans cette vie m'en inspire le dégoût, » et m'ôte l'amour de choses si éphémères. Leurs fleurs s'étalent avec orgueil, mais elles s'étiolent si vite et tombent si promptement sous la faux du temps. Oh ! grand Dieu Sabaoth, accordez-moi la vue de ce jour, où toutes choses seront fermement assises sur les colonnes de l'éternité (1) ! » Et ailleurs : « Cesse, ô mon âme altérée, de contempler ce qui cause tes douleurs : longtemps nourrie des vaines illusions de ta pensée, et égarée par les attraits séduisants de fausses beautés, tu t'étais acharnée à la poursuite d'ombres trompeuses. Elles se sont toutes enfuies et ne t'ont laissé maintenant qu'un repentir tardif. Elève enfin tes regards vers cette lumière souveraine, dont les purs rayons produisent toute beauté parfaite et allument l'amour de Dieu : comblée des douceurs de cet amour, méprise ce vil monde et son clinquant, et repose pour toujours tes désirs errants (2) ! »

Ce furent ses derniers accents et les dernières vibrations de sa lyre ; ils constituent la meilleure preuve de notre assertion. Semblable aux cygnes qui vont mourir, Spenser

(1) *F. Queene*, b. VII, c. VIII, st. 1, 2.

(2) *An Hymne of Heavenly Beautie*, v. 288-301.

trouva dans ses cordes des sons nouveaux : leurs accords harmonieux s'éteignirent avec lui. Mais ce poëme inachevé, il aurait pu, d'une main assurée, le signer des vers fatidiques du lyrique latin :

*Exegi monumentum ære perennius.....*

*Non omnis moriar.....*

Et cette muse que tant de fois, sur sa longue route, il avait invoquée avec ferveur, le couronna du laurier d'Apollon. Comme Horace, il se glorifie d'avoir marché dans une voie nouvelle :

*In these strange waies where never foote did use (1).*

On peut lui contester ce mérite, sans effeuiller sa couronne ; car le nom de Spenser ne mourra qu'avec la poésie.

## CHAPITRE II.

### Analyse de la Reine des fées (2).

LIVRE I<sup>er</sup>. — *La légende du chevalier de la croix rouge, ou de la sainteté.*

Un chevalier tout armé, portant une croix rouge sur sa poitrine ainsi que sur son bouclier, chevauche à côté d'Una,

(1) *F. Queens*, h. VI, argum. st. 2, v. 8.

(2) Nous aurions désiré fondre l'interprétation avec le récit : ce plan augmenterait l'intérêt et éviterait toute langueur. Mais nous avons craint de détruire l'unité du poëme, et de voir toute clarté disparaître dans une confusion et des redites inévitables.

jeune et belle descendante de rois. Elle conduit un agneau blanc, symbole de son innocence. Elle est venue de loin implorer le secours de la grande Gloriana, la reine du pays des fées, contre le dragon qui dévaste son royaume et tient captifs ses parents. Gloriana lui a assigné ce chevalier pour les venger et combattre le monstre.

Une tempête soudaine les oblige à chercher un abri dans un bois touffu. Le jeune chevalier y exterminera *Erreur*, ce monstre ami des ténèbres ; mais les enchantements d'Archimago le feront douter de la pureté d'Una. Aveuglé par de coupables soupçons, il abandonnera sa chaste compagne pour se constituer le champion de Duessa, cette sorcière perfide qui se pare des apparences de la vertu ; et les Sarrasins Sansfoy et Sansjoy tomberont sous sa lance.

Duessa et son défenseur arrivent ensuite au palais d'*Orgueil*. Les dehors en sont brillants, et les fondements assis sur un sable mouvant. La superbe Luciféra en est la maîtresse, et gouverne son royaume usurpé avec l'aide de six magiciens. Le chevalier se hâte de quitter ce séjour dangereux : mais son pied heurte à chaque pas un cadavre, et il aperçoit des squelettes entassés autour du mur du château. Il va, suivi de Duessa, se reposer à l'ombre, auprès d'une fontaine enchantée. Le géant *Orgoglio* se présente alors. Il trouve le chevalier sans armes, énervé par l'eau funeste de la fontaine. *Orgoglio* le jette dans un cachot et s'empare de Duessa, l'introduit dans son palais, la comble d'honneurs, la pare d'or et de pourpre, lui pose sur le front une triple couronne ; et pour inspirer aux peuples plus de respect et de terreur, il la fait monter sur une

bête monstrueuse à sept têtes qui foule aux pieds les choses sacrées et les anciens préceptes divins :

*And underneath his filthy feet did treat  
The sacred things, and holy heastes foretaught (A).*

Pendant ce temps, Una, faible et désolée, mais forte de sa vertu, s'est mise seule à la recherche de son chevalier errant. A sa vue, un lion perd sa férocité naturelle. Il va devenir son défenseur dans la cabane de Corcèca et d'Abessa : assises dans la cendre, vêtues de la haire, elles n'interrompent leurs jeûnes et la monotonie de leur nuit éternelle que pour réciter sur leur chapelet d'innombrables *Pater* et *Ave*. Kirkrapine, l'amant d'Abessa, tombera sous les griffes du lion, et les injures de ces deux femmes salueront Una à son départ. Archimago s'efforcera en vain de l'égarer ; Sansloy de l'outrager : des satyres la voudront placer sur l'autel, et le prince Arthur lui rendra enfin son chevalier bien-aimé. Arthur tue Orgoglio ; il trouve dans le château le père nourricier du géant, appelé Ignaro. Ce vieillard aveugle marche à reculons, et n'a pour toute réponse à toutes les demandes que son invariable : « *He could not tell*, il ne saurait dire. » L'intérieur de cette demeure est un séjour digne de rois ; mais sous la cendre légère qui couvre le sol percent des taches de sang ; et de dessous le marbre d'un autel, rougi souvent du sang de l'enfance innocente et de vrais chrétiens, s'élèvent continuellement vers le ciel des voix gémissantes qui crient ven-

(A) *E. Queene*, b. I, c. VII, st. 18, v. 6, 7.

geance. Arthur aveugle le monstre ; et pour punir Duessa, cause de tous les maux , on la dépouille de ses dehors empruntés , et on la chasse dans sa nudité hideuse.

Pendant que le prince breton va de nouveau cherchant la reine des fées , but unique de toutes ses courses , le chevalier de la croix rouge s'est mis en route avec Una. Quel est ce fantôme qui s'élançe à leur rencontre ? Son aspect répand l'épouvante. C'est sir Trévisan : haletant , effaré , éperdu , les vêtements en désordre , il fuit *Despayre* et son horrible caverne. D'une voix déchirante il implore le secours du chevalier , et le jeune champion d'Una ose pénétrer dans l'autre maudit. L'imprudent ! *Désespoir* lui dépeint les dangers et les angoisses de la vie , le repos de la mort ; il étale devant ses yeux tous les instruments homicides , le force d'accepter un poignard affilé : et prêt à se frapper , Una l'arrache de cet affreux séjour ; et le voyant trop faible encore pour pouvoir affronter son ennemi redoutable , elle le mène dans la maison de Cælia. C'est là qu'au milieu des trois sœurs Fidélia , Spéranza et Charissa , nourri de leur sagesse , fortifié de leur exemple , guéri par *Patience* dans la triste maison de *Repentir* , conseillé par *Contemplation céleste* , il se rend apte à devenir un jour le saint des braves : « Tu seras un saint et » l'ami de ta nation , tu seras nommé Saint-Georges , le » patron de la joyeuse Angleterre , le signe de la victoire ! » Ainsi retrempé , le chevalier va , avec courage , attaquer le dragon. Il se ranime au puits de la vie , et guérit les blessures qu'il reçoit dans le combat , avec le baume qui dégoutte de l'arbre de la vie. Le troisième jour enfin il reste vainqueur du monstre. Et le vieux roi d'Eden , à la tête de

tout son peuple, accueille avec des transports de joie ce champion invincible ; et malgré les nouvelles tentatives et les subtiles machinations d'Archimago et de Duessa, il lui fiance la belle Una, sa fille unique, pendant qu'une musique divine accompagne ces fiançailles de la sainteté et de la vérité.....

LIVRE II. — *La légende de sir Guyon, ou de la tempérance.*

Sir Guyon est envoyé par la reine vierge pour soumettre l'enchanteresse Acrasia et détruire son *Bowre of Bliss* séjour de délices, situé dans une île errante, au milieu d'un golfe périlleux. Guidé par un pèlerin, il commence sa difficile entreprise, lorsque Archimago et Duessa tâchent de le mettre aux prises avec Saint-Georges. A la vue de la croix rouge, Guyon sait contenir son bouillant courage et abaisse sa lance. Plus loin, sous l'ombre d'une forêt, des gémissements, entrecoupés de paroles plaintives, viennent frapper ses oreilles, et un spectacle navrant s'offre à ses yeux. Sur le gazon git le cadavre du chevalier Mordant, dont la figure sourit encore dans la mort. Auprès de lui est assise sa femme mourante Amavia : son sein, percé d'un poignard, verse à gros bouillons le sang qui baigne les mains de son petit enfant jouant sur ses genoux, et va ternir le cristal d'une fontaine : malheureuses victimes d'Acrasia ! Guyon brûle de châtier la perfide enchantresse.

Les Sarrasins Cymochlès et Pyrochlès ne pourront retar-

der la vengeance du chevalier ; Braggadochio et Trompart, ces matamores de comédie, lui déroberont en vain son coursier et sa lance : Guyon, après maint combat, est arrivé avec son *fidus Achates* au bord du *Lac Paresseux*. Phædria le transporte, seul cette fois, dans son île riante, au fond d'une vallée ombreuse. Elle le dérider par sa folle gaieté et le berce par de tendres mélodies ; mais le serviteur de Gloriana comprimer les battements de son cœur et se gardera des charmes de ces lieux. Phædria se hâte de conduire dans un autre îlot cet hôte si rébarbatif au rire et aux folies. Guyon y surprend Mammon contemplant ses immenses richesses. Celui-ci a beau vanter au chevalier son pouvoir, ou, dans sa maison de l'Opulence, placée tout près de l'entrée des enfers, lui étaler les métaux les plus précieux et les pierres les plus rares ; il a beau exciter la cupidité, enflammer l'ambition, lui promettre couronnes et royaumes, s'il consent à s'unir à sa fille Philotimé, lui offrir, enfin, tous les trésors amoncelés dans cette demeure souterraine : Guyon repousse victorieusement toutes ses séductions. Mais une longue abstinence le renverse sans connaissance. C'est dans cet état que le retrouvera son compagnon. Un ange le garde : « Toi, veille ; je prie-  
rai, moi, car le danger approche, » dit-il au pèlerin ; et il disparaît. Bientôt en effet surviennent les mêmes mécréants, qui veulent dépouiller de ses armes le chevalier évanoui ; mais Arthur, de sa bonne épée Morddure, fera promptement justice de ces vilains. Et Guyon, secouant enfin sa léthargie et accablant le prince de ses protestations de reconnaissance, reçoit de lui cette belle réponse :  
« Quelle nécessité y a-t-il de considérer un service rendu

» comme un lien servile, qui oblige le bienfaiteur à en  
» recevoir la récompense (1)? »

Ensemble, ils iront ensuite disperser la multitude grossière qui assiège la demeure d'Alma, et ils charmeront les loisirs du château par la lecture des *Monuments des Bretons* et des *Antiquités du pays des fées*. Pendant qu'Alma met ses soins à guérir les blessures du prince, sir Guyon s'est embarqué avec le pèlerin; celui-ci tient le gouvernail d'une main sûre et ferme. Ils voguent maintenant sur le dangereux golfe d'Avidité, passent auprès du roc de Déshonneur et à côté des Iles Flottantes, aussi peu consistantes que les vertes oasis du mirage. Phædrina les accoste encore dans son esquif léger, et les accompagne des éclats de sa joie. Les périls y abondent: d'un côté, les sirènes et leurs chants séduisants; de l'autre, le sable mouvant de Prodigalité et le tourbillon de Ruine. Des monstres horribles, formés par Acrasia, viennent les épouvanter: le pèlerin, de son bourdon, les fait disparaître et calme les eaux. Un brouillard épais les enveloppe; des oiseaux funestes les entourent, les atteignent de leurs ailes et remplissent leurs voiles de crainte:

... And fill their sayles with feare (2).

Enfin la terre apparaît, et ils approchent du Berceau de Félicité que Guyon doit renverser. Les abords en sont

(1) *F. Queene*, b. II, c. VIII, st. 56, v. 1-3. — Le trop grand empressement qu'on a de s'acquitter d'une obligation est une espèce d'ingratitude (*Maximes de La Rochefoucauld*, CCXXVI).

(2) *F. Queene*, b. II, c. XII, st. 37, v. 2.

faciles, faible la défense. Sous la porte d'ivoire, toujours ouverte à tout venant, est assis, couronné de fleurs et présentant une coupe de vin, Génius, le portier de *Plaisir*, et le gardien de ce jardin. Plus loin, au milieu d'une plaine spacieuse et émaillée, sous un portique champêtre couvert de grappes vermeilles, *Excès* exprime dans l'or le jus du raisin. Guyon brise leurs coupes, et ils entrent ensuite dans le paradis le plus délicieux. La nature et l'art y semblent vouloir se surpasser mutuellement : tout ce que l'une, dans sa richesse et sa variété, peut produire de plus riant, tout ce que l'autre peut créer de plus délicat, s'y trouve réuni et enchante les sens. Une fontaine limpide, ombragée d'un lierre d'or qui promène partout ses bras lascifs, y déroule ses filets cristallins et les rassemble dans un lac, enchâssé de lauriers, dans lequel deux baigneuses folâtraient et se cachent pour être mieux vues. Guyon ne peut s'empêcher de repaître ses yeux de cette scène charmante; mais le pèlerin le réprimande sévèrement : « C'est » ici, qu'il faut être prudent, ici est la fin de tous nos la- » beurs, c'est ici que demeure l'enchanteresse. »

Ils sont, en effet, arrivés auprès du *Bowre of Bliss*. Une musique divine, à laquelle concourt dans une seule harmonie tout ce qui peut charmer une oreille mortelle, y soupire des chants suaves et mélodieux. De douces voix, mariées aux sons argentins des instruments et au murmure de l'eau, accompagnées du gazouillement des oiseaux, se perdent dans les caresses du vent :

*Birds, voices, instruments, winds, waters, all agree.* (1)

(1) *F. Queene*, b. II, c. XII, st. 70, v. 9.

et Acrasia, couchée sur un lit de roses, les yeux humides de volupté, est mollement penchée sur son amant Verdant endormi sur ses genoux, au milieu de belles femmes et de garçons folâtres qui mêlent à leurs chants les jeux de l'amour, pendant qu'une voix, d'un accent languissant, déplore la rapidité du printemps de la vie et invite au plaisir; et lorsqu'elle cesse, tout le chœur ailé jette ses notes variées, pour approuver ce lai. Les deux étrangers s'approchent inaperçus. Soudain un rets subtil entoure les deux amants. Guyon charge Acrasia de chaînes de diamant; il donne à Verdant la liberté et de sages conseils, et détruit le Berceau de Félicité. Ils amènent leurs captifs; et en retournant, ils retrouvent les mêmes bêtes, anciens amants de l'enchanteresse, changés maintenant en des formes hideuses et semblables à leurs monstrueuses passions: malheureuse fin d'une vie déréglée et triste salaire de joies délicieuses! Le compagnon de Guyon leur rend leur forme primitive; Grylle seul aurait mieux aimé rester pourceau. Et le pèlerin: « Un naturel de boue se plaît dans la » fange et une vile incontinence; que Grylle soit Grylle et » garde son cœur de pourceau; mais partons d'ici, pendant » que le vent et le temps nous favorisent! »

... The donghill kinde

*Delights in filth and foule incontinence :*

*Let Gryll be Gryll, and have his hoggish minde (1).*

(1) *F. Queene*, b. II, c. XII, st. 87, v. 6-8.

LIVRE III. — *La légende de Britomartis ou de la chaste.*

Satisfait d'avoir accompli les ordres de la reine des fées, sir Guyon a rejoint le prince Arthur, désormais guéri de ses blessures. L'amour de la gloire les appelle à de nouveaux combats. Un chevalier s'avance à leur rencontre. C'est la valeureuse Britomart, qui cache ses membres délicats et la faiblesse de son sexe sous l'armure d'Angela, l'ancienne reine des Saxons. Suivie de sa vieille nourrice Glaucé, à qui son dévouement a fait endosser la cuirasse, elle est venue au pays des fées pour y chercher Arthégall, l'amant que lui réserve le destin. Guyon désire rompre une lance avec ce chevalier étranger. Pour la première fois il est désarçonné; mais les sollicitations de ses amis le réconcilient avec son vainqueur. Pendant que, liés par la chaîne d'or de la concorde, tous s'acheminent vers une vaste forêt, une femme passe devant eux avec la rapidité de l'éclair. C'est la belle Florimell que poursuit un audacieux forestier. Arthur et Guyon s'élancent sur ses traces pour la sauver; et Timias, le *squire* du prince, s'acharne à la poursuite du scélérat. Il l'atteint bientôt, et l'immole après un rude combat, où il a reçu lui-même plus d'une blessure. Belphebé va le soigner dans sa demeure avec la plante du *divin tabac*; mais en guérissant son corps, elle blessera son cœur.

Les défenseurs de la chaste Florimell ont fait d'inutiles efforts pour la retrouver. Semblable à une biche qui, échappée aux griffes d'un animal féroce, s'effraie du bruit

de ses pieds et du vent qui murmure dans les feuilles , elle erre longtemps dans la nuit et la solitude des bois , jusqu'à ce qu'enfin elle trouve quelque repos dans la cabane d'une sorcière ; mais sa beauté et son innocence éveillent partout des passions honteuses. Ici , c'est le fils de son hôtesse qui l'outrage de ses sentiments ; plus tard , c'est un vieux pêcheur , dans la barque duquel elle a cherché un asile. Protée même ne la délivre des violences de ce vieillard que pour l'importuner de ses prétentions et lui faire expier , dans un profond cachot , la fidélité qu'elle conserve à son premier amour. La sorcière , pour consoler son fils , lui forme une femme de neige , semblable à la véritable Florimell , et l'anime d'un esprit impur. Ce fantôme deviendra bientôt la facile conquête de plusieurs chevaliers errants ; elle passera de mains en mains : le fier Braggadochio et sir Paridell la gagneront les premiers sans peine et sans combat , et tous se flatteront de posséder une beauté sans pareille , quand ils ne posséderont qu'une vile créature , pétrie de neige et de vices.

Britomart avait seule continué sa route. Devant le château Joyeux appartenant à Malécasta , *the lady of Delight* , elle voit Saint-Georges combattre seul contre six pour sa belle et pour sa foi. Elle vole à son secours , et , de sa lance enchantée , terrasse les agresseurs. Dans le castel règne la joie : une troupe élégante de chevaliers et de dames y savourent les plaisirs sensuels et les charmes des airs lydiens. Ce séjour de la volupté ne la peut retenir longtemps. Pensive , elle longe le rivage de la mer sur lequel sont entassés l'or , les perles et les pierres précieuses. Marinell , le possesseur de ces richesses et l'amant chéri de la malheu-

reuse Florimell , s'efforce en vain de lui barrer le passage ; Britomart lui perce le flanc , et l'abandonne aux larmes de sa mère divine. Une tempête furieuse la chasse vers le château du vieux Malbecco. Jaloux et avare , ce châtelain tremble sans cesse pour ses trésors et pour sa jeune femme Hellénore. Mais toutes ses précautions sont vaines : Paridell réussit à lui enlever sa femme , et Malbecco s'enfuit dans une caverne , où , rongé par des craintes continuelles , il deviendra si difforme , qu'on ne l'appellera plus que Jalousie.

Britomart , chevauchant de nouveau , a trouvé dans une forêt le chevalier Scudamour. Ses armes gisent çà et là , elles sont impuissantes contre les enchantements ; désespéré , il pleure amèrement sa chère Amorette. Il avait , pour l'obtenir , vaincu en champ clos , vingt rudes jouteurs ; mais le jour de ses noces , l'enchanteur Busirane l'avait enlevée pendant la représentation d'un *masque* ; et depuis sept longs mois déjà , il la garde dans son château , et l'obsède de ses vils hommages. Britomart est touchée de cette infortune ; sans pitié pour le vice , elle protège la vertu défaillante. Elle n'est point arrêtée par le feu inextinguible qui brûle sous la porte du castel enchanté. Elle pénètre dans l'intérieur : tout y est désert. Soudain la nuit est animée par les acteurs fantastiques d'un *masque de Cupidon*. Britomart s'élance , à la suite de ces fantômes , dans la chambre , où l'enchanteur martyrise la gracieuse Amorette. Busirane est enchaîné ; et Scudamour , rongé par une injuste jalousie , reverra un jour sa bien-aimée.

LIVRE IV. — *La légende de Cambel et Triamond, ou de l'amitié.*

Triamond, le plus jeune de trois frères, avait gagné, à la pointe de son épée, la belle Canacée, sœur de Cambel. Le *Népenché*, breuvage divin, avait changé l'inimitié de ces deux chevaliers en l'amitié la plus indissoluble; et ils l'avaient resserrée par une double union conjugale. Canacée et Triamond, Cambina et Cambel furent les amants les plus constants et les amis les plus fidèles. Ils se rendent maintenant à un tournoi solennel que les hérauts d'armes ont proclamé dans tout le pays des fées. On doit y remettre à la plus belle la ceinture de Florimell, et la première beauté deviendra le prix du vainqueur, heureux dans toutes les joutes. De tous côtés accourent les combattants; nos amis se trouvent bientôt au milieu d'une troupe brillante: sir Blandamour avec la trompeuse Duessa, l'inconstant Paridell, le poltron Braggadochio, Arthégall; bref, tout ce que le royaume des fées compte de plus brave et de plus généreux y coudoie ce qu'il contient de plus lâche et de plus dissolu. Pendant qu'ils cheminent, *Até* sait jeter parmi eux les brandons de la discorde; tantôt ils combattent avec acharnement, tantôt ils cimentent leur feinte union: Triamond et Cambel restent toujours amis.

Le jour marqué est arrivé; les chevaliers descendent dans l'arène. Cambel et Triamond y rivalisent à qui augmentera la gloire de son ami. Ils ont échangé leurs armes, se soutiennent l'un l'autre, et sont proclamés vainqueurs; mais l'un attribue la victoire à l'autre.

Les juges du carrousel décernent à la *snowy* Florimell le prix de la beauté, la ceinture sans tache ; mais ni elle ni ses rivales ne peuvent ceindre ce symbole de la pureté. Amorette seule y parvient sans effort. Et la femme de neige choisit, parmi tant de champions renommés pour leur noblesse et leur vaillance, le vil Braggadochio.

Le vice triomphe ; car la véritable Florimell gémit dans une prison au fond de la mer. Insensible aux menaces et aux promesses de Protée, elle a déjà passé sept mois dans une longue nuit. Elle y mourrait, pour rester fidèle à Marinell ; et Marinell ne l'aime point ! Guéri de sa blessure, il s'est rendu avec sa mère aux épousailles du Medway et de la Tamise, célébrées dans le palais de Protée. C'est là qu'érrant pendant le banquet des dieux, il entend sous une roche une voix gémissante qu'interrompent par intervalle les flots et les sanglots. Marinell s'en émeut, il ressent peu à peu les atteintes de l'amour, et languit d'un mal inconnu. Sa tendre mère implorera pour l'innocente captive le maître suprême des eaux, et apportera à son fils le bonheur et la vie.

Amias et Placidus étaient deux amis, deux *squires*. Leur position était modeste, leur cœur plus grand que leur naissance. Unis par une conformité de nobles sentiments, la nature s'était plu à les confondre dans une ressemblance parfaite. Amias un jour est enlevé par le géant Corflambo et amené à Pæana, sa fille impudique. Mais l'écuver ne veut chérir qu'Emilie, et il expiera sa constance dans le cachot. Le fidèle Placidus réussit cependant à s'introduire dans la prison de son ami : il le sollicitera en vain de lui céder ses chaînes ; mais, pour sauver sa vertu, il le remplacera

auprès de Pæana abusée. Son zèle ose davantage : il enlève le géolier, et cherche dans la fuite un salut incertain. Arthur se présente alors : il tue Corflambo, s'empare de son château, fait tomber les liens d'Amias, et rend l'ami à l'ami et l'amante à l'amant. C'est peu de punir : il faut corriger. Bientôt par l'exemple vertueux d'Emilie, Arthur fait renaître dans l'âme de Pæana la pudeur, et avec elle toutes les vertus et toutes les grâces de la femme. Et Placidias obtient, avec les terres du père, l'épouse la plus tendre et la plus fidèle des Madeleines.

..... *Sunt hic etiam sua præmia laudi.*

LIVRE V. — *La légende d'Arthégall, ou de la justice.*

Le tyran Grantorto, avide et puissant, ne se contente pas de retenir l'héritage d'Irène, la couronne et le royaume de ses ancêtres ; il la tient prisonnière et la menace du supplice, si pendant dix jours, il ne s'est présenté aucun champion pour la défendre.

Le chevalier d'Irène est Arthégall, envoyé par Gloriana, qui se plaît à protéger la vérité et le droit. Pressé par le fidèle écuyer d'Irène, sir Sergis, il s'est mis en route avec Talus, son *page de fer* ; mais de nombreuses aventures vont retarder sa marche : partout, sur son passage, l'innocence attend un sauveur ; le faible, un vengeur. Le Sarrasin Pollenté impose au peuple un tribut injuste et s'enrichit des sueurs du pauvre ; sa fille Munera s'enrichit de ses exactions, fait fleurir le mensonge et vend la justice pour se rouler dans l'or ; leur serviteur Guizor imite leur rapacité sous des dehors hypocrites : Arthégall extermine

cette race inique ; l'incorruptible Talus rase leur château et brûle leurs richesses. Près de là, au bord de la mer, un géant en impose à une foule ignorante : il voudrait reconstruire le monde sur de meilleures bases et peser tout avec justice, si on lui donnait un contre-poids ; et il a pour partisans et pour admirateurs les fous, les femmes et les enfants :

*Yet was admired much of foolles, women, and boys (1).*

Les mensonges de ce prétendu réformateur irritent Talus qui le jette dans les flots. Cependant, semblable à un essaim de mouches rassemblées autour d'un vase de miel, la foule a saisi avidement ces promesses trompeuses ; la licence et la richesse lui ont souri de loin. Frustrée dans ses espérances, elle éclate en injures, pousse des cris séditieux, court aux armes et se déchaine contre l'homme juste qui désirait l'éclairer : Talus la disperse de son fléau de fer.

Bientôt après, aux noces de Florimell, Arthégall démasque Braggadochio et son écuyer Trompart. Pendant qu'on les chasse avec ignominie, leur maîtresse de neige, mise en présence de la véritable Florimell, se fond comme la glace sous les feux du soleil.

Cependant, il ne suffit point de prononcer de justes sentences : il faut se soumettre aux lois qu'on dicte ; Arthégall va nous en donner l'exemple. Devenu l'esclave volontaire de Radigonde, reine des Amazones, il aime mieux filer le lin et porter les vêtements d'une femme que d'en-

(1) *F. Quene*, b. V, c. II, st. 30, v. 9.

freindre les conditions du combat. Les tentations les plus douces le trouvent insensible au milieu des souffrances ; et pour rester fidèle à son amour , il préfère à l'éclat d'un trône son abject esclavage. C'est Britomart, sa noble fiancée , qui le délivrera de cette avilissante servitude : Talus la guide , un songe prophétique dans le temple d'Isis l'encourage ; elle déjoue les trames de Dolon et immole ses fils. Arthégall et Arthur vont ensuite venger sur le soudan et son épouse Adicia les injures faites à Mercilla , leur reine vierge. Ils assistent dans son palais au jugement d'une grande coupable : Duessa , issue du sang des rois , est traitée devant ses juges. *Zèle* et *Soin du Royaume* , un sage vieillard , l'accusent d'avoir , avec Blandamour et Paridell , ses amants , conspiré contre le trône et la vie de Mercilla , d'avoir semé la sédition , favorisé l'impiété , souillé ses mains de meurtre , et sa vie de dérèglements et d'adultère. Son sexe , sa beauté , la noblesse de sa naissance , sa douleur , ses liens illustres de famille , le danger même , tout plaide en sa faveur , et tout plaide en vain. Duessa a contre elle des ennemis ardents : l'autorité , la loi des nations , la religion , les cris du peuple , la justice outragée réclament son châtimement. Arthur semble d'abord pencher vers l'indulgence ; Arthégall est inexorable ; et Mercilla , clémente jusque dans la rigueur , quoique convaincue des crimes de Duessa , voudrait se refuser à confirmer la sentence mortelle des juges , et cache des larmes de compassion dans les plis de sa pourpre.

Mercilla montre à nos héros d'autres exemples de clémence. Deux jeunes ambassadeurs viennent implorer sa protection pour une pauvre veuve : Belgé , mère infortunée

née de dix-sept enfants , pleure , retirée au milieu des marais , la mort de douze fils , moissonnés par le tyran Géryonéo , autrefois son défenseur , aujourd'hui son bourreau. Arthur veut être le champion de cette mère éplorée , et il se rend dans la ville fortifiée , où le tyran a fait construire une somptueuse chapelle pour l'idole qu'il honore par des sacrifices humains. Sous l'autel , un monstre hideux est couché dans les ténèbres , invisible à tout mortel. On lui immole de nombreuses victimes , pour que l'usurpateur jouisse de leurs biens. Une forte garnison et un habile sénéchal défendent l'autel et la citadelle ; maint chevalier aventureux s'est brisé contre ce pouvoir inique. Mais Arthur est invincible : le sénéchal et son maître Géryonéo succombent sous sa valeur ; il détruit le monstre , renverse l'autel et l'idole. Belgé et ses enfants , pénétrés de reconnaissance , lui veulent abandonner ce royaume qu'il a reconquis : le prince refuse ; c'est dans sa vertu qu'il trouve sa récompense , et des chants de gloire accompagneront son départ.

Revenons cependant au chevalier d'Irène et à son écuyer Talus , qui ont quitté la cour de Mercilla. Une nouvelle aventure réclame leur énergique intervention. Sir Burbon est en lutte avec une foule compacte de paysans. Ils lui ont déjà ravi sa dame Flourdéis et l'ont contraint d'abandonner son bouclier , ce gage précieux , que Saint-Georges lui avait donné dans sa jeunesse. Arthégall arrache le chevalier des mains de ces vilains ; et malgré ses justifications , il lui reproche sévèrement le lâche abandon de son écu. Leurs forces réunies suffisent pour ressaisir Flourdéis , qui retourne avec indifférence à son premier et véritable sei-

gneur ; et Talus chasse aisément ces hordes du sol qu'elles ont rempli de tant de troubles.

Que faites-vous, nobles défenseurs d'Irène ? Encore un jour, et elle ne sera plus : déjà on la conduit, couverte de vêtements lugubres, au lieu du supplice. Elle y trouve son sauveur ; et de l'échafaud Arthégall la fait remonter sur le trône de ses pères, tandis que Grantorto rougit la poussière de l'arène. Ils font ensuite fleurir la justice dans ce pays qui avait ployé auparavant sous un dominateur inhumain. Mais toutes les réformes salutaires sont arrêtées subitement : Arthégall est rappelé à la cour de la reine des fées, et Irène ne goûte qu'un bonheur imparfait.

La vertu, toujours égale, est rarement toujours heureuse : rentré dans son pays, Arthégall, ce chevalier sans peur et sans reproche, est en butte aux attaques de deux hideuses sorcières, *Envie* et *Détraction*, qui déchainent contre lui la *Bête aboyante*. Mordu par derrière par le serpent d'*Envie*, il souffrira longtemps de sa blessure. Cependant, ni les outrages de *Détraction* ni les aboiements de *Calomnie* ne pourront détourner ce juste de son droit chemin : retenant l'indignation de Talus, il continuera sa route, en méprisant leurs impuissantes clameurs :

*Yet he past on, and seem'd of them to take no heepe* (1).

LIVRE VI. — *La légende de sir Calidore, ou de la courtoisie.*

Sir Calidore était, sans contredit, le plus aimable des chevaliers : comblé de tous les dons de la nature, il avait

(1) *F. Queene*, l. V, c. XII, st. 42, v. 9.

orné son esprit de toutes les grâces des muses. Brave et honnête, généreux et modeste, heureux et discret, se plaisant ici aux airs champêtres de Colin Clout, ailleurs prêt à blesser quelque peu la vérité pour sauver la réputation d'une amante imprudente, protégeant même un rival malheureux, de tous les preux si nombreux et si brillants du pays des fées, sir Calidore était le plus courtois. Il ne redoutait point les dangers, quand il s'agissait de mettre au service de ses amis son courage et sa lance. Exterminant les brigands, châtiant les chevaliers discourtois, récompensant la jeune valeur unie à la politesse, ou portant la houlette à côté de sa bergère : partout il est le bienvenu et partout le bien-aimé. Quand le hasard, sous la feuillée, le rendra le témoin involontaire des doux épanchements de deux cœurs aimants, il couvrira de son honneur Sérèna tremblante. Ce modèle des preux a quitté la cour de Gloriana : il va poursuivant la *Bête aboyante* qui attaqua son ami Arthégall à son retour de l'Île Sauvage. Il doit enchaîner ce monstre et faire taire pour toujours ses insolentes clameurs. Sur sa route il trouve mainte occasion de signaler sa vaillance et de faire admirer sa courtoisie. Le prince Arthur châtiara le vice opposé.

En parcourant les villes et les campagnes, Calidore était arrivé un jour auprès de bergers, dont l'innocence heureuse ne connaissait point cette bête malfaisante. Le vieux Mèlibée y dépeint au courtisan les douceurs de leur vie paisible, la belle Pastorelle subjugue son cœur ; et Calidore, dans ce lieu enchanteur, où les Grâces se plaisent à danser aux sons du chalumeau de Colin Clout, oublie et la *Bête aboyante* et la vie agitée des cours et les ordres pressants

de la reine des fées. Il échange ses armes pour la houlette, et devient le plus fortuné et le plus courtois des bergers. Toutefois, même aux champs le bonheur n'est point sans nuages : un tigre menace la vie de la bergère ; des brigands dévastent les habitations et emmènent les faibles pasteurs. L'amour et le désespoir de Calidore savent conjurer tous les dangers : Pastorelle recouvrera sa liberté, et les vieux châtelains de Belgard retrouveront leur fille dans la belle bergère.

Pendant ce temps, la *Bête aboyante* rôdait et régnait partout. Séréna et Timias souffrirent longtemps de sa morsure ; jusqu'à ce qu'un ermite, fatigué des voies incertaines de ce monde, fermât leurs plaies dans la solitude. Les traces que cette bête a laissées dans tous les rangs, surtout parmi le clergé, guident le chevalier. Il la trouve dans un monastère qu'elle dépouille et profane ; toute fuite est impossible. Il l'enchaîne et la muselle, et la promène ainsi à travers tout le pays des fées.

Dans la suite, ce monstre brisa ses liens. Depuis ce moment, il parcourt le monde avec plus de violence. Plusieurs chevaliers intrépides ont, longtemps après Calidore, essayé de le maîtriser et de lui enlever le pouvoir de nuire : tout généreux effort fut vain. Il attaque tous les états et toutes les personnes, l'esprit, les poètes et leurs vers : « Et » ni ces rimes si simples, ni mes écrits antérieurs, fussent » ils sans tache, n'espéreraient échapper à son venin : » cherchez donc à plaire, ô mes vers ; plaire, c'est aujourd'hui être sage. »

*And seeke to please; that now is counted wise mens treasure* (1).

(1) *F. Queene*, b. VI, c. XII, st. 41.

LIVRE VII. — *De la constance.*

Ce livre ne renferme que deux chants et le fragment d'un troisième, sur l'instabilité. La forme et la matière en paraissent faire des morceaux d'un livre inachevé de la *Reine des fées*, remarquables par les riches descriptions et l'invention sublime.

*Changement*, non content d'avoir renversé les lois de la nature et celles de la justice, aspire à l'empire des cieux. Il monte jusque dans l'assemblée des dieux.

Jupiter, sur le point de foudroyer ce nouveau Titan, s'arrête : « Hélas ! si les dieux luttaienent avec les hommes, » si Jupiter faisait encore tout ce qu'il peut, le genre humain » serait bientôt anéanti. »

*Changement* en appelle de la sentence du fils de Saturne à dame *Nature*. La colline d'Arlo est désignée pour le lieu du jugement ; les dieux et les créatures y sont cités à la barre de *grande Nature*. C'est devant elle que *Changement* vient plaider contre les dieux. Dans une revue immense, il fait passer devant leur arbitre les saisons, les mois et leurs constellations, le jour et la nuit, les heures, la vie et la mort : tout cela lui est sujet. Jupiter en convient ; « mais, » ajoute-t-il, « c'est des dieux que dépendent et *Temps* et *Changement*. » Et l'audacieux fils de la terre de leur reprocher de changer pareillement : la pâle *Cynthia* a même donné lieu au proverbe des mortels : « Aussi variable que la lune. »

Enfin *Nature* prononce : « Toutes choses haïssent la » stabilité ; mais en changeant, elles étendent leur être,

» et travaillent ainsi à leur perfection. Le temps viendra,  
» où tout sera transformé; ensuite il n'y aura plus de  
» mutation. » Le Titan est réduit au silence, Jupiter con-  
firmé dans son empire, l'assemblée dissoute, et *Nature*  
disparaît. Et le poète finit par une mélancolique aspiration  
à ce temps qui ne connaîtra plus le changement, et exhale  
son dégoût des choses éphémères.

### CHAPITRE III.

#### Explication des allégories.

Telle est l'analyse succincte des soixante-quatorze chants  
de *The Faerie Queene*. Nous avons tâché d'introduire  
quelque ordre au milieu de cette multitude d'aventures et  
d'épisodes qui se déroulent dans trente-quatre mille six  
cent soixante-dix-sept vers. Des chevaliers errants et des  
dâmoiselles, les vertus et les vices, les prêtresses de Vénus  
et des ermites, des magiciens et des sorcières, des fées,  
des bergers, des amazones et de pieux pèlerins, des mons-  
tres, des nains, des géants, des charlatans, des reines,  
des paysans révoltés, des anthropophages, des religieux et  
des Sarrasins, des brigands, des anges, des marchands,  
des sauvages, les saints du Sauveur et tous les dieux de la  
fable s'y meuvent, s'y heurtent et produisent le tableau le  
plus animé et le plus extraordinaire. L'imagination en est  
éblouie et accablée. Et la scène changeante sur laquelle  
nous voyons passer tant d'acteurs différents, est décorée de

la croix et du croissant, de lances, de houlettes et de targues, de trônes et d'autels; des îles Fortunées, elle se transporte en un instant sur les hauteurs de l'empyrée ou dans les entrailles de la terre; tour à tour on entend le choc des écus et le rire des jeunes filles, les gémissements des vaincus ou les concerts d'une musique langoureuse.

Lorsque d'Urfé eut publié l'*Astrée*, nous raconté un illustre critique (1), tout le monde, jusqu'à Patru, chercha dans ses bergers les personnages célèbres de la fin du seizième siècle. En soulevant le voile allégorique qui couvre la *Reine des fées*, évitons de commettre la même erreur, et gardons-nous de substituer un nom historique à toutes les créations poétiques de Spenser. Cependant, toutes les fois que les faits et les noms viendront dévoiler la pensée secrète de l'auteur, n'hésitons point à scruter son dessein et à prononcer avec assurance.

Le sens des allégories de la *Reine des fées* est double: moral et politique. Nous croyons que le côté historique fut le but principal de notre poète. Dans toutes ses productions, il a suivi la même marche: toujours ses allégories sont personnelles. Choissant ses personnages, il tirait chacun d'eux du cercle étroit de sa sphère, palpable, vivant, dans sa réalité grossière. Celle-ci bientôt disparaissait, effacée par les riches couleurs de l'imagination du poète; et du portrait de l'original, l'idéal seul survivait dans son œuvre. La morale ne constitue que le vernis dont il couvre ses tableaux. Elle n'est qu'une mise en scène, décente,

(1) M. Saint-Marc Girardin, *Cours de littérat. dramatique*, tome III, p. 62

imposante ; le véhicule de ses panégyriques. Il a mêlé l'utile à l'agréable , et a su plaire au lecteur en l'instruisant : nous ne pouvons le nier. Mais était-ce dans la pure intention de guérir l'homme , travaillé par les vices et les passions, qu'il lui a présenté , enduits d'une douce liqueur, les bords du vase qui contient les sucres amers de son salut ?

*Così all'egro fanciul porgiamò aspersi*

*Di soave licor gli orli del vaso.*

Nous en doutons. Spenser , dans la lettre qui sert de discours préliminaire au poème, s'attache , « pour éviter les opinions envieuses et les interprétations malignes , » à exposer à Walter Raleigh le dessein général de la *Reine des fées*, qu'il appelle « une allégorie continue ou une conception obscure, *dark conceit* ; » mais « il se refuse à éclaircir les incidents et les intentions particulières qui peuvent s'y rencontrer. » Nous le regrettons : ces vers sibyllins demandent un interprète habile ; et s'il n'avait voulu qu'instruire , la clarté devrait être sa première qualité. Les énigmes de ses sphinx étant souvent insolubles , les nuages épais qui couvrent quelques-unes de ses allégories ne devaient donc pas cacher de salutaires leçons , mais des personnages reconnaissables. Si l'objet principal du poème était la correction des mœurs , pourquoi l'auteur a-t-il choisi , pour moule de ses maximes , l'institution de la chevalerie , qui ne survivait que dans quelques caractères privilégiés ? Elle favorisa l'essor de son imagination ; mais un moraliste n'écrit point pour faire montre de son talent ; il s'oublie lui-même pour s'occuper des autres. Spenser fait

souvent l'éloge de l'antique probité, de la noble franchise et de la simplicité des premiers âges : est-ce pour blâmer la dissolution et les apparences polies, mais menteuses, de son temps ? Non ; c'est pour en faire une application flatteuse à ses héros. En mettant moins d'esprit dans son œuvre, il aurait été plus utile ; moins d'ornements auraient rendu ses instructions plus frappantes ; moins de voiles auraient trahi ses pensées intimes. La morale colore ses dessins ; c'est un cadre précieux qui fait mieux ressortir une peinture ; c'est un moyen facile de se donner de la dignité et de rendre des adulations permises. Comme Tacite, il aurait pu, par la peinture de mœurs innocentes, même imaginaires, faire la satire de son temps ; mais ce n'est pas à Spenser que l'on peut appliquer cette maxime de La Rochefoucauld : « Louer les princes des vertus qu'ils n'ont pas, c'est leur dire impunément des injures (1). » Notre poète pense autrement : « Il n'est pas honteux, » dit-il, « de s'abaisser pour s'élever plus haut, de céder un peu » pour gagner beaucoup. »

*No shame to stoupe, ones head more high to reare ;*

*And, much to gaine, a litle for to yield (2).*

« Le but général de tout l'ouvrage, » dit-il, « est de former » un gentilhomme à toute noble et vertueuse discipline ; » et se prévalant de l'exemple des chantres antiques, il veut « montrer dans le prince Arthur l'image d'un chevalier » valeureux, orné des douze vertus de l'homme privé.

(1) *Maximes* de La Rochefoucauld, CCCXX.

(2) *F. Queene*, b. V, c. XII, st. 19, v. 3, 4.

» Arthur, élevé par Timon et armé par Merlin, va cher-  
» chant la reine des fées, dont il avait aperçu, dans une  
» vision, la beauté ravissante. Cette reine des fées signifie  
» en général la gloire, et en particulier Elisabeth; son  
» royaume est situé dans le pays des fées. Cependant, dans  
» quelques autres endroits, je la dessine d'une manière  
» différente; car, joignant les qualités d'une grande reine  
» aux vertus et à la beauté de la femme, elle figure encore  
» sous le nom de Belphebé. C'est ainsi que dans le prince  
» Arthur je représente en particulier la magnificence, et  
» pour donner plus de variété au récit, j'introduis douze  
» chevaliers comme les modèles des douze autres vertus.  
» Le commencement de mon histoire devrait être le dou-  
» zième livre; il en sera la clef. J'y suppose que la reine  
» des fées célébra sa fête annuelle durant douze jours, qui  
» donnèrent lieu à douze aventures, entreprises sur l'ordre  
» de Gloriana par douze chevaliers et retracées dans les  
» douze livres du poëme (1).  
» Tel était le plan de l'ouvrage qui ne fut point achevé; le  
» douzième livre nous aurait donné la solution de l'énigme.  
» L'absence de cette dernière section de la *Reine des fées* en  
» augmenta la confusion, en épaisit l'obscurité. Si le poëte  
» était resté conséquent, s'il ne s'était point écarté ouverte-  
» ment de la teneur de sa lettre, ou qu'il n'eût point expli-  
» qué ailleurs ses véritables intentions, son poëme serait au-  
» jourd'hui indéchiffrable.

Rappelons-nous que Spenser, invité par sir Philippe Sidney, en acheva les six premiers livres entre les années

(1) A letter of the author's.

1580 et 1595, après qu'il eut été nommé, par le crédit du comte de Leicester, secrétaire de lord Grey en Irlande. Dans cet intervalle, il eut le malheur de voir mourir successivement ces deux protecteurs. Le chevaleresque Sidney fut mortellement blessé en 1586, et l'heureux Robert Dudley s'éteignit en 1588; mais ils revivaient déjà dans les chants de la *Reine des fées*.

Les personnages éminents qui, à cette époque, brillaient sur la scène politique ou à la cour d'Elisabeth, et dont Spenser recherchait la faveur, furent Burleigh, le comte d'Essex; le grand-amiral Charles Howard; Hatton, grand-chancelier d'Angleterre; les comtes d'Oxford, de Cumberland et d'Ormond; lord Hunsdon, cousin de la reine; lord Grey de Wilton; le spirituel lord Buckhurst; sir Francis Walsingham; sir John Norris; sir Walter Raleigh; la comtesse de Pembroke, sœur de Philippe Sidney, et la comtesse de Warwick, sœur de la comtesse de Cumberland. A tous le poète promet de buriner leurs actions mémorables dans ses stances immortelles. « Burleigh n'estimerá point frivoles ces vers dont un voile obscur cache les beautés au vulgaire, s'il daigne en pénétrer le sens profond (1). Les comtes d'Oxford et de Cumberland y liront l'antique gloire de leurs ancêtres et leur propre renommée (2). Le comte d'Essex y verra ses hauts faits associés aux dernières louanges de la reine des fées (3). La destruction de l'invincible Armada et la victoire de

(1) To the Lord Burleigh.

(2) To the Earle of Oxford. — To the Earle of Cumberland.

(3) To the Earle of Essex.

» l'illustre amiral y sont gravées, pour transmettre à la  
» postérité la gloire des Howards (1). La *Reine des fées* le  
» dispute à la belle *Cynthia* de Raleigh, et une même  
» déesse a inspiré les deux poètes (2). Le vaillant sir John  
» Norris y trouvera perpétuée la mémoire de ses exploits (3);  
» et à toutes les dames de la cour il a, pour tracer ses  
» tableaux, dérobé les couleurs de sa palette (4). » C'est  
ainsi que l'auteur nous fournit la clef de ses allégories, et  
qu'il nous révèle ses intentions voilées.

Qu'est-ce donc que ce poème de *la Reine des fées*, ou  
que devons-nous y chercher? La glorification du règne  
d'Elisabeth, le portrait embelli et les traits saillants de la  
vie des protecteurs du poète, la satire des ennemis de sa  
souveraine, le triomphe du protestantisme et la chute de  
l'Église catholique en Angleterre, les guerres des Anglais  
entreprises pour soutenir les réformés en France (et dans  
les Pays-Bas, leurs jalouses prétentions à l'empire des  
mers sillonnées par les galions de Philippe II, leurs dé-  
clamations contre le papisme et leurs préjugés invétérés,  
l'apologie du jugement inique de l'infortunée Marie Stuart,  
des outrages prodigués à la victime couronnée et à ses dé-  
fenseurs, et surtout le panégyrique prolongé de la protes-  
tante Elisabeth: en un mot, tous les événements impor-  
tants de ce long règne y sont rappelés, chantés et glorifiés  
sous le voile léger de l'allégorie, dans les vers les plus har-

(1) To the Lord Charles Howard.

(2) To Sir Walter Raleigh.

(3) To Sir John Norris.

(4) To all the Ladies in the court.

monieux et dans la poésie la plus riche, la plus vive et la plus éblouissante. Et cette œuvre louangeuse d'un courtisan qui aspire aux gros bénéfices d'une muse pensionnée, s'épure dans le dessein avoué de l'ouvrage et s'élève, par la délicatesse des sentiments, par la noblesse des exemples et la sûreté des préceptes, à la hauteur d'une rigide morale.

Voici les preuves de notre proposition.

§ 1. — *Partie morale.*

Le chevalier de la croix rouge ou Saint-Georges représente la sainteté. Champion d'Une, c'est-à-dire de la vérité pure par son essence, il est revêtu de l'armure spirituelle que saint Paul recommande aux soldats du Christ (1). La croix est son bouclier, sa défense; sa foi est vive, sa vie pure, son cœur celui d'un mortel, c'est-à-dire faible. Ses aventures retracent la vie du chrétien, cet *alter Christus* : des dangers, des combats et des souffrances, des victoires pénibles, des chutes fréquentes. Parti de Cléopolis, brillant de jeunesse et de candeur, il affronte le monde pour la première fois. La grandeur de son entreprise ébranlerait des courages éprouvés : il va rétablir la vérité sur son trône héréditaire; cette vérité que le dragon, c'est-à-dire le mal incarné, le péché, l'ennemi du genre humain, s'efforce en vain d'étouffer; que l'hypocrisie, personnifiée en Archimago, voudrait égarer, et que la

(1) Epist. B. Pauli ad Ephes., cap. VI, versic. 11-18. — A letter of the author's.

perfidie d'une Duessa désire faire servir de manteau à de honteux débordements. *L'Erreur*, ce monstre horrible, abrité dans l'obscurité, succombe devant la sainteté, guidée par son infallible compagne; la première, par son poison, fait périr ses propres adhérents et les dernières conséquences de son principe destructif; celle-ci repousse instinctivement le mal, dût-il se présenter sous des dehors trompeurs. Elle pourra, par un excès de délicatesse, douter de la vérité même; mais elle vaincra toujours l'incrédule.

Cependant le vrai a ses martyrs; et la pureté est une fleur bien tendre qui s'étiole sous le moindre souffle impur. Cette vérité si simple et si modeste, on ne l'accueille pas partout: l'ignorance et la superstition, ces faultrices du vice, se plaisent à d'immondes ténèbres, et redoutent les purs rayons de sa bienfaisante clarté. La corruption la repousse; mais les esprits incultes, les cœurs farouches sont touchés de sa beauté et rendent hommage à l'innocence rayonnante. Le vice lui fait une guerre acharnée; ses amis prétendus s'évanouissent à l'heure du danger; les plus fidèles défenseurs en tombent victimes; mais ni des violences ni les outrages ne peuvent abattre la vérité; libre, elle plane au-dessus des passions ameutées, et verse des torrents de lumière sur ses obscurs persécuteurs.

C'est la morale que nous découvrons dans l'allégorie du lion et des faunes, dans la défaite d'Archimago et l'abjection de Corcéca et d'Abessa, dans la captivité et la délivrance d'Una.

Comment Saint-Georges peut-il devenir un courtisan dans le palais de Luciféra? Un soupçon injurieux, une

seule démarche précipitée, l'imprudence d'un moment, ont égaré la sainteté au milieu des sept péchés capitaux; tant elle est délicate! Elle ne se souille point de leur contact; la vertu feinte peut l'abuser; le vice découvert ne lui inspire que du dégoût. Mais son éclat se ternit dans cet air pestiféré, et ses forces s'amoiindrissent sous ces influences pernicieuses; si elle repousse encore l'indifférence, ce n'est point sans atteinte. Et lorsque, lassé de combattre et de veiller constamment, elle dépose ses armes pour goûter les douceurs d'un repos passager, elle devient la proie facile de l'orgueil et va méditer dans les fers cette sévère leçon :

« *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.* »  
C'est ainsi que Saint-Georges nous présente l'exemple de la vertu inexpérimentée, confiante dans ses forces, et accessible aux artifices d'un langage menteur. A cette présomption succède bientôt un découragement coupable en présence de tous les pièges et de toutes les misères de la vie. Comment un héros pareil pourra-t-il lutter avec avantage contre le superbe adversaire de la vérité délaissée!

« Quel est l'homme, » s'écrie le poète, « qui devant des » ennemis spirituels puisse s'appuyer sur la vaine confiance » dans sa puissance fragile? Une fuite honteuse le con- » vaincra de son impuissance. A-t-il, fortifié de la grâce, » remporté la victoire: qu'il n'aille point l'attribuer à son » habileté. Nous n'avons d'énergie que pour le mal; mais » c'est de Dieu que nous viennent et le pouvoir et la vo- » lonté d'accomplir le bien (1). » Ces vérités sublimes Saint-Georges les apprend dans la maison de Coelia. La foi y

(1) *F. Quene*, t. I, c. X, st. 1.

dessille ses yeux et lui explique les mystères de notre être ; l'espérance lui tend son ancre contre les naufrages de la vertu , et la charité embrase son cœur pour tout ce qui souffre. Les larmes amères du repentir et de salutaires pénitences lavent ses fautes passées et lui rendent l'innocence, cette santé de l'âme. La contemplation élève son esprit vers la patrie céleste , et il va désormais fouler courageusement son chemin semé d'épines : car contre toute chute et contre toute blessure , il trouvera des remèdes dans la source intarissable des sacrements. Ainsi armé , le chrétien guerrier soumettra le monde et le péché ; et la sainteté , sous l'égide de Dieu , s'unira pour jamais à la vérité. N'est-ce point là , dans toute son amertume , la longue et invariable histoire de tout pécheur , depuis le premier remords jusqu'à sa parfaite réconciliation avec un Père éternel ? Nous y assistons au difficile enfantement de la vertu , cette plante si frêle , qui se flétrit avec rapidité et ne peut fleurir que dans une pure atmosphère.

Cette vertu , don de la grâce et fruit de nobles efforts , le poète la met ensuite aux prises avec les passions qui assaillent le chrétien et sillonnent sa vie ; et de tous les assauts elle sort triomphante. Elle déjoue toutes les embûches et toutes les ruses de l'esprit tentateur. C'est là le véritable lien du poème. Avec elle , Guyon peut victorieusement combattre l'intempérance sous toutes ses formes , et prescrire le régime de l'âme et du corps. Il nous prêche , par sa conduite , la modération dans le courage , dans la nourriture et dans l'abstinence , dans la joie , dans la douleur et dans les paroles ; il nous conseille la constance dans nos résolutions , la fuite de l'oisiveté et de toute occasion

dangereuse. Il suffit le plus souvent, pour sauver la vertu, d'écouter le fidèle guide de notre chevalier, la raison. Si, indociles à son joug et oublieux de notre dignité, nous méprisons sa voix, nous gémirons éternellement dans les chaînes des affections brutales (1). Cet empire sur les sens, Arthur nous l'enseigne en refoulant tous les vils appétits qui assiègent sans cesse le corps. Qu'importe que dans ces luttes incessantes le cœur souvent saigne et que la chair se révolte ! Nous goûterons l'âpre fruit du devoir, et la conscience guérira nos blessures. Les vices nombreux qui entourent les richesses scandaleuses, nous feront aimer la médiocrité d'or ; et la crainte de blesser notre honneur éloignera de nos rêves la funeste ambition. C'est ainsi qu'avec la tempérance pour boussole et la raison pour pilote, nous dirigerons sûrement notre barque à travers tous ces flots flottants, qu'ils se nomment illusions, désirs, tentations ou plaisirs ; et nous foulerons aux pieds les délicées sensuelles. Ces enseignements, le poète les résume dans l'emblème de Palinode : « *In medio virtus* (2). »

Cependant, il est une vertu qui n'admet point cet axiome, la chasteté. Belphebé s'indigne de l'ombre même de l'impureté. Florimell et Amorette sont chastes et faibles ; elles n'ont de force que pour souffrir : vierges mûres pour le martyre. Britomart est sans tache, mais son courage égale son innocence ; elle est compatissante et venge l'amour licite sur les esclaves de la volupté. A côté de ces anges de pureté se dresse le vice effronté : Arganté est dévorée par la concu-

(1) *F. Queene*, b. II, c. V, st. 27 ; — c. XII, st. 39, 40, 84 seq.

(2) *Sheph. Cal. July*.

piscence; Paridell est le libertin élégant; la lubricité et la coquetterie sont incarnées dans Hellénore; Busirane joint la violence à l'outrage; et Blandamour est dangereux par ses flatteries. C'est la peinture complète de l'amour, depuis le sentiment ingénu qui s'ignore jusqu'à la jalousie furieuse; l'un s'y rend coupable en cédant trop facilement aux mouvements tendres, l'autre par une rigueur dédaigneuse. La vertu souffre longtemps, mais elle reste victorieuse: la récompense tardive la couronne, et un bonheur tranquille console les cœurs fidèles de leurs rudes épreuves.

L'amitié soulève des orages moins violents; l'intérêt et la dissolution la profanent souvent. Au milieu de faux amis, Amias et Placidus nous enseignent le dévouement, et leur union est le meilleur éloge de l'abnégation. Cependant, sans la justice, la vertu est incomplète: sa lumière doit répandre partout sa chaleur bienfaisante. Etre tempérant, chaste, dévoué et fidèle, c'est une morale de gentilhomme. Que deviendraient les parias, si le droit opprimé ne pouvait en appeler à la justice, ni l'homme égaré à l'équité! Formé dans la retraite par la méditation et la philosophie, Arthégall va remplissant le devoir d'un juge. Il s'appuie sur un homme de fer, sur les lois inexorables. Grantorto ou la tyrannie; sir Sanglier ou l'injustice, née de la force brutale; Pollenté ou l'avidité exaction; Munera ou la justice vénale; Dolon ou l'oppression déguisée; Geryonéo, le fléau des orphelins et des veuves, subissent son pouvoir vengeur. Il renverse le charlatan qui, sur les goûts grossiers de la populace, désire s'élever au faite des grandeurs: une prompt ruine brise ses aspirations orgueilleuses. Il démasque la suffisance outrageante et l'hypocrisie: le vrai mérite et la

solide vertu font rentrer dans leur néant Braggadochio et la Florimell de neige. La justice inspire l'amour et le respect, quand elle se soumet aux lois qu'elle dicte; mais lorsqu'elle se laisse fléchir par des considérations humaines, l'innocence en pâtit et sir Terpine périt par la compassion du juge. Cependant *summum jus, summa injuria*,

..... L'extrême justice est une extrême injure :

la clémence doit donc accompagner l'exercice rigoureux du droit, et ajouter un fleuron à la couronne du juste (1). Mercilla est équitable et clément. Il arrive souvent qu'en châtiant les coupables, en rétablissant la concorde ou en dévoilant le vice, on blesse les intérêts des méchants et qu'on excite des haines vigoureuses : mais contre les aboiments de la calomnie et les morsures de l'envie, l'homme irréprochable trouve un refuge dans sa conscience.

Enfin, il ne suffit pas d'être vertueux : il faut rendre la vertu aimable. Un puritain est un homme fort estimable, mais peu attrayant. Calidore nous fait aimer cette austère sermonneuse, et comme Alcibiade nous nous surprenons, au sortir des leçons de ce Socrate chevaleresque, à gémir sur notre imperfection. Il est un modèle de grâce et d'affabilité; semblable à *Antoine* dans les *Porcherons*,  
..... *Sic parvis componere magna solebam,*

Calidore conjure tous les dangers, et tend une main secourable à tout ce qui est faible. Tantôt il imite le Samaritain de Jéricho, tantôt il sauve l'honneur d'une amante trop

(1) *F. Queene*, b. V, c. VII, st. 22.

sensible, ou il étouffe la médisance, et favorise un rival dédaigné. Sa bonté cherche des malheureux dans tous les rangs. La grossièreté, portée jusqu'à l'anthropophagie, contraste avec l'exquise courtoisie du chevalier; la vaillance et l'amabilité comblent ses perfections. Aussi, seul il peut défier la calomnie, seul il peut enchaîner ce monstre ténébreux. Sa vertu est parfaite, et l'envie même se tait.

Cette réunion de qualités constitue le chevalier accompli, disons mieux, le bon chrétien. Sa vertu est née de la pénitence, a grandi dans le creuset du malheur, s'est épanchée sur l'humanité souffrante; toujours exposée aux chutes, elle s'aguerrit à toute heure dans ses luttes contre les passions: mais ce n'est que dans le pays des fées, dans l'éternité, qu'elle trouve sa couronne, une impérissable gloire.

Cette explication établit l'unité du poème sous le rapport moral. Elle montre que le choix et même la succession des vertus n'y sont point arbitraires. Elle semble réfuter en même temps l'opinion de ceux qui voudraient considérer le premier livre comme un ouvrage séparé.

## § 2. — *Partie historique* (1).

Ces sentiments si élevés sont comme altérés par les éloges

(1) « Les anciens commentateurs de Spenser avaient trop négligé l'interprétation historique des allégories de la *Reine des fées*, quoique le poète lui-même semblât les inviter à s'y attacher (*A Letter of the Author's*). Upton seul dévoila dans ses notes un assez grand nombre de ces allusions. » En adoptant souvent ses opinions, nous avons essayé de les appuyer sur de meilleures preuves, de les développer par les détails. W. Scott nous a montré la route (*Edinburgh Review*, octob. 1805, n° XIII); et nous nous plaisons à rendre une complète justice à « son bon sens spirituel. »

excessifs que le poëte prodigue à des personnages que l'impartiale histoire a jugés avec plus de sévérité. La plupart des noms historiques que nous lisons dans la *Reine des fées*, ont été transmis à la postérité à d'autre titre qu'à celui de la vertu. Le grand-chancelier Hatton était un habile danseur; et le comte de Leicester, un second Alcibiade, remarquable par sa beauté et ses manières élégantes,

*Cette réunion de qualités constitue le chevalier accompli, disons mieux, le bon chrétien. Sa vertu est née de la pénitence.*

» ..... *Flower of grace and noblesse* (1); »

mais aussi vicieux que le Grec. Philippe Sidney justifie seul l'enthousiasme du poëte; et le galant Walter Raleigh a racheté ses faiblesses par une longue captivité et une mort couragense.

Le poëme est dédié à Elisabeth : Gloriana ou la reine des fées, c'est elle; le pays des fées, où se passent toutes les aventures, c'est son royaume; c'est l'Angleterre; Cléopolis est sa capitale. La politique, les vertus et la beauté de cette princesse, ou la souveraineté et la femme, sont célébrées dans tout l'ouvrage. Spenser nous l'indique dans sa lettre à Raleigh. Chaque livre doit mettre en relief une qualité dominante de la reine : le premier, son amour désintéressé pour la véritable religion ou le protestantisme; le second, sa modération; le troisième et le quatrième, sa chasteté; le cinquième, sa clémence et sa justice : c'est cette dernière qui est la seule amante de Britomart; le sixième, sa grâce. Et afin que nous ne nous méprenions point sur ses intentions, l'auteur les expose clairement à Elisabeth :

« Si tu désires, » lui dit-il, « te voir dépeinte avec de bril-

(1) *F. Queene*, b. II, c. VIII, st. 48, v. 4.

» lantes couleurs ; prends les vers mélodieux qu'un aimable  
» serviteur » (Raleigh) « a tracés avec le nectar pour sa  
» Cynthia, la plus belle lumière de son ciel. Charmés de  
» sa douceur magique et de l'éclat de ses rayons, mes sens  
» sommeillent dans les délices. Puisse ce même poète per-  
» mettre à une muse rustique » (à l'auteur du CALENDRIER  
DU BERGER) « de chanter les louanges de sa souveraine (1). »  
Le poème de Spenser n'est donc que le plus vaste panégy-  
rique d'Elisabeth, surpassant toutes les productions de ses  
confrères enthousiastes :

« Nous pouvons juger du caractère moral et de la vertu de  
cette reine vierge, *maiden queen*, comme elle aimait à  
s'appeler (2), par ses amours avec Dudley, Essex, Hatton,  
Raleigh, Simier, le duc d'Anjou, et tant d'autres, ainsi  
que par la licence de sa cour. Elle encourageait au théâtre  
le langage obscène qui souille les admirables pages de  
Shakspeare (3). Habile, prévoyante, ferme, artificieuse,  
implacable, cette reine célèbre joignait aux faiblesses  
jalouses, naturelles à son sexe, le génie d'un grand  
homme (4). Tel est le jugement de l'histoire ; voyons celui  
de Spenser : « O déesse glorieuse, modèle de grâce et de  
» majesté, grande souveraine de la plus grande île, sem-  
» blable au flambeau de Phébus, ta splendeur illumine le  
» monde. Elève mes pensées ; verse tes rayons sur mes  
» faibles yeux, pour que mon humble langage puisse digne-  
» ment reproduire ton divin type qui forme le sujet de mes

(1) *F. Queene*, b. III, argum., st. 4, 5.

(2) *Lingard's History of England*, p. 406.

(3) *Lingard's History of England*, p. 461.

(4) *Galerie morale*, par le comte de Ségur : Marie Stuart.

» vers (1). O la plus belle princesse sous la voûte des cieux,  
» c'est ton image que te reflète ce beau miroir ; c'est ton  
» propre royaume, ce sont tes illustres ancêtres que  
» j'ai placés dans le pays des fées. Pardonne au poète  
» d'avoir couvert ton portrait d'un voile léger : sans ces  
» ombres, l'éclat de ta gloire eût ébloui les yeux débiles (2).  
» Dans cette reine vierge a été épuisé le trésor de toute  
» grâce céleste ; tout ce que le monde renfermé de grand  
» et de glorieux orne sa personne royale, et les hommes,  
» en contemplant une telle perfection dans un être mortel,  
» l'adorent avec un respect religieux comme l'ouvrage de  
» la magnificence du Créateur (5). » Et Spenser, bien qu'il  
désespère de pouvoir, avec une plume fragile, décrire tous  
les charmes de son angélique figure, célèbre Elisabeth  
d'abord sous le nom de Belphebé. Il chante successivement  
sa beauté, son teint éblouissant, sa blonde chevelure, et  
sa  
vanterie à l'envi par les poètes de son règne ; sa pudeur, sa  
pureté et sa dignité (4). La beauté de son âme brille comme  
l'étoile du matin ; un Homère pourrait seul, sur la lyre  
d'Apollon, redire toutes ses perfections. Sa noblesse, son  
savoir (5), sa chasteté parfaite qui devrait servir de règle à  
toutes les femmes (6), sa valeur et sa sagesse, imités par Bri-

(1) *F. Queene*, b. I, argum., st. 2, 4.

(2) *F. Queene*, b. II, argum., st. 4, 5.

(3) *F. Queene*, b. II, c. II, st. 40-43.

(4) *F. Queene*, b. II, c. III, st. 21-42. — *Id.*, b. VI, c. X, st. 4, v. 7, 8.

(5) *F. Queene*, b. II, c. IX, st. 2-8 ; — c. X, st. 1-4, 75, 76. — *Id.*, b. III, c. III, st. 4.

(6) *F. Queene*, b. III, argum., — c. V, st. 54, 55.

tomart (1) ; sa bonté, sa réputation sans tache, sa courtoisie, sa grâce et sa modestie, représentées par Gloriana (2) ; sa justice, son pouvoir légitime, son règne paisible, sa prudence, ses lois équitables et surtout sa clémence, glorifiés dans l'épisode de Mercilla (3), sont des sujets trop sublimes pour les rimes raboteuses de l'impuissant poète. « Astre du monde, » gloire resplendissante du ciel, » dit-il à Elisabeth, âgée de plus de soixante ans, « tes rayons éclairent toute la terre. » Ma sainte, ma souveraine, la vie de ton berger a été » employée tout entière à varier tes louanges dans ses vers » nombreux. C'est pour toi que je chante ; ton chaste sein » renferme tous les sentiments généreux et tous les trésors » du véritable amour. Modèle unique de ton sexe, reine de » l'amour et de la paix, puisse l'enfant chéri de Vénus » chasser de ton front auguste la majesté importune et » dompter ton fier courage (4) ! » Et ce n'est point la gloire, c'est Elisabeth même qui a inspiré ce langage ampoulé. Que serait-ce, si nous rapportions toutes les louanges qui remplissent ses autres poésies ! Nous nous étonnerions à bon droit de les rencontrer sur les lèvres d'un moraliste poète. La divinité et l'idéal, le beau et le vrai, tout ce qui peut sourire à l'humanité ou enflammer l'âme d'enthousiasme, ne pourraient exciter, dans le prophète le plus lyrique, des transports plus violents. Les odes de Pindare semblent froides et incolores, comparées aux stances em-

(1) *F. Queené*, b. III, c. II, st. 3. — *Id.*, b. III, c. IV, st. 3.

(2) *F. Queené*, b. III, c. V, st. 27-55. — *Id.*, b. VI, argum., st. 6, 7.

(3) *F. Queené*, b. V, argum., st. 41 ; — c. V, st. 25 ; — c. VIII, st. 16, 17 ; — c. IX, st. 20-50 ; — c. X, st. 1-17.

(4) *F. Queené*, b. VI, c. X, st. 28. — *Id.*, b. IV, argum., st. 4, 5.



mière, vicieuse et perfide, celle-ci, ornée de toutes les vertus; l'une, amie du mensonge et de l'hypocrisie, l'autre, l'intrépide défenseur de la vérité; celle-là, belle de charmes empruntés, celle-ci, parée de tous les attraits. Duessa est l'infortunée Marie Stuart, catholique et opprimée; Gloriana, nous l'avons vu, est Elisabeth, protestante et oppresseur tyrannique. Spenser poursuit la reine malheureuse avec l'acharnement d'un ennemi furieux. La grâce enchanteresse d'une femme douce et faible n'est à ses yeux qu'une forme trompeuse, prise par le démon pour pervertir les chevaliers de Gloriana, ou, en d'autres termes, les partisans d'Elisabeth; et comme elle est catholique, tout en elle est piège, artifice et crime (1). Et qu'on ne nous objecte point que Duessa n'est qu'une figure allégorique qui doit stigmatiser la duplicité: le poète suit fidèlement l'histoire. Il nous retrace, avec les détails les plus minutieux, tout le procès inique qui conduisit à une mort ignominieuse la reine d'Ecosse, victime de la haine et de la jalousie d'une rivale et des discordes religieuses. En lisant l'ouvrage de notre auteur, nous voyons qu'on dresse dans le lointain l'échafaud de Fotheringay (2).

Quel est ce trône, orné de lions et de fleurs-de-lis, sur lequel siège Mercilla? N'est-ce point celui d'Elisabeth, qui se nommait par la grâce de Dieu reine d'Angleterre et de France? Et cet énorme lion qui rugit sous ses pieds et mord sa chaîne, n'est-ce point l'Angleterre qu'Elisabeth gouverna d'une manière despotique? ou figure-t-il les ré-

(1) Ségur, *Gal. mor.* : Marie Stuart.

(2) *F. Queene*, b. V, c. IX, st. 27 seq.; — c. X, st. 1-4.

voltes déjouées, comme celle de Norfolk qui porte un lion blanc dans ses armes (1)? Quelle est cette victime couronnée qu'on amène à la barre, noble, belle, jeune et touchante, égarée par les faiblesses du cœur et chargée de crimes odieux? N'est-ce point Marie Stuart? N'est-ce point à elle qu'on imputa la mort de quelques conspirateurs fanatiques? La jeune épouse de François II, aveuglée par les conseils des Guises, avait pris le titre et les armes de reine d'Angleterre. C'était elle, *untitled queene*, reine sans titre, reine de nom, prisonnière de fait, qu'on accusait alors d'avoir, avec les comtes de Northumberland et de Westmoreland, conspiré contre la vie et la couronne d'Elisabeth : car les chevaliers Blandamour et Paridell, les complices de Duessa, ces libertins élégants, ces amants volages, représentent, celui-là, le bouillant Percy, comte de Northumberland, désigné par Spenser et par Shakespeare sous le nom de *the hot-spurre youth* (2); celui-ci, le comte de Westmoreland, dangereux même dans son exil. Ligués contre Britomart, c'est-à-dire étant entrés dans la conspiration du duc de Norfolk contre Elisabeth, n'est-il point naturel que le poète louangeur nous les ait présentés, dans toute la suite de son poème, comme des personnages fourbes et dissolus? Ce procédé est la conséquence rigoureuse de son principe, une condition essentielle de son succès. Dire que la reine d'Angleterre réunissait toutes les perfections et que la vertu s'était réfugiée à sa cour et dans le cœur des quelques protecteurs du poète, c'était

(1) *F. Queene*, b. V, c. IX, st. 33.

(2) *F. Queene*, b. IV, c. I, st. 35, v. 5.

d'avance diffamer Marie Stuart et noircir ses partisans, c'était assigner aux courtisans de la fille d'Anne Boleyn le rôle de champions du droit et de la morale, *si inveniatis*

Quel est ce personnage, introduit sous le nom de Zèle, remarquable par son esprit profond, sa rare pénétration, son éloquence insinuante, et capable de traiter avec bonheur les sujets les plus divers (1)? N'est-ce point Sackville, créé dans la suite lord Buckhurst et comte de Dorset, l'auteur ingénieux du *Miroir des magistrats*, et le père de *Gorboduc*, la première tragédie régulière de la scène anglaise? Il siégea parmi les juges qui condamnèrent la reine d'Ecosse, se fit remarquer par son zèle haineux, et fut même chargé d'aller annoncer la sentence à la malheureuse princesse. Il avait épousé la veuve de lord Compton, Anne Spenser d'Althorpe; et la place d'un membre du conseil privé d'Elisabeth et de l'époux de la protectrice du poète était naturellement marquée dans la *Reine des fées*.

Le poète n'a oublié aucune circonstance. On reconnaît le grand-trésorier Burleigh, âgé de soixante-huit ans, dans ce sage vieillard qui est chargé des soins du royaume et se montre aussi ardent que son collègue à accabler l'accusée. Et que reprochent-ils à Duessa? Le meurtre, c'est-à-dire, la couronne nuptiale de Marie Stuart ensanglantée par la mort tragique du comte de Darnley; des séditions fomentées par les agents d'Elisabeth; l'incontinence, des pratiques superstitieuses, l'impiété et l'adultère; ou, en d'autres termes, son attachement à la religion catholique et son union avec le comte de Bothwell. L'éclat de son rang,

(1) *F. Queene*, b. V. c. IX, st. 39-43. — To the Lord of Buckhurst.

les orages de sa vie, ses hautes alliances, la rigueur de sa longue captivité, sa gloire passée, plaident en sa faveur et émeuvent le prince breton ; c'est-à-dire, font pencher le comte de Leicester vers une pitié passagère. Les juges, nous le lisons dans le poëme, la déclarèrent unanimement coupable ; et la chambre des communes supplia Elisabeth, au nom de la sûreté du royaume et du maintien de la religion, de faire subir à Marie le châtement de ses crimes (1). Les incertitudes d'Elisabeth, sa feinte compassion, les larmes qu'elle versa, les obsèques pompeuses qu'on fit à la malheureuse reine, les moindres faits, on dirait que l'historien les ait puisés dans cet ouvrage ; et même la parole inhumaine du doyen de Péterborough : « *Ainsi périrent tous les ennemis d'Elisabeth !* » retentit dans les vers du poëte.

Que nous sommes déjà loin de cette vertu qui doit orner le chevalier accompli, de cette morale qui doit animer les combats et les amours de ses héros !

Le grand-tresorier Spenser d'Angleterre et la pièce d'un membre de ce grand-tresorier d'Angleterre  
*Pierce warres and faithful loves shall moralize my song* (2).  
dans ce sage vieillard qui est chargé des soins du royaume

De tous les chevaliers de l'ordre de la virginité, de tous les flatteurs de la reine vierge, le plus ardent admirateur de Gloriana est le prince Arthur ; autrement, Robert Dudley, comte de Leicester, le favori d'Elisabeth et le bienfaiteur libéral de Spenser. Ce héros combat et soupire ; il voudrait mourir sur le désir de sa princesse, sacrifier mille vies pour lui plaire. Dans un songe, il la sent à ses côtés,

(1) F. Queene, b. V, c. IX, st. 44-50 ; — c. X, st. 1-4.

(2) F. Queene, b. I, argum., st. 1, v. 9.

elle l'enivre de ses caresses et lui promet la récompense de son amour : seul entre tous les mortels , il est digne d'enchaîner le cœur d'une reine (1). Ils étonnent sans doute , dans un poëme moral , ces élogès peu mérités que l'auteur décerne à Elisabeth , qui , sans avoir le droit de la juger , avait condamné sa rivale : cependant le rang suprême et un règne glorieux les expliquent , sans les justifier. Mais qui a jamais osé donner la vertu pour piédestal à la statue de Leicester ? Tous les écrivains nous le dépeignent comme un courtisan complètement dépourvu de tout principe d'honneur , de justice et d'humanité. Il fit assassiner sa première femme , Aimée Robsart , et rompre son mariage avec la seconde , pour épouser sa maîtresse , la comtesse d'Essex , dont il avait empoisonné le mari. Il livrait ses amis , sacrifiait ses ennemis selon ses intérêts (2). Sa trahison fit échouer la conspiration de Norfolk (3). Par sa souplesse et ses flatteries , il avait dominé Elisabeth. Dans tout le poëme , Arthur est constamment à la recherche de Gloriana (4) ; s'il se jette dans de périlleuses entreprises , c'est pour conquérir , non la gloire , mais la main d'Elisabeth ; car le comte de Leicester fut , dit-on , sur le point d'épouser sa souveraine.

L'auteur vient de nouveau à l'appui de notre conjecture. Arthur représente la magnificence ; or , c'est la libéralité de Leicester que Spenser célébra de préférence dans tous

(1) *F. Queene*, b. II, c. IX, st. 2-8. — *Id.*, b. I, c. IX, st. 13-17.

(2) *Lingard's Hist. of Engl.*, p. 447.

(3) Ségur, *Gal. morale* : Marie Stuart.

(4) *F. Queene*, b. I, argum., st. 2, v. 5-8.

les vers qu'il consacra au favori (1). Parmi les premières productions de sa muse, on mentionne les *Stemmata Dudleiana* : ces éloges de la maison de Robert Dudley donnèrent naissance à la *Reine des fées*, où ils furent insérés, fondus et étendus. Souvent, en parlant du comte, le poète ne le désigne que sous le nom de *Prince*, dénomination assez frappante ; et ce même terme remplace fréquemment dans le poème le nom d'Arthur. C'est ainsi qu'à la cour on appelait le favori simplement *Mylord*. « Naguère, » dit l'auteur, trois ans après la mort de son bienfaiteur, « naguère mes yeux voyaient encore ce prince » puissant, d'illustre race, l'honneur de son pays, couronné des grands et chéri de sa souveraine. *Droit et loyal* fut son invariable devise. Son espérance s'est évanouie, sa gloire et sa grandeur ont disparu comme la fumée, et son nom s'est effacé de la mémoire des nombreux poètes qui le célébraient pendant sa vie. La haine se déchaîne contre le mort. Mais je veux réveiller la muse dormante de Colin Clout, exciter tous ceux qui ont joui comme lui de ses bienfaits, et mêler mes accents à leurs chants plaintifs (2). » Ce passage corrobore notre opinion : le même encens fume pour Arthur et pour Leicester, et il est répandu avec la même profusion. Cependant, ce tribut de la reconnaissance concilie au poète tous les lecteurs, et nous oublions volontiers que les *Ruines du temps*, dédiées à la comtesse de Pembroke, parente de Leicester, sont desti-

(1) Par exemple *Prothal.*, v. 137-140.

(2) *The Ruines of Time*, v. 183-240. — *F. Queene*, b. V, c. VIII, st. 13; — c. IX, st. 46. — *Id.*, b. I, argum., st. 2, v. 6-8.

nées à immortaliser cette illustre maison, et que le comte d'Essex, beau-fils de Robert Dudley, l'avait remplacé auprès de la reine et auprès du poëte. Mais après avoir, dans son premier ouvrage, manifesté le dessein de vouloir « chanter le héros qu'Elisa aime le plus (1), » comment a-t-il pu s'oublier au point de nous présenter la reine d'Angleterre comme l'original des chastes figures de Belphoëbé et de Britomart, et le favori dissolu comme le chevalier le plus vertueux de la cour ?

Quelle est la grande préoccupation de Gloriana ? A quoi tendent les constants efforts de ses chevaliers ? A relever partout la vérité, et à exterminer les monstres ou les tyrans qui l'asservissent. Quel fut le but invariable de la politique d'Elisabeth dès son avènement au trône ? De détruire le catholicisme en Angleterre et en Irlande et de soutenir la réforme en Ecosse, en France et dans les Pays-Bas. Pendant vingt ans, la querelle de deux reines, la rivalité de deux femmes et l'animosité de deux cultes opposés, remplirent l'Europe de troubles, d'intrigues, de factions, de complots, et de tous les maux qu'enfante l'esprit de secte et de parti (2). La vérité, dans l'opinion de notre poëte, c'est donc le protestantisme ou plutôt la religion anglicane ; le dragon qui la persécute, Rome ; les barbares qui la repoussent et l'outragent, le clergé romain ; les tyrans qui l'immolent, ce sont les princes catholiques, les défenseurs de l'Eglise ; la reine magnanime enfin qui la protège, c'est Elisabeth, *defendour of the faith*, de-

(1) *Sheph. Cal.*, octob., v. 45-47.

(2) Ségur, *Gal. mor.* : Marie Stuart.

*fenstrix fidei*. Les champions intrépides qui en assurent le triomphe, sont ses dociles ministres, ses généraux, et un parlement servile. Saint-Georges qui l'épouse et la défend contre les infidèles, c'est l'Angleterre protestante (1) qui proscrit, torture et brûle les catholiques et arme partout les réformés; c'est le protestantisme qui croit répandre les lumières et la vérité en distribuant des Bibles (2). Pour atteindre son but, Elisabeth fauchera tout, jusqu'à la tête d'une reine et parente; et le poète trouvera des louanges pour sa clémence et des satires contre les dissidents, catholiques ou puritains. Sa politique, Spenser la popularise et la glorifie: aux froids calculs de la fausseté et de l'égoïsme, il substitue les rêves dorés d'un cœur honnête; les plus nobles motifs à de viles passions; et les hommes, étonnés et ravis de se voir si vertueux, portent le poète sur les ailes de la renommée; et pour ses flatteries lui accordent la gloire.

Spenser est le Knox des poètes: les invectives contre l'église catholique et ses prêtres abondent dans toutes ses poésies (3). Il a compulsé toute l'Apocalypse (4), dans laquelle les théologiens protestants cherchent les termes de leurs déclamations. Le dragon impur, c'est le catholicisme. *Duessa, that scarlot whore, ista meretrix coccinea*, chargée d'or et de pierreries, ceinte de la tiare et assise sur la bête à sept têtes, c'est-à-dire, Marie Stuart, fille dé-

(1) Hobyroll, to the learned Shepheard.

(2) *F. Queene*, b. I, c. IX, st. 19, v. 6-9.

(3) *Sheph. Calend.* — *Mother Hubb. Tale.*

(4) *F. Queene*, b. I, c. VII; — c. VIII, st. 14, v. 1; — st. 16, v. 2; — st. 36.

— *Apocal.*, cap. XVII, versic. 4; — cap. XIII, v. 3; — cap. VI, v. 9.

vouée du Saint-Siège et son alliée fidèle, est l'instrument docile des Guises, l'espoir de Rome. Orgoglio représente le pouvoir temporel, l'orgueil et la magnificence de la cour des papes : façonnant la religion selon leurs intérêts, ils couvrent de leur pourpre les désordres d'un clergé corrompu. Par eux, la vérité est honnie, la sainteté persécutée, les anciens préceptes divins sont foulés aux pieds; ils s'engraissent de pieuses offrandes, et se faisant un rempart de l'ignorance et de la superstition, dilapident les revenus de l'Eglise et le patrimoine des pauvres dans les orgies des couvents. Ces livres et ces papiers que vomit l'Erreur, ce sont sans doute les décrétales et les actes des conciles (1). Ailleurs, ce sont les ornements et les pompes du culte, les religieux, leur paresse et les ordures des monastères

*In which what filth and ordure did appeare,  
Were yrkesome to report..... (2)*

qui alimentent son fiel. Beaucoup de chevaliers audacieux, de toutes les contrées du globe, sont accourus pour abattre ce dragon, mais leur défaite n'a servi qu'à augmenter sa cruauté; ou, sans allégorie, les Arnaud de Brescia, les Jean Huss, les Jérôme de Prague, les Savonarola, les Etienne Dolet, tous les précurseurs ou les émules de Luther et de Calvin, ont demandé en vain des réformes à la

(1) *F. Queene*, b. I, c. I, st. 20, v. 6.

(2) *F. Queene*, b. VI, c. XII, st. 24, v. 5, 6. — *Id.*, b. II, c. II, st. 34, v. 1, 2; — c. VII, st. 65; — c. III, st. 41, v. 3.

papauté, et ont expié sur le bûcher leur hardiesse intempestive (1). Voulez-vous le portrait d'un saint moine,

*Like to an holy monk, the service to begin* (2)

ou celui du prêtre romain? Le voici : c'est *Oisiveté*, la mère du vice, assise sur un âne, vêtue de la soutane et de l'aube. L'amict couvre ses épaules. Elle tient dans sa main le bréviaire qu'elle porte beaucoup et lit fort peu ; car la dévotion, c'est son moindre souci. Ses jours meurent dans le sommeil. Pour l'amour de la contemplation, elle s'éloigne des exercices virils, des occupations mondaines ; tout ouvrage lui est odieux. Sa vie s'écoule dans les débauches qui ont miné ses membres : ignorant le vrai chemin, comment un tel personnage peut-il guider le char et conduire la foule (3)? Même à saint Augustin, qui introduisit le christianisme parmi les Anglo-Saxons, le poète prête des vues ambitieuses :

*Serving th'ambitious will of Augustine* (4).

Avant Molière, Spenser a dépeint le Tartufe ; c'est un ermite âgé, dans un long vêtement noir, nu-pieds, vénérable par sa barbe blanche et son maintien grave ; son livre de prières est suspendu à sa ceinture. Il semble sérieux et sage, simple et étranger à toute malice ; ses yeux sont attachés au sol. Il prie en marchant, et frappe sa poitrine avec la contrition d'un pécheur repentant. Il en im-

(1) *F. Queene*, b. I, c. VII, st. 45.

(2) *F. Queene*, b. I, c. IV, st. 18, v. 9.

(3) *F. Queene*, b. I, c. IV, st. 18-21.

(4) *F. Queene*, b. III, c. III, st. 35, v. 3.

pose par son humilité. Eloigné des troubles du monde qui exposeraient sa sainteté, il coule ses jours dans sa cellule en récitant le chapelet pour effacer ses péchés, ou en priant dans sa chapelle. Son modeste logis manque du nécessaire. Il parle d'une manière agréable et insinuante, et édifie en racontant les histoires des saints et des papes; chaque récit, il le fait précéder et suivre d'un *Ave Maria*. Sa langue est polie. Tel il se montre devant les spectateurs: seul, il blasphème le Dieu suprême, le Seigneur de la lumière, et conspire contre toute vertu et contre tout bien (1). Voici maintenant les nonnes (2): bigotes, accroupies dans les ténèbres, Corcéca et Abessa récitent pour leur pénitence chaque jour neuf cents *Pater* et trois fois autant d'*Ave*; trois fois par semaine elles s'humilient dans la cendre et le sac, portent la haire et jeûnent neuf fois. Elles accueillent indignement la vérité, cette chaste vierge, et la poursuivent de leurs malédictions; mais il est le bienvenu, Kirkrapine, ce personnage insolent, impérieux, ce robuste amant qui jure comme un portefaix, vide dans les églises les troncs des pauvres, vole les ornements sacrés, dépouille les saints de leurs riches parures, et enrichit de ses larcins sa pieuse maîtresse. C'est là tout le personnel de l'Eglise: pape, prêtres, moines, nonnes, ermites et aumôniers; ou en termes allégoriques: Orgueil, Oisiveté, Ignorance, Superstition, Hypocrisie et Débauche. Nous n'avons point encore énuméré toutes les allusions de notre auteur; elles sont bien claires et peu

(1) *F. Queene*, b. I, c. I, st. 29 seq.

(2) *F. Queene*, b. I, c. III, st. 13-25.

aimables. Au lieu d'honorer la vérité d'un culte spirituel en lui consacrant l'intelligence et le cœur, on tomba dans l'idolâtrie ; et les autels furent chargés d'images (1). Dans la citadelle d'une fausse religion et d'une hiérarchie dissolue, quel peut être le portier ? C'est le vieil Ignaro, aveugle et chenu. Il dirige avec un bâton ses pas tremblants. Il garde les richesses du savoir, mais la rouille en consume les clefs ; en avançant, il regarde en arrière, et à toutes les questions il répond : « *He could not tell*, il ne saurait dire (2). » Voilà une plaisante caricature, une satire pleine de gros sel ; mais il ne faut point chercher la justesse dans Spenser.

Henri VIII, le lion, écrase le clergé spoliateur et défend la vérité ; il meurt trop tôt : sous sa fille Marie, les autels des idoles fument de nouveau du sang des martyrs.

Cette histoire satirique du catholicisme en Angleterre, de ses dogmes, de ses canons, de ses ordres religieux, versifiée dans la *Reine des fées*, a été déjà indiquée par Walter Scott. Elle est digne de la plume de Buchanan. L'illustre romancier et Todd y trouvent même des allusions aux premiers temps du christianisme ; nous ne pouvons admettre leur opinion. Spenser ne sort point de son pays : « Joseph d'Arimathie, » dit-il, « porta en Bretagne le » Saint-Géal et y prêcha la vérité qui, depuis, y a dégénéré beaucoup (5). » Cet affaiblissement de la vérité en Angleterre, son rétablissement et son triomphe par la pro-

(1) *F. Queene*, b. I, c. VI, st. 19, v. 6-9.

(2) *F. Queene*, b. I, c. VIII, st. 30-34.

(3) *F. Queene*, b. II, c. X, st. 53, v. 6-9.

mulgation du bill d'uniformité, œuvre de William Cécil, forment le sujet du premier livre de la *Reine des fées*. Dans quelques chants suivants, le poète rappelle les tentatives de sa souveraine pour la propager et la soutenir au-dehors. L'inimitié seule des deux reines se prolonge à travers les cinq premiers livres du poème. Elisabeth, qui voyait dans Marie une rivale de rang, d'esprit, de beauté, armée contre elle des lances de la France, des armes des catholiques et des foudres de Rome, n'éteignit son implacable haine que dans le sang de sa victime (1).

Or, quelles furent ces tentatives d'Elisabeth ? Parmi les soutiens ou les vengeurs de la reine d'Ecosse, le plus puissant et le plus redoutable était Philippe II, l'épouvantail des Anglais et le fils le plus fidèle de l'Eglise. Spenser l'attaque avec la même opiniâtreté que Duessa ou Marie : l'injuste soudan, le roi païen, Grantorto, Geryonéo, sont autant de portraits du fils de Charles-Quint, et autant d'invectives contre la papauté. Les sujets catholiques du roi d'Espagne sont les Sarrasins (2). Le poète courtisan exprime et nourrit l'animosité de sa nation : l'allégorie, bien qu'il fausse l'histoire à l'avantage de ses héros, devient ici si transparente, que les noms souvent se confondent. Il se propose de remémorer plus particulièrement les guerres que Gloriana entreprit contre ce fier *Paynim King*, et d'illustrer les champs des Bretons, arrosés du sang des Sarrasins ; c'est-à-dire, il nous aurait raconté dans les derniers livres de son ouvrage les projets d'invasion que Phi-

(1) Ségur, *Gal. mor.* : Marie Stuart.

(2) *F. Queene*, b. I, c. XI, st. 7 ; — c. XII, st. 18. — *Id.*, b. V, c. I, st. 3 ; — c. VIII, st. 16 seq. ; — c. X ; — c. XI ; — c. XII.

lippe renouvela plusieurs fois et qui échouèrent toujours (1), la vengeance qu'en tira Elisabeth, et les diverses descentes des Anglais sur les terres de leur ennemi. Spenser ne cesse de reprocher au roi d'Espagne ses agressions et son insatiable soif de conquêtes; il se réjouit de ses défaites et de la destruction de l'invincible Armada (2).

Les deux *Springals* qui viennent implorer le secours de Mercilla pour la malheureuse Belgé, sont le marquis de Hourée et Adolphe Metkerk, députés en 1577 par les états de Hollande vers la reine d'Angleterre, pour solliciter un emprunt d'un million de livres sterling pendant huit mois (3). En 1585, Elisabeth fit partir pour les Pays-Bas, révoltés contre Philippe, une armée de six mille hommes sous le commandement de Leicester (4): dépourvu de talents militaires, ce général inexpérimenté n'y commit que des fautes désastreuses, s'y entoura d'un luxe royal; et la reine irritée le rappela. Spenser, au contraire, fait marcher la victoire devant le prince Arthur: l'idole, ou la religion catholique, est renversée et le protestantisme établi en Belgique, le monstre de l'inquisition est anéanti, le sénéchal du tyran ou le gouverneur des Pays-Bas est vaincu, le redoutable tribunal du duc d'Albe est détruit, Géryonéo, roi du pays du fabuleux Géryon, succombe malgré ses trois têtes; c'est-à-dire, l'immense pouvoir de Philippe d'Espagne ne peut arrêter le favori victorieux;

(1) *F. Queene*, b. I, c. XI, st. 7; — c. XII, st. 18. — *Id.*; b. III, c. III, st. 27, 28. — To the Earle of Essex.

(2) *F. Queene*, b. V, c. VIII, st. 16 seq.; — c. XII.

(3) *F. Queene*, b. V, c. X, st. 6.

(4) Lingard's *History of England*, p. 434. — *F. Queene*, b. III, c. III, st. 49.

et Belge, réintégrée dans ses droits, lui offre en vain les provinces reconquises. Ce dernier point est conforme à l'exactitude historique : le prince d'Orange fit offrir à Elisabeth la souveraineté ou le protectorat de Hollande et de Zélande. La reine ambitieuse en fut flattée; elle désira accepter et craignit d'avalier l'amorce.

Le poète s'est fait historien : il relate le soulèvement des Provinces-Unies, l'assassinat de Guillaume de Nassau, la prise d'Anvers et son rapide dépérissement, l'introduction de l'inquisition dans les Pays-Bas (1) : « Ayant soumis ce » royaume, le tyran lui imposa le joug de l'inquisition, » malgré une longue et inutile résistance, et le contraignit » d'accorder à son idole l'honneur qui n'est dû qu'à » Dieu (2). » Voilà ce monstre, auquel Philippe II offre de la chair humaine; voilà l'idole qui dévore la vie et les biens des enfants de la Belgique. « Maint chevalier aven- » tureux s'est brisé contre la formidable puissance du séné- » chal (3); » et l'auteur nous insinue la fin tragique des comtes d'Egmont et de Hornes, auxquels le duc d'Albe fit trancher la tête. Mais les plaintes des états sur l'incapacité et la coupable incurie de Leicester, sont changées par le poète en des hymnes de reconnaissance et des chants de victoire (4).

Spenser est encore plus clair en parlant des secours qu'Elisabeth accorda à Henri IV et aux calvinistes de

(1) Lingard's *History of England*, p. 422. — *F. Queene*, b. V, c. X, st. 6 seq.; — c. XI, st. 1-35.

(2) *F. Queene*, b. V, c. X, st. 27.

(3) *F. Queene*, b. V, c. X, st. 30.

(4) *F. Queene*, b. V, c. XI, st. 34.

France (1). Arthégall ou la justice (2) aide Henri de Bourbon à ressaisir son légitime héritage, à retirer la France, sa chère *Flourdelis*, corrompue par l'or et les paroles artificieuses de Grantorto, des mains de ses sujets rebelles et des griffes de ces cohortes avides qui avaient bouleversé le pays par des troubles continuels. Toute explication est ici superflue : Henri IV entra dans Paris, traita avec les chefs de la Ligue et chassa les Espagnols. On voit dans ces stances la pauvre France se tordre entre les bras d'une multitude déréglée et accepter, presque avec répugnance, la loi de son véritable maître ; à moins que l'auteur n'ait voulu signaler par cette indifférence

*So bore her quite away nor well nor ill apayd* (3)

les avantages égaux que retirèrent les protestants et les catholiques de l'avènement de Henri IV au trône. Mais qui ne reconnaît dans les machinations de Grantorto les manœuvres de Philippe II stigmatisées par la *Satyre Ménippée* ? Henri IV est tel dans les vers du poëte qu'il se montra sur les champs de bataille : vaillant, courtois, habile et bon ; tantôt vainqueur, tantôt cédant à des forces supérieures. Cependant, Spenser lui prête des mobiles et des arrière-pensées que repousse la franchise de ce grand roi : « le désir immodéré de régner l'a guidé, l'intérêt l'a conseillé, la duplicité lui a gagné ce trône que souillera une double apostasie. » Aussi son allié lui reproche durement d'avoir

(1) Lingard's *History of England*, p. 402.

(2) *F. Queene*, b. V, c. XI, st. 43 seq. ; — c. XII, st. 1, 2.

(3) *F. Queene*, b. V, c. XI, st. 64, v. 9.

abandonné ce bouclier qui faisait sa force et sa gloire ; en d'autres termes , d'être rentré dans le sein de l'Eglise. Ce bouclier était le gage de l'amour de Saint-Georges , l'honneur de la jeunesse de Henri , l'espérance de la protestante Angleterre. « Depuis ce temps , le prince a imprimé à son » nom une tache indélébile , et encouru la honte éternelle » d'un chevalier déloyal. L'amour est plus précieux que la » vie , l'honneur que l'or : mais plus précieuse que l'amour » et l'honneur est la foi engagée. »

*But dearer then them both your faith once plighted hold (1).*

Qui est Arthégall ? Les critiques anglais conviennent généralement , et les faits y autorisent , de remplacer le nom de ce personnage par celui de lord Arthur Grey de Wilton , que Spenser , son ancien secrétaire , console ici d'une réputation douteuse par des vertus fictives. Dans le poème , Arthégall doit défendre contre Grantorto Irène , anagramme d'Ierne , ou l'Irlande : or , lord Grey y avait été nommé en 1580 lieutenant-général , et il y eut à réprimer les révoltes des catholiques , soulevés par les menées de Philippe II et secondés par quelques troupes du pape. On lui reproche , non sans raison , de s'être montré , dans son gouvernement , rapace et cruel. Spenser est conséquent. Il nous le présente comme un modèle de justice , un redresseur de torts , comme l'inflexible exécuteur des lois : l'ordre renaissait dans l'île , d'utiles réformes y rap-

(1) *F. Queene*, b. V, c. XI, st. 63, v. 9.

ces améliorations. Lord Grey fut rappelé et laissa l'Irlande dans l'affliction. Le dénigrement s'attaqua à ses mérites et salua son retour : « les nuages de l'envie obscurcissent encore les rayons de la vertu. »

*But Ennies cloud still dimmeth Vertues ray (1).*

Voilà l'histoire écrite par le poète. Mettons à côté de ce jugement flatteur le témoignage impartial de deux historiens, dont l'un est Anglais, l'autre Irlandais : « La rapa-  
» cité de lord Grey avait excité une haine générale contre  
» les Anglais ; et il fut destitué..... Sept cents Espagnols et  
» Italiens, commandés par San Giuseppe et pourvus d'ar-  
» gent, de munitions et d'armes pour cinq mille hommes, rég-  
» abordèrent en 1580 à Smerwick, pour soutenir le comte  
» de Desmond révolté. Il s'établirent dans le fort del Orel. W  
» Vigoureusement attaqués par lord Grey et l'amiral Wimb-  
» ter, ils se rendirent à discrétion au cri de *misericordia* ! Soq  
» *misericordia* ! Le premier, les considérant comme des  
» aventuriers qui n'avaient à montrer de commission ni du pape  
» ni du roi d'Espagne, les fit tous cruellement massacrer ;  
» et le célèbre sir Walter Raleigh joua le principal rôle  
» dans ce drame sanglant. Cet acte barbare souleva  
» l'indignation générale. Elisabeth désapprouva publique-  
» ment cet horrible carnage, jugeant sans doute intérieure-  
» ment cette sévérité fort utile (2). » Spenser, qui men-  
» tionne le fait (3) d'une manière explicite, s'applique à

(1) *F. Queene*, b. V, c. XII, st. 24 seq.

(2) Lingard's *History of England*, p. 425, 451. — Thomas Moore, *History of Ireland*, vol. IV, p. 90, 91. Paris, 1846.

(3) *F. Queene*, b. V, c. XII, st. 40.

justifier son maître dans son ouvrage historique : *View of the state of Ireland*, et il le comble d'éloges dans le cinquième livre de la *Reine des fées*. Quoi qu'il en soit, une première défaite et cet ordre inhumain, une conduite intéressée et l'aversion des Irlandais, motivèrent le rappel de lord Grey ; et ses ennemis l'abreuvèrent de dégoûts. Les efforts de la gratitude sont toujours louables ; cependant ceux de notre poëte n'ont abouti qu'à atténuer, dans le caractère d'Arthégall, à ne le considérer même que comme un personnage allégorique, une certaine dureté qui est, peut-être, inséparable de l'exercice de la justice. Timias, l'écuyer du prince Arthur, offre trop d'analogie avec la vie et les sentiments de sir Walter Raleigh, pour que nous puissions hésiter à les confondre. Raleigh était poëte ; il avait composé pour la chaste Elisabeth un poëme, intitulé *Cynthia*. Spenser en loue la richesse et l'art, et en imita les louanges hyperboliques (1). Il produisit notre auteur à la cour, lui obtint les bienfaits de la reine, et se montra toujours ami sûr et dévoué en le défendant contre les critiques malveillants et les détracteurs de sa renommée grandissante (2). Tout le monde connaît sa galanterie chevaleresque et son admiration pour Elisabeth, qui lui attirèrent les regards et la faveur de la princesse. C'est cette passion, feinte ou vraie, que rappelle l'amour incurable que Timias ressent pour Belphebé (3). Dans plusieurs endroits de la *Reine des fées*, Spenser appuie le

(1) *Colin Clouts*, v. 74, 75. — *F. Queene*, b. III, argum., st. 4, 5.

(2) To Sir Walter Raleigh : dédicace de *Colin Clouts*.

(3) *F. Queene*, b. III, c. V, st. 41 seq.

projet que caressa pendant toute sa vie le courtisan aventureux, de coloniser l'Amérique du Nord; et le poète salue avec orgueil l'établissement que Raleigh avait fondé en Virginie (1). Le « divin tabac, *divine tobacco*, » que ses colons avaient introduit en Europe, sert à guérir les blessures de Timias (2). Le galant Walter s'était oublié un jour jusqu'à séduire une des filles d'honneur de la reine, lady Elisabeth Throgmorton; et dans ses étreintes cavalières, il la blessa légèrement. Elisabeth les surprit: « Telle est donc la foi.... *Is this the faith....*, » dit-elle courroucée, et elle disgracia l'infidèle. Mais Raleigh rentra bientôt en faveur, disputa au comte d'Essex et à sir Charles Blount le cœur de la reine, et épousa la fille de sir Nicolas Throgmorton, son amante imprudente. Toutes ces circonstances ont été nettement relevées par le poète: la colère de la souveraine indignée, de la femme blessée dans son amour-propre, s'exhale dans le peu de paroles de Belphebé (3); la vie solitaire que Timias, semblable au chevalier Toggenburg, mène dans les bois, représente la disgrâce et le bannissement temporaires de Raleigh (4); la douce violence qu'il employa contre sa femme future, est marquée par des blessures que Timias fait à Amorette, enlacée par *Greedie Lust* ou *Passion Brûlante* (5); enfin, sa rentrée en grâce, son crédit croissant, ses luttes contre ses rivaux et

(1) *F. Queene*, b. II, argum., st. 2, v. 9. — *Id.*, b. IV, c. XI, st. 22 — *Id.*, b. V, c. X, st. 3.

(2) *F. Queene*, b. III, c. V, st. 32, v. 6. — Lingard's *Hist. of Engl.*, p. 442.

(3) *F. Queene*, b. IV, c. VII, st. 35-37.

(4) *F. Queene*, b. IV, c. VII, st. 38 seq. — *Colin Clouts*, v. 164-175.

(5) *F. Queene*, b. IV, c. VII, st. 26, 35.

l'influence prédominante de Robert d'Essex qui le supplanta longtemps auprès d'Elisabeth, sont indiqués par le poète d'une manière non équivoque (1). Sérèna et Timias, mordus par la *Bête aboyante* ou la Calomnie, se retirent auprès d'un ermite pour guérir leurs blessures dans la solitude; rendus à la santé, ils se jurent de ne point se quitter dans cette extrémité (2). Ecartons la figure, et nous lirons dans les mêmes stances que lady Throgmorton et Walter Raleigh s'éloignèrent de la cour pour fuir la honte de leur conduite, et qu'ils fermèrent par l'union conjugale les brèches faites à leur honneur. Le caractère de cet « aimable garçon, *that lovely boy*, » tel qu'il est donné par l'histoire et par le poète, est celui du gentilhomme français au commencement du dix-septième siècle. Raleigh est ambitieux et galant, brave et dévoué, faisant l'amour entre deux coups d'épée, noble de cœur et de race; ses qualités voilent ses défauts. Il n'inspire pas l'admiration comme Philippe Sidney, mais l'on se sent plus près de lui. Le respect fait place à une charmante intimité, et nous nous plaisons, en relisant les aventures de ce *gentle squire*, à reconnaître, entre le courtilan poète et le poète courtilan, une amitié sincère, véritable, celle d'Horace, qui atténue les défauts sans les nier, et couvre du voile de l'affection et de l'estime les faiblesses du cœur, ou une toge mal drapée et une chaussure trainante.

Jusqu'ici les noms historiques venaient, pour ainsi dire,

(1) *F. Queene*, b. IV, c. VIII, st. 1-18. — *Id.*, b. VI, c. V, st. 12-24. — Lingard's *Hist. of Engl.*, p. 449.

(2) *F. Queene*, b. VI, c. V, st. 34 seq.; — c. VI, st. 1-16.

d'eux-mêmes se substituer aux allégories. Il est moins aisé de remplacer, avec quelque certitude, celui de sir Guyon. Quant à son guide, Upton conjecture qu'il copie le docteur Whitgift, le précepteur de Spenser. Certainement, les sentiments reconnaissants n'étaient point étrangers à notre poète; nous l'avons déjà plus d'une fois constaté. Cependant, nous nous refusons, presque malgré nous, à retrouver le maître de sa jeunesse dans le grave pèlerin. Le portrait de ce personnage, loyal, inaccessible à toute passion, réfléchi et ferme, habile à expliquer les causes cachées, à l'aspect duquel le crime s'enfuit épouventé, ce portrait ressemble au légiste Gabriel Harvey: non à l'ardent adversaire des Greene et des Nash qui poursuivirent de leurs sarcasmes ses vers mesurés et soulevèrent des orages littéraires; mais à l'honnête Hobbinoll du *Calendrier du berger* qui, par des raisonnements philosophiques, tâche de guérir le cœur du pauvre Colin Clout, malade d'amour. Ce fidèle compagnon d'études, cet ami constant, qui avait guidé les pas chancelants de Spenser et encouragé son premier essor vers les rudes hauteurs du Parnasse (1), c'est ce digne et calme pèlerin, dont la froide raison écarte toute idée de faiblesse. Le jurisconsulte a déposé la barrette; le bourdon a remplacé le bâton; mais la marche fatiguée du guide décele la gravité du juge, et ses sentences trahissent la robe. Parcourez ce sonnet qui semble prouver ce que nous avançons: « Harvey, je vous déclare le plus » heureux des mortels. Semblable à un spectateur sur la » scène de ce monde, vous notez, d'une plume critique,

(1) E. K.'s Epistle (*Sheph. Cal.*).

» les angles aigus de chaque condition. Elevé au-dessus  
» des soupçons, vous ne rampez point devant la faveur des  
» grands; vous ne craignez pas le blâme inconsidéré des  
» coupables qui vous menacent. Comme un grand seigneur,  
» vous jouissez d'une liberté incomparable. Le bien, vous  
» le faites asseoir sur le siège éminent de l'honneur, et  
» vous foudroyez le mal : la vie et la mort sont dans vos  
» jugements. » Et l'auteur signe « son ami dévoué pour la  
vie (1). » N'est-ce point là tout le rôle du pèlerin ? N'a-t-il  
pas rendu à la vie, en les éclairant, les imprudents  
qu'Acrasia avait égarés dans les sentiers du vice ? Et ne  
laisse-t-il point croupir dans la fange un Grylle incorri-  
gible ? Cependant, il est possible que Spenser ait rassemblé,  
dans un seul personnage, les traits dominants du péda-  
gogue et du juriste.

Revenons maintenant à sir Guyon. Si Harvey, ami de  
Sidney et de la maison de Leicester, avait dirigé ou sur-  
veillé l'éducation du jeune Robert d'Essex, nous inclinierions  
encore difficilement à accepter le comte impétueux, le favori  
irascible et le futur conspirateur téméraire, pour le proto-  
type du sage Guyon, dont toutes les démarches sont dictées  
par la modération et la réserve :

*His carriage was full comely and upright;*

*His countenance demure and temperate (2).*

En effet, il paraîtrait assez étrange que Spenser, après  
avoir, dans le dessin des caractères précédents, gardé

(1) To the right worshipfull, my singular good frend, Mr. Gabriell Harvey,  
Doctor of the Lawes. — *Colin Clouts*, v. 12-50. — *Sheph. Cal.*, pass.

(2) *F. Queene*, b. II, c. I, st. 6, v. 1; 2.

toujours quelque ressemblance avec l'original, eût voulu tellement défigurer son héros qu'Essex même ne se serait point reconnu dans la copie. Il eût agi contre ses intérêts. Voici ce que le poëte, dans une de ses petites pièces, dit du jeune favori. *Leicester-House* lui avait rappelé son bienfaiteur défunt, Robert Dudley; et après avoir accordé à sa mémoire des regrets peu désintéressés, il continue : « Cet » hôtel est maintenant habité par un noble pair, la gloire » d'Albion et la merveille du monde. Son nom redoutable » a retenti dernièrement dans toute l'Espagne avec le bruit » du tonnerre, et les colonnes d'Hercule en ont tremblé. » Beau rejeton de l'honneur, fleur de la chevalerie, ce » triomphe a rempli l'Angleterre de ta renommée. Puisse » cette brillante victoire te combler de joie et ta maison d'un » bonheur éternel ! Puisse ta vaillance et tes armes invincibles défendre notre patrie que menacent d'odieux étrangers ! » Puisse la gloire de la grande Elisabeth rayonner à travers » l'univers que tu as frappé de terreur ! Quelque muse » hardie entretiendra la postérité de ces alarmes (1). »

Ces vers ne furent écrits qu'en 1596, lorsque l'armée d'Essex eut brûlé Cadix. Cependant, le poëte qui est capable de rimer un pareil boursoufflage, pourrait à la rigueur faire de son héros emporté le type de la tempérance. Mais les aventures de Guyon ne présentent aucun fait saillant qui puisse s'appliquer à la vie du favori, dont l'imprudence égalait la présomption; et Spenser donne à entendre qu'il ne le célébrera que dans la dernière partie de son poëme (2).

(1) *Prothalamion*, v. 145-162.

(2) *To the Earle of Essex*.

Quant à la rencontre de Guyon et de Britomart (1), le même commentateur y a vu une allusion historique à la témérité du comte d'Essex ayant voulu tenir tête à la reine. C'est un anachronisme manifeste : toutes leurs brouilleries, leurs accommodements et le soulèvement d'Essex furent postérieurs à la publication des trois premiers livres de la *Reine des fées*. Ces raisons nous portent à assigner à lord Hunsdon le rôle difficile de Guyon. Il était cousin et grand-chambellan d'Elisabeth. « Vos mérites et votre parenté, » illustre seigneur, vous ont dignement placé, dans ce » poëme, à côté de la reine des fées qui est l'ornement de » son sexe et l'honneur de l'univers. Vous avez abattu la » rage tumultueuse et étouffé les révoltes menaçantes des » rebelles du Nord. Vous avez terrassé leurs forces. Vivez » donc pour toujours dans ces vers, archives durables de » la mémoire, pour que les âges à venir puissent raconter » votre gloire (2) ! » Or, Pyrochlès, Cymochlès et Atin, ces brandons de discorde, ces fougueux Sarrasins, ennemis mortels des chevaliers de Gloriana, représentent sans doute les Irlandais catholiques, sans cesse en guerre avec les gouverneurs et les colons protestants ; et lord Hunsdon fut chargé de les soumettre. Il avait épousé Elisabeth Spenser d'Althorpe, et était entré dans cette famille pour laquelle notre poëte manifesta toujours le plus fidèle attachement.

Arthur, Saint-Georges, Guyon, Arthégall, sont les principaux héros du poëme. Nous les connaissons maintenant : c'est le poëte lui-même qui nous fait voir les visages sous

(1) *F. Queene*, b. III, c. 1, st. 5-12.

(2) To the lord of Hunsdon.

les masques. Tous les autres sont secondaires. Braggadochio et son écuyer Trompart y remplissent le rôle avilissant de bouffons. Leur nom dénote leur caractère : rusés et fanfarons, lâches, hautains et frivoles, avides de distinctions sans posséder les vertus pour les mériter, amis des plaisirs et du luxe, ces geais superbes, dépouillés des plumes du paon, deviennent la risée de tous les courtisans d'Elisabeth. Sous cette charge, le dirons-nous ? on lit deux noms français, ceux du duc d'Anjou et de son ambassadeur Simier. Mais, Virgile ne l'a-t-il pas dit : « Ruse ou valeur, qu'importe entre ennemis ? » L'on sait que la reine d'Angleterre, pour amuser le public qui désirait son mariage, avait flatté le fils de Henri II de l'espoir de sa main. Elle l'encourageait, le rejetait au gré de ses caprices ; et après avoir tergiversé longtemps, elle exigea son changement de religion. Simier avait fasciné la reine par sa grâce et son élégance, et était entré si profondément dans sa faveur qu'il en circula plusieurs contes scandaleux (1). Il est notoire que Sidney, l'oracle de Spenser, improuva cette alliance ; et Leicester et ses partisans entravèrent secrètement les désirs d'Elisabeth. Est-il donc étonnant que Spenser, pour ridiculiser les vaines prétentions du duc d'Anjou, ait donné à Braggadochio pour compagne une femme de neige, l'ait avili par une peinture grotesque, et pour le désigner plus clairement, ait mis dans sa bouche des mots français ? Regardez ce *Squire* flatteur et son vil maître qui, malgré sa nullité, ose disputer au brillant

(1) Lingard's *Hist. of Engl.*, p. 417, 423.

Leicester la main de notre gracieuse souveraine. Il a beau assumer l'air fier d'un preux des douze pairs,

*Big looking like a doughty doucèpere (1),*

et jurer par son épée illusoire Sanglamort : sa peau de lion et sa voix formidable n'en imposeront qu'aux Malbecco ! C'est ainsi que le poète anglais semble parler à ses compatriotes ; c'est ainsi qu'il ravale les grâces insinuantes de Simier et qu'il couvre de ridicule le prince français et le plénipotentiaire (2). Cette créature de neige, qui avait charmé et enflé le prétendant, lui échappe pour toujours, lorsque dans sa vanité il croit triompher.

Il est d'autres Français que Spenser a satirisés dans son poème. Comment aurait-il pu passer sous silence les Guises, ces alliés du pape et de Philippe II, les parents de Marie Stuart, l'âme de la Ligue ; ces chefs audacieux qui voulurent se servir de la religion catholique pour porter dans leur maison les couronnes d'Ecosse, d'Angleterre et de France (3) ?

Upton n'est point heureux dans ses conjectures. Il voit dans ce vers isolé :

*And some by sleight he eke doth underfong (4),*

*Il prit d'autres par des ruses et des pièges,*

une allusion à la Saint-Barthélemy, et voudrait que le cruel Sarrasin Pollenté fût Charles IX. Il aurait dû, ee

(1) *F. Queene*, b. III, c. X, st. 29-33.

(2) *F. Queene*, b. II, c. III, st. 4 seq.

(3) *F. Queene*, b. V, c. II, st. 4-28.

(4) *F. Queene*, b. V, c. II, st. 7, v. 5.

nous semble, étayer son opinion de plus d'un vers; car ce qui précède et ce qui suit ne peut convenir qu'à Claude de Lorraine, qui fut la tige de la maison de Guise. Il fit des prodiges de valeur à la bataille de Marignan, vainquit les Anglais et repoussa les paysans de l'Alsace. « C'est un » homme d'une grande puissance, expérimenté dans les » combats et enhardi par les charmes pernicious de sa » fille; de vastes seigneuries furent le fruit de son oppres- » sion (1). » Cette jeune Munera, la fille du païen, qui par sa beauté subjugué de nombreux seigneurs et fortifie le pouvoir de son père, c'est l'illustre enfant de sa fille Marie de Lorraine, reine d'Ecosse, c'est Marie Stuart qui augmenta le crédit et l'ambition des Guises par son union avec François II. Munera partage le malheureux sort de Duessa; la prétendue justice d'Arthégall l'immoie malgré sa jeunesse et ses attraits: le poète justifie le crime commis à Fotheringay, et voudrait en effacer l'horreur dans l'esprit de sa nation (2). Dolon (3), ce personnage perfide, père de trois fils qui l'égalent en fourberie, c'est François de Lorraine, fils de Claude et oncle de Marie Stuart, le grand capitaine qui enleva Calais aux Anglais. Spenser rabaisse son courage et sa science militaire; ses intrigues ont fait tous ses succès. Le téméraire! oser chasser les Anglais! Qu'il se serait ri des impuissantes injures du poète de la cour! De ses trois fils célèbres, Henri de Lorraine ou le Balafre, Louis ou le cardinal, Charles ou le duc de

(1) *F. Queene*, b. V, c. II, st. 5-7.

(2) *F. Queene*, b. V, c. II, st. 25-27.

(3) *F. Queene*, b. V, c. VI, st. 19 seq.

Mayenne, ces ennemis redoutables de deux rois, Spenser fait, de Painé Guizor, un varlet trompeur, *a Groome of evill guize* (1); et des deux autres, les chétifs adversaires d'une femme. Mais cette femme, c'est Britomart ou Elisabeth, la Bellone des Bretons, dont la haine jalouse défia et les efforts des Guises, et l'Espagne qui protégeait Marie, et la France qui s'armait pour elle, et le pape qui excitait les catholiques à prendre sa défense (2).

Nous avons vu jusqu'ici que Spenser attaque de préférence le grand corps catholique, la tête et les membres. Cependant, sous le règne d'Elisabeth, les fils de l'Eglise n'étaient pas seuls exposés aux iniques rigueurs des lois et aux vers diffamants du poëte pensionné. Il flagelle tout ce qui portait ombrage au despotisme de sa souveraine, tout ce qui résistait aux volontés de ce « *roi en jupons*. » Il flétrit dans son ouvrage (que n'est-il toujours aussi juste!) les censeurs acerbes des folies du monde, les *malecontents* et le vandalisme des puritains (3). Ces derniers tourmentèrent beaucoup la reine; ils s'étaient rendus odieux en écrivant contre le gouvernement des femmes et en soutenant que l'Eglise doit être indépendante de l'Etat. Elisabeth poursuivit les non-conformistes avec une énergie sans pitié. Elle en bannit plusieurs et en fit mourir les plus fervents. Toutefois, leurs souffrances ne peuvent se comparer à celles des catholiques. Thomas Nash avait déjà harcelé dans ses pamphlets le fameux champion de cette

(1) *F. Queene*, b. V, c. II, st. 6, v. 6.

(2) Ségur, *Gal. mor.* : Marie Stuart.

(3) *F. Queene*, b. II, c. II, st. 37, v. 6. — *Id.*, b. VI, c. XII, st. 23-25. — *Id.*, b. VII, c. VII, st. 35, v. 9. — Lingard's *Hist. of Engl.*, p. 417, 425.

secte, connu sous le nom de Martin Mar-Prelate; et Spenser reproche à cette « troupe déplaisante » une modestie affectée et les sauvages dévastations des cloîtres. Est-ce à dire qu'il en épargne les pieux habitants? Oh non! Il censure les uns et les autres, et renverse le principe du puritanisme, en professant que les femmes doivent obéissance aux hommes, « à moins que le ciel ne les ait élevées sur un trône légitime : »

*Unless the heavens, them lift to lawfull sovraintie* (1).

C'est ainsi que notre auteur sait contenter la reine en combattant tous les opposants.

La cour d'Elisabeth renfermait beaucoup d'autres personnages que, malgré leur célébrité, le poète a esquissés légèrement. La convenance ne lui permit point de les négliger entièrement; et, d'un autre côté, ils étaient trop étrangers à ses affections pour occuper son esprit. De ce nombre sont Walsingham, Norris et lord Howard. Upton affirme, sans alléguer ses preuves, que le chevalier Sergis reproduit sir Francis Walsingham. Sergis, l'écuyer d'Irène, qui conduit Arthur Grey en Irlande, ce n'est point Walsingham, secrétaire d'Etat et membre du conseil privé d'Elisabeth; quel rapport peut-on établir entre deux personnes si différentes? C'est sir John Norris, l'ancien ambassadeur d'Elisabeth auprès de Charles IX, le président de Munster, dont la vaillance, tempérée par la sagesse, s'était signalée en Irlande, en France et en Portugal. Il

(1) *F. Queene*, li. V, c. V, st. 25, v. 9.

avait dirigé une expédition navale contre Philippe II, et commandé un corps d'Anglais dans l'armée des états des Pays-Bas ; et Grantorto, Géryonéo et le roi d'Espagne ne forment, nous l'avons démontré, qu'un seul personnage (1).

Un autre marin, le célèbre lord Howard d'Effingham, qui commanda l'escadre qu'Elisabeth avait opposée à l'invincible Armada et détruisit, plus tard, une flotte espagnole dans le port de Cadix, figure dans la *Reine des fées* sous le nom de Marinell ; et les richesses, présents de la mer, qui y jonchent le rivage, indiquent les abondantes prises de l'amiral. Quant à Walsingham, on sait par sa biographie qu'il se retira des affaires et mourut dans une grande pauvreté. Ces deux circonstances nous ont engagé à le chercher sous l'humble toit de l'ermite, couvert de la bure et riche d'expérience. Et, chose surprenante ! pour la première fois, dans le poëme, ce religieux est un saint, scrupuleux observateur de ses vœux, disant ses heures avec une vraie dévotion. « Son maintien grave annonce une haute naissance, sa politesse l'usage du monde. Il avait jouti autrefois d'une grande renommée ; mais fatigué par l'âge et les débats de la diplomatie, *worlds contentious toyle*, il a suspendu ses armes et s'est affranchi de toute chaîne importune. Ballotté par la fortune, éprouvé par maint danger, il apprit à connaître les diverses directions des voies humaines et à lire dans le cœur de l'homme. Ses sages conseils ramenaient les volentés égarées et guérissaient les blessures des passions ;

(1) *F. Queene*, b. V, c. XI, st. 37-43. — To Sir John Norris.

» car il possédait l'art de la parole (1). » Ces passages désignent nettement l'ambassadeur Walsingham. Nous le retrouvons, après sa retraite, dans le berger Mélibée, dont le langage est conforme au caractère et à la vie du sage diplomate (2) : « Je possède peu de bien et je m'en contente. Je ne porte envie à personne ; des regards jaloux ne troublent point ma solitude. Les gaies apparences et les vanités du monde, je les abandonne à d'autres ; le repos de mon esprit n'en est plus troublé : je m'appartiens à moi-même. Autrefois, aiguillonné par l'ambition, j'aspirais à la faveur des cours : j'y ai consumé mes jeunes années dans les folies et les espérances trompeuses ; j'y ai perdu ma paix et sa douceur. Les regrets me ramenèrent à une humble vie ; et depuis ce moment, j'aime avec plus d'ardeur un bonheur tranquille et ignoré. » Il est impossible de nous tromper ici : dans le sonnet que Spenser adressa à Walsingham, il applaudit le ministre de la protection qu'il accordait au savoir et aux hommes de guerre. Dans les *Ruines du temps*, il déplore la mort de ce Mécène en se servant des mêmes termes ; et il le nomme Mélibée (3). Ce vieux pâtre reçoit dans sa cabane le brillant Calidore, amoureux de Pastorelle ; or, ce chevalier courtois représente sir Philippe Sidney qui épousa la fille de Walsingham ; et la mort si prompte du berger ressemble à la fin rapide de l'ancien ministre : il s'éteignit peu de temps après sa retraite. Enfin, Spenser n'aurait pu

(1) *F. Queene*, b. VI, c. V, st. 34 seq. ; — c. VI, st. 1-15.

(2) *F. Queene*, b. VI, c. IX, st. 13 seq.

(3) To Sir Francis Walsingham. — *The Ruines of Time*, v. 435-441.

omettre dans son poëme ce personnage considérable qui avait été si activement mêlé à toutes les affaires publiques, et joignit, aux plus hautes dignités, le titre de beau-père de son bienfaiteur le plus cher.

A la fin de l'année 1595, notre poëte, trouvant vide la scène politique, se tourna vers des objets moins sévères. Une tendre reconnaissance fait vibrer ses cordes, et ses derniers chants sont gravés sur la tombe du meilleur ami et du plus aimable Mécène. Loin de nous donc ces visages fardés, ces héros du vice qu'une muse complaisante a dressés dans le manteau de la vertu ! Nous retrouvons dans le portrait de Calidore le poëte moral qui s'est comme caractérisé dans ces beaux vers :

*Entire affection hateth nicer hands.*

*... Love does loath disdainfull nicete (1).*

« La charité ne regarde point si les mains du malheureux sont propres. » Calidore est sir Philippe Sidney, et la flatterie est devenue vérité. Sidney fut généreux, affable et brave; le poëte est reconnaissant, sincère et vrai. Ses regrets mélancoliques affaiblissent son admiration, et la louange est dite dans les larmes. Les chants qui rappellent cet illustre ami, sont empreints d'une douce tristesse et d'un charme indéfinissable; ce sont quelques immortelles mêlées aux cyprès du tombeau. Le berger Calidore agit et parle comme Céladon; sa passion délicate pour Pastorelle rappelle l'amour platonique de Sidney pour lady Rich (2).

(1) *F. Queene*, b. I, c. VIII, st. 40, v. 3. — *Id.*, b. II, c. II, st. 3, v. 3.

(2) *F. Queene*, b. VI, c. IX-XII.

La même chaleur, la même expansion animent les nombreuses pages que Spenser a consacrées à la mémoire de ce jeune guerrier qui fut l'ornement de son siècle; et ce sont toujours les qualités de Calidore qui rehaussent son mérite (1).

Sa sœur Marie, comtesse de Pembroke, belle, savante et bonne, « le sujet de tous les vers, » selon l'expression de Ben Jonson; a été immortalisée par la peinture de Florimell; figure touchante et pure, création délicieuse, elle renferme dans son cœur, comme dans un écrin d'or, tous les dons divins; son nom est Uranie (2). Recherchée par beaucoup de prétendants, courtisée toujours, elle fut sensible et fidèle comme Florimell; elle donna sa main et son cœur une seule fois et pour jamais.

L'histoire anecdotique nous autoriserait peut-être à émettre maintenant quelques conjectures: la gracieuse Amorette, qui est séparée de son époux le jour même de ses noces, cette chaste veuve, serait Anne, fille du comte Russell de Bedford, mariée au comte de Warwick, et proche parente de Marie Sidney. Elle fut l'amie d'Elisabeth et la protectrice du poète qui lui dédia ses *Hymnes*. Vertueuse au milieu d'une cour corrompue, elle ne ternit jamais sa beauté ni son veuvage (3).

Le noble Satyrane ne serait que la copie exacte du fils

(1) *The Ruines of Time*, v. 285 seq. — *The Teares of the Muses*, v. 208 seq. — *Mother Hub. Tale*, v. 717 seq. — *Colin Clouts*, v. 449 seq., v. 532-535. — *Astrophel*. — *F. Queene*, b. VI pass. — *Id.*, b. III, c. VI, st. 45, v. 8, 9.

(2) *Colin Clouts*, v. 486-491. — *Astrophel*, *The Ruines of Time*, etc.

(3) *The Ruines of Time*, v. 244-260. — *Colin Clouts*, v. 492-503.

naturel de Henri VIII, sir John Perrot, distingué par sa franchise et une impartialité rare ; son imprudence le perdit. Mais ces conjectures ne seraient point assez solidement appuyées sur quelque passage marquant du poëme, et le rapport serait tout moral. Nous y trouvons plus d'indices pour remplacer le chevalier Scudamour par sir Charles Blount ; son habileté dans les joutes, son duel avec Essex, sa jalousie et l'interposition d'Elisabeth, y paraissent clairement indiqués. La vieille Glaucé, la fidèle compagne de Britomart, s'appelait sans doute la comtesse de Nottingham, l'amie intime de la reine.

Spenser, ou le pauvre berger Colin Clout, occupe aussi une petite place dans la *Reine des fées* ; et plus d'une fois on le surprend rêvant au temps heureux, où, loin de la cour, il redisait sur sa flûte champêtre ses entretiens familiers avec Hobbinoll ; et le chantre de la chevalerie emprunte au poëte bucolique (1). Il regrette sa muse et les scènes rustiques, retrouve des souvenirs d'étudiant, ou il se plaît auprès de sa limpide rivière et au pied de sa colline boisée. La verte Irlande lui est devenue chère malgré ses contrées sauvages ; il y a porté ses pénates, et voudrait voir fraternellement unis les deux royaumes ennemis :

Why should they not likewise in love agree (2) ?

Quelquefois, se rendant témoignage de son talent,

..... Colin Clout should pipe, as one most fit (3),

(1) *F. Queene*, b. IV, c. X, st. 1. — *Sheph. Cal.*, March. Thomalins Embleme.

(2) *F. Queene*, b. IV, c. XI, st. 40, v. 4.

(3) *F. Queene*, b. VI, c. IX, st. 41, v. 6. — *Colin Clouts*, v. 99.

il assimile aux calomnieurs les sévères critiques de ses écrits. Une ambition peu satisfaite, des espérances déçues, ne compensent point ses chaînes de courtisan; son génie est plus grand que sa récompense (1) : tel paraît être son sentiment intime.

Cependant, ne perdons point de vue qu'à côté des personnages historiques se meuvent des figures purement allégoriques. Una n'est que la vérité, et sa beauté n'a rien de terrestre. Malbecco n'est qu'un vieil avare jaloux, et Hélénore une de ces femmes qui abondent dans la vie, dans les romans et au théâtre. Il en est de même de beaucoup d'autres. Malgré cela, il reste plusieurs noms dont la signification est une énigme.

En résumé, la *Reine des fées* n'est que l'histoire du règne d'Elisabeth depuis son avènement au trône jusqu'à l'année 1596, histoire embellie et couverte du voile de l'allégorie. C'est un poème historique plutôt que moral, une satire religieuse et politique. C'est la glorification de la ligue protestante que Sidney avait formée, et une autre *Mérippée*, mais contre le catholicisme et tous ses adhérents. On dirait que le poète ait voulu chanter les trente-neuf articles de l'église épiscopale. Il a oublié que, du temps de la reine Marie, Elisabeth se déclara convaincue de la vérité de la religion catholique, qu'elle accompagna sa sœur à la messe, ouvrit une chapelle dans sa maison, et ne dut sa conservation qu'à l'intervention de Philippe II (2). En

(1) *F. Queene*, b. VI, c. IX, st. 35; — c. X, st. 16, 18, 20; — c. XII, st. 40, 41. — *Id.*, b. IV, c. XI, st. 26. — *Id.*, b. VII pass.

(2) Lingard's *Hist. of Engl.*, p. 377, 389, 390.

même temps il énumère brièvement les souverains précédents, depuis le fabuleux Brutus, fils d'Assaracus, jusqu'au puissant Oberon ou Henri VIII, qui épousa la veuve de son frère et légua son sceptre à la belle Tanaquill ou Gloriana (1). « D'après sa dernière volonté, *by his last will*, Gloriana lui doit succéder sur son trône (2); » et le poète ne mentionnant ni Edouard VI ni Marie la catholique, les semble considérer comme des usurpateurs. Il a imité la réserve d'Elisabeth : elle ne parla jamais de sa mère, quoiqu'elle aimât à rappeler à ses courtisans qu'elle était la fille de Henri VIII. Le poème ne contient aucune allusion à Anne Boleyn, bien qu'il fasse mention des commencements difficiles et des droits contestés de sa fille (3). Ainsi, tout aboutit à Elisabeth : ses champions ne possèdent qu'un faible reflet de ses perfections ; autour d'elle se meuvent, comme les planètes autour du soleil, et les chevaliers et le poète. Il a épousé sa cause et pris son esprit intolérant ; et les muses, ces amies de la pensée indépendante, sont devenues les viles servantes d'un parti étroit, et transmettent à la postérité, au lieu de consolantes leçons, une gloire souillée de sang et des vertus mensongères. L'esprit du seizième siècle pouvait empêcher Spenser de regarder Marie Stuart comme une martyre de sa foi nous en convenons. Mais l'injustice du juge lui devait faire oublier les torts de l'accusée, et le courage et le malheur qui avaient touché Leicester et Walsingham, méritaient

(1) *F. Queene*, b. II, c. X. — *Id.*, b. III, c. III.

(2) *F. Queene*, b. II, c. X, st. 75, v. 8, 9; — st. 76.

(3) *F. Queene*, b. V, c. VII, st. 13, 23, v. 1-4.

mieux qu'une diatribe. Tant d'exécutions sanglantes avaient révolté la conscience du peuple ; des huées et des sifflets accueillirent Elisabeth et ses ministres toutes les fois qu'ils se montraient en public. Le poète salarié espéra, peut-être, pouvoir changer cette disposition malveillante des esprits. Il avait combattu, par l'arme du ridicule, le prétendant français ; en proclamant la justice et la clémence de sa souveraine, il voulut comprimer les mouvements sympathiques et concilier les cœurs au bourreau de la reine d'Écosse. Il flatta, en donnant à ses héros la lance, le bouclier et l'armure pesante, jusqu'au goût d'Elisabeth pour les mœurs de la chevalerie qu'elle se plaisait à ressusciter, et la langue du poète assez audacieux pour déchirer, dans des rimes libres, une princesse si parfaite, et pour jeter le cri perçant de la vérité au milieu de ce concert flatteur. Spenser la cloue sur la porte du palais de Mercilla (1). Cependant, ses sentiments honnêtes repoussent quelquefois une indulgence coupable ; et la plus plaisante satire flétrit cette cour immodeste et sa vie licencieuse : « Si je parcourais le monde, je ne pourrais nulle part découvrir une troupe de beautés aussi ravissantes que celles qui ornent la cour de notre souveraine. » Eh bien ! de tant de femmes vertueuses, Amorette seule parvient à ceindre l'écharpe de Florimell, qui était la preuve et le symbole de la chasteté (2). Mais le plus souvent l'auteur nous présente les partisans d'Elisabeth et ses propres protecteurs comme des modèles de vertu, et leurs ennemis comme des gens vi-

(1) *F. Queene*, b. V, c. IX, st. 25, 26.

(2) To all the Ladies in the court. — *F. Queene*, b. IV, c. V, st. 48.

cieux. Peu soucieux de sa dignité de poète et de la mission morale qu'il a assumée, il a caressé les passions qu'il devait combattre, et a fait de la vertu, non le fruit de pénibles efforts, mais l'apanage gratuit du rang et de la faveur, un vain nom. Sa muse fut mercenaire, et devait assurer ses succès; aussi, ses espérances moururent avec ses bienfaiteurs, et le délaissement le convainquit tardivement de la vanité de ses rêves :

..... *Deare wisdom bought too late* (1)!

Son talent supérieur et sa morale, dégagée de toute allusion et de toute vue intéressée, ont légué son nom aux siècles futurs; et l'on aime à chercher dans la *Reine des fées*, non les courtisans d'une femme artificieuse, mais les preux de nos temps héroïques: leur vaillance, leur galanterie et leur vie errante.....

#### CHAPITRE IV.

##### Appréciation littéraire.

Spenser est un des plus grands noms de la littérature anglaise: c'est avec raison qu'on le place après Shakspeare et Milton, et au-dessus de tous les autres poètes de sa nation (2). Cependant il est peu lu, peu connu. La longueur de son ouvrage ne peut effrayer que les esprits légers; des causes plus sérieuses en éloignent la plupart des lecteurs.

(1) *F. Queens*, b. III, c. IV, st. 37, v. 9.

(2) Hallam, *Introduction*, vol. II, p. 207.

Le plus grand épouvantail, c'est la forme allégorique (1). On devrait pourtant considérer que l'allégorie est une des principales beautés de la poésie et l'âme de toute fable. Les anciens s'en servirent constamment, et plusieurs modernes l'ont employée avec bonheur. La vérité en acquiert un charme nouveau, pourvu que l'on sache varier les incidents, les renfermer dans des limites convenables et les débarrasser de tout détail inutile (2). La diction surannée de Spenser a augmenté cette répugnance, et donne au poème l'air d'une antiquité reculée. Contemporain de Shakspeare, son langage est plus ancien, plus gothique que celui de l'illustre dramatisle. La stance particulière qu'il inventa, nécessita le fréquent recours à des formes vieilles : composée de neuf vers, dont les huit premiers sont de dix syllabes et le dernier de douze, roulant sur trois rimes, elle se développe avec grâce et tombe avec gravité, capable d'embrasser dans ses détours une idée riche ou un sentiment fécond. Elle est nombreuse et variée. Mais le nombre restreint des rimes n'est point sans inconvénients : le poète se voit souvent obligé ou de créer des mots, ou de déterrer des expressions antiques, ou de conserver les terminaisons saxonnes, ou de changer l'orthographe pour satisfaire les yeux aux dépens de l'oreille ; et il est impossible de donner à ses termes la forme moderne et de remplacer les mots inusités, sans faire du poète le plus harmonieux un rimeur discordant. Pour subvenir à tant

(1) ..... « Elle remplit le poème savamment travaillé, mais ennuyeux, de Spenser... » (Villemain, *Tableau de la littérature, au moyen âge*, tome I, p. 343.)

(2) Alex. Pope's *Works*, *The Temple of Fame*, Notes, p. 42, 43.

de cadences identiques, il corrompt souvent sa langue en pillant le français, ou il affaiblit ses pensées par une verbeuse amplification. Cependant, la difficulté qui naît de son langage est plus apparente que réelle; on la surmonte facilement après quelques efforts légers. C'est une inscription obscure sur le fronton d'un temple; elle arrête pendant quelques instants les pas du voyageur studieux; mais les portes s'ouvrent, il y pénètre, et les ornements infinis, les dentelures de la pierre, les colonnes, les marbres précieux et la voûte vigoureuse le frappent d'admiration.

Le poète a communiqué à ses créations quelques traits de son individualité. Son désenchantement les a couvertes de teintes mélancoliques: elles furent bien des fois, comme pour Chateaubriand, les consolations de ses « *heures flétries et ridées*. » Ce caractère particulier a diminué le nombre de ses amateurs: « Ceux qui, en ouvrant un livre, croient trouver un homme, sont tout surpris de trouver un auteur (1). » Le dirons-nous aussi? On ne partage point sur le continent l'enthousiasme du poète pour Elisabeth. Les ministres de cette princesse furent inférieurs aux Sully; ses généraux, aux d'Albe et aux Farnèse. L'on regrette que le poète ait déshonoré et rétréci son génie en se faisant le complaisant apôtre d'aveugles préjugés. Les Muses habitent l'Hélicon; elles sont élevées au-dessus de la lourde atmosphère dans laquelle éclatent les orages des passions humaines. Consoler et ennoblir les hommes, les rendre meilleurs et plus grands, c'est leur mission divine: un beau vers de Pierre Corneille vaut plusieurs chants de

(1) Pascal, *Pensées*, I, part. X, art. 28.

la *Reine des fées*. Le poëme n'a rien changé, rien ajouté à la gloire d'Elisabeth. Les accusations calomnieuses et les déclamations contre le catholicisme pouvaient intéresser le seizième siècle; mais pour qu'un ouvrage puisse plaire à la postérité, il faut qu'il parle à l'humanité entière. Ils ont été réfutés ces reproches d'ignorance et de superstition qu'on a faits à l'Eglise; des protestants ont soutenu les apologistes de Rome, et l'on a prouvé que ce fut elle qui éclaira de son flambeau les siècles barbares et donna naissance aux plus grands génies.

Spenser fut trop savant en histoire pour ignorer le rôle sublime de la papauté à travers les âges, ou pour mépriser ces infatigables ouvriers de la science, depuis les Cassiodore jusqu'aux Bénédictins. Mais l'ambition enchaina sa muse, et des vers libres ne pouvaient couler d'une plume servile et affamée. Il n'osa jeter un défi à la pauvreté pour conserver son indépendance; il pleure moins ses protecteurs que leurs bienfaits: « Près de la tour de Londres » s'élève un palais superbe (celui du défunt comte de Leicester), où je reçus souvent des dons et des faveurs du grand seigneur qui l'habitait; sans amis dans mon malheur, sa perte m'est maintenant trop sensible (1). » En se faisant l'écho des haines religieuses, l'instrument d'une politique intolérante, il espéra parvenir à la fortune: les Irlandais catholiques vengèrent leur croyance bafouée sur le chancre de la cour; ils pillèrent ses biens et brûlèrent son château. Les efforts de toute sa vie furent anéantis, le découragement le saisit et hâta sa fin.

(1) *Prothalamion*, v. 137-140.

Si nous ajoutons que la morale n'est pas du goût de tout le monde, que l'obscurité systématique rebute le lecteur, que les mœurs de la chevalerie ont peu d'attraits pour un peuple de marchands et jurent avec les tendances et les idées de notre temps, nous aurons énuméré les causes qui rassemblent autour de son nom des nuages de plus en plus épais. Il flatta sa nation dans ce qu'elle avait de plus cher, sa reine et sa croyance : son succès en fut plus brillant. Mais il devait infailliblement diminuer avec l'engouement de ses compatriotes pour Elisabeth, avec la mort de Philippe II et la déchéance de l'Espagne. Quand les rancunes religieuses se furent calmées, on négligea le poète qui les avait fomentées. Il avait écrit pour son époque : il en est et restera comme une de ces reliques vénérées devant lesquelles on s'incline, sans trop s'informer si elles ont droit à notre hommage. Shakspeare, son concurrent à l'immortalité, a obscurci sa gloire. La vie et le poème de Spenser sont une énigme, son ouvrage aussi bizarre que sa conduite : préconiser une princesse heureuse, triomphante et vindicative aux dépens d'une rivale infortunée, trahie et sacrifiée, ce fut un but peu généreux. Cependant les éloges délicats qu'il donne à sa femme, les larmes qu'il répand sur Sidney, nous le montrent dans ce que le cœur renferme de meilleur : fidèle à ses affections et constant dans la reconnaissance.

Le poème offre de l'intérêt à l'historien philosophe ; tout ne s'y passe pas dans le pays des fées. Il témoigne de l'admiration exagérée des Anglais du seizième siècle pour leur *virgin queene* et de leur horreur du nom espagnol ; il contient plusieurs allusions aux mœurs de l'époque. Mais l'on

peut aussi lui supposer un but patriotique et en comparer l'auteur, sous quelques rapports, aux Le Roy, aux Nicolas Rapin, aux Passerat, aux Pithou, quoiqu'il fût moins éclairé et moins généreux que ces illustres auxiliaires de la royauté légitime et catholique. Si Gilles Durant engage les princes français à exterminer les hérétiques de la Grande-Bretagne (1), Edmond Spenser approuve et provoque les rigneurs d'Elisabeth contre les catholiques. Ceux-là écrivirent sous l'inspiration du plus noble patriotisme, celui-ci semble nourrir le désir d'obtenir une pension, de la faire augmenter ensuite.

Ce qui distingue Spenser, ce qui le fera vivre toujours, c'est son imagination luxuriante. Il semble avoir dérobé la baguette magique de ses enchanteurs; il est roi dans le monde des fictions, et les habitants de tous les éléments lui obéissent. Quel étrange assemblage de réalités et d'êtres incorporels! La variété accroît le charme, et les vérités les plus sévères prennent une forme, une image. Ses peintures sont si vives que nous voyons ce qui est invisible, nous touchons ce qui est abstrait; tout respire, tout vit. Les créations de son cerveau sont animées du même souffle que ses personnages historiques. Pour habiller tant d'apparitions vaporeuses, pour produire tant d'incidents instructifs, quelle puissance inventive ne faut-il point supposer! Son génie immense a seul pu créer, pouvait seul rendre supportable la succession continue de tant de combats, de victoires et de défaites. Le cliquetis des armes résonne à travers tout le poème; il devrait nous assourdir: l'exubé-

(1) *Satyre Ménippée*, publ. par Ch. Labitte, p. XXV.

rante imagination du poëte nous rend palpitants d'attente. Toujours les épées brillent, les lances se rompent, les boucliers se choquent; et il est toujours animé, neuf et attrayant. De chant en chant l'intérêt augmente; la fatigue peut gagner l'auteur, non le lecteur. Ses personnages nous attachent, leur sort excite notre curiosité ou notre compassion; seront-ils heureux après tant d'épreuves cruelles? Quand donc apparaîtra le vengeur? Le vice trouvera-t-il son salaire? Nous le demandons avec anxiété. Le poëte nous tient en suspens; il gradue à plaisir notre inquiétude; s'il ne la calme pas toujours, si plusieurs questions demeurent sans réponse, accusons-en la mort qui brisa sa plume. Et semblable à ces étincelles qui jouent sur la surface des corps, la vérité morale se dégage, sensible et lumineuse, de ces joutes chevaleresques, et plane sur l'obscurité des allégories. Il réussit surtout dans la peinture de ce qui est gracieux, voluptueux et riant; il y verse tous les trésors de son inépuisable imagination, et les fleurs les plus variées naissent sous sa plume. Il y sait imiter les ornements infinis de l'art et de la nature. Ses paysages se revêtent des couleurs les plus riches, des nuances les plus délicates. Il est un paysagiste des plus habiles, le meilleur poëte descriptif. L'harmonie dans le dessin, la douceur dans les tons, la variété dans les touches, rehaussent la richesse de ses tableaux. Un charme inexprimable, une vérité sensible, même le sublime, distinguent ses descriptions; quelques-unes en sont touchantes:

*Pitiful spectacle, as ever eie did view (1)!*

(1) *F. Queene*, b. II, c. I, st. 40.

C'est ainsi que, pour le Berceau de Félicité et les Jardins d'Adonis, il a épuisé toutes les ressources du pinceau et tous les sons de ses cordes. Tous nos sens en sont ravis. Des lieux communs lui fournissent l'occasion de déployer la fécondité merveilleuse de ses inventions; et la maison de l'Opulence brille dans les vers du poète de toute la magnificence de ses richesses. Sa poésie perd de son éclat quand il se fait historien. Il descend au ton des Silius Italicus; le narrateur s'efforce en vain de cacher la froideur de ses récits sous un étalage d'érudition et une pompe affectée; il reste glacial.

Le sentiment lui manque le plus souvent; il est sans passion. Il nous agite et nous intéresse vivement; mais il ne sait ni bouleverser notre âme ni faire couler nos pleurs. Nous le suivons presque d'un front serein dans son long voyage. Elle est pourtant bien éloquente la larme qui tombe sur le gantelet ou glisse sur la cuirasse d'un chevalier. Il est aussi éloigné de la douce sensibilité de Virgile et de Racine que de l'aimable enjouement d'Horace. Sa tristesse provient d'un retour sur lui-même, non des choses. Il est sage et sérieux, et manie la plaisanterie avec peu de succès; grave et froid, même dans ses amours. Ses quelques traits de sentiment jaillissent de la tête, non du cœur. Et la cause n'en est point la nature du poème, qui divise l'intérêt et partage l'attention du poète entre un monde réel et imaginaire; toutes ses poésies souffrent de cette absence de pathétique. Amavia excite l'indignation plus que la pitié de Guyon; les plaintes de Florimell ne touchent point l'âme; ses amants disent comme l'auteur qu'ils se meurent d'amour, et tous se portent fort bien. La

*Reine des fées*, sans citer les autres productions qui lui offrirent mainte occasion d'exhaler une vraie douleur par des mouvements passionnés, lui présentait assez de situations touchantes pour s'abandonner à son cœur. Le malheureux sort de Fraclissa, de Sérèna, de Florimell, d'Amorette, de Duessa, n'est-il point riche de larmes? Cependant elles manquent dans les vers du poète. L'allégorie n'exclut point la sensibilité : Psyché, dans Apulée, en est la preuve; et lorsqu'elle s'incorpore dans un être réel, l'auteur peut avec plus de facilité donner à sa création une passion profonde et le don divin des larmes.

Mais s'agit-il d'animer des formes aériennes, de prêter un corps à des figures allégoriques, personne n'a surpassé Spenser : il est unique et le maître du genre. Il l'a porté à la plus haute perfection. Nous oublions l'allégorie; la mélodie des vers, le charme des aventures nous entraînent; et nous vivons avec des êtres qui nous ressemblent, qui partagent nos misères ou nous instruisent par leur exemple. Tant sont vives ses personnifications. Ces combats que livrent Saint-Georges, Guyon ou Britomart, ne représentent point la lutte des passions contre la sainteté, la tempérance et la chasteté : ce sont deux chevaliers vaillants et une femme guerrière qui rompent une lance avec des infidèles ou protègent la faiblesse contre l'insolence. Acrasia n'est point la volupté : c'est une femme séduisante, c'est une de ces filles de marbre, véritables sangsues, qui se cramponnent au cœur de la jeunesse. Arthégall est un magistrat intègre; Calidore, le Français aimable et généreux; et la haute raison du pèlerin, ne vit-elle point dans ce savant illustre qui, à toutes les lumières, joint la plus affable

indulgence ? Les vierges de Raphael égalent seules ces trois sœurs sublimes que le poëte appelle Fidélia, Spèranza et Charissa. Elles respirent la même vie idéale, elles sont femmes et anges, fragiles et divines ; leur délicatesse couvre de confusion nos sens grossiers, leur sourire nous attire. Tant de sérénité sur le front, tant d'âme dans le regard, tant de grâce dans l'attitude, tant de gravité et de modestie dans leurs mouvements, nous touchent, nous éblouissent et nous transportent. Voilà la gloire de Spenser ; de semblables tableaux, sur la toile ou dans les vers, réjouissent toutes les générations et consacrent la mémoire de leurs auteurs. Quelle est cette vierge rêveuse, drapée dans un vêtement d'azur ? Elle foule la terre, ses yeux cherchent le firmament ; une joie douce illumine ses traits, quelquefois une vague crainte ou un doute rapide les traversent. Vous l'avez déjà nommée : c'est *Espérance*, *Charité* n'aime point à interrompre une bonne œuvre par des visites de bienséance. La même délicatesse dans les détails, la justesse et la pénétration caractérisent les stances qui retracent l'influence du remords, les effets de la pénitence et les divers offices de la charité. Les *Saisons* et les *Mois* se distinguent par la variété et le luxe de leur costume. Un peintre pourrait s'inspirer de notre poëte ; tant il y a de fines nuances et de légers linéaments dans ces portraits ; tant ils sont parlants. Les noms mêmes de ses personnages allégoriques effraient moins le lecteur que les *Bel-accueil*, les *Danger*. Il les a tirés pour la plupart de l'italien, du latin et du grec, et ils passent plus facilement avec cet air étranger.

Toutes ces figures sont dessinées avec vigueur ; mais ce

sont surtout les peintures des différentes passions qui trahissent la main du maître. On assiste à leur développement ; on les voit agir et se précipiter. Les sept péchés capitaux qui habitent le palais d'Orgueil (1), l'amour, la jalousie (2), la fureur, sont dépeints avec tant de vérité, que nous nous écrions avec l'auteur

*In shape and life more like a monster than a man* (3).

« Ce sont des monstres, non des hommes ! » *Désespoir* fait la plus éloquente apologie du suicide : « Un long bonheur est-il acheté trop chèrement par une courte douleur ? Qu'y a-t-il de plus agréable que le sommeil après le travail, le port après les orages de la mer, la paix après la guerre, la mort après la vie (4) ? » Quelle exactitude dans le tableau de *Calomnie* et de *Souci* ! La laideur de l'une provoque notre dégoût ; les « *pensees consumantes* » de l'autre avertissent notre raison (5).

Le poète trace moins heureusement les autres caractères : il ne sait ménager ni les ombres ni la lumière ; leur dessin est uniforme. Britomart, Belphebé, Mercilla et Gloriana sont toutes brillantes, toutes belles et vertueuses ; mais froides. Sont-elles peu naturelles ou trop parfaites ? Cependant la chasseresse Belphebé n'est que la copie de Camille, et devrait nous intéresser comme l'héroïne du *Latium*. Amo-

(1) *F. Queene*, b. II, c. IV.

(2) *F. Queene*, b. III, c. IX, c. X, c. XI, st. 1.

(3) *F. Queene*, b. I, c. IV, st. 22, v. 9.

(4) *F. Queene*, b. I, c. IX, st. 40.

(5) *F. Queene*, b. IV, c. V, st. 35 seq. ; — c. VI, st. 1 ; c. VIII, st. 23-36.

rette et Florimell, au contraire, vivent et nous attachent; celles-ci paraissent peintes d'après nature, celles-là farfées; en dessinant les premières, le peintre mentait à sa conscience; en reproduisant les dernières, sa main fut guidée par son cœur. C'est ainsi que le caractère de la mère de Marinell est plein de sensibilité et d'abnégation. Toutes ses héroïnes ne sont pas des Susannes; il faut des ombres dans un tableau: Arganté, Malécasta, Duessa, Pæana, font ressortir la pureté des autres; mais elles sont trop chargées et trop semblables; et le poète ne sait ni assortir ni disposer habilement les couleurs. Il semble avoir multiplié à plaisir ces Messalines. On prétend que jamais auteur n'eut dans ses ouvrages un plus grand respect pour la femme; s'il en était ainsi, à quoi tendraient toutes ces remarques malignes qui pourraient fournir une satire aux Juvénal et aux Boileau (1)?

Parmi ses héros, Arthur, Timias et Calidore ont seuls une physionomie propre. Le premier nous plaît par sa magnanimité; il est noble et simple, valeureux et grave, modéré et ardent: c'est Achille sans colère. Timias est inflammable et dévoué; Calidore s'appellerait mieux grâce et bonté. Saint-Georges, Guyon, Cambel et Triamond se ressemblent beaucoup. Paridell et Blandamour sont les mé-

(1) Par exemple *F. Queene*, b. III, c. VII, st. 53 seq.; — c. IX, st. 6, 7; — c. XII, st. 26, v. 3, 4. — *Id.*, b. IV, c. V, st. 2, v. 6-9; — st. 17-19; — c. VIII, st. 29, v. 6-9; — st. 33. — *Id.*, b. V, c. III, st. 28; — c. IV, st. 26, v. 4, 5; — c. V, st. 25, 26, v. 4; — c. VI, st. 1, v. 8, 9; — st. 13, v. 8, 9; — c. VII, st. 42, v. 5, 6; — st. 44, v. 8; — c. VIII, st. 45, v. 6, 7; — c. XI, st. 50, v. 9. — *Id.*, b. VI, c. VI, st. 41-43; — c. VIII, st. 4-2. — *Id.*, b. I, c. IV, st. 24, v. 6-9.

mes. Marinell, Satyrane et Scudamour ne sont qu'esquis-  
sés et accessoires.

Son style est fleuri, noble, ample et éclatant, orné de  
métaphores hardies, d'épithètes homériques. On voudrait  
qu'il fût plus nerveux. Les expressions d'une grande  
force

*He could not rest : but did his stout heart eat (1)*

sont trop rares. Souvent un effet moral est rendu frappant  
par une image physique ; ou la strophe se termine d'une  
manière admirable, par une sentence sublime, par un  
éclair de sentiment ou une idée grandiose. Ses périodes  
sont nombreuses, et les chutes en resserrent fréquemment  
la pensée en la répétant. Il a des strophes d'une douceur  
incomparable et pleines d'harmonie imitative (2) ; d'autres  
sont remarquables par leur coloris. Sa versification est ri-  
che, harmonieuse et coulante ; son langage, une musique  
gravé, son rythme, une mélodie accentuée, douce et  
variée. La dignité distingue ses sentiments, la grandeur  
ses conceptions, la richesse sa langue. La profondeur do-  
mine dans ses allégories, la noblesse dans ses préceptes,  
la vérité dans ses idées, la facilité dans ses vers. Ses com-  
paraisons sont le plus souvent belles et justes, vives et na-  
turelles ; pour les trouver, il exploite toutes les sciences et  
toute la nature. L'hypotypose donne de la vie à ses descrip-  
tions, la naïveté du piquant à ses observations. Il possède  
un procédé tout particulier qui, malgré l'affectation, pro-

(1) *F. Queene*, b. I, c. II, st. 6, v. 3.

(2) *F. Queene*, b. I, c. I, st. 41.

duit beaucoup d'effet en renforçant la pensée : il redouble les mots à dessein ; ou le commencement d'une strophe sert de fin à la même et de commencement à la suivante. Ces répétitions unissent plus étroitement les vers ; et la polypotote, la gradation et l'allitération les rendent plus incisifs. Sans doute, le poète ferait mieux de dédaigner ces artifices ; mais pour charmer la fatigue d'un long chemin, tous les moyens ne sont-ils point permis ? Comme Homère et Virgile, il s'empare de l'attention du lecteur dès le début ; l'action du poème commence avec le premier vers : Un noble chevalier chevauchait dans la plaine. Spenser possède les qualités essentielles du moraliste ; l'anatomie du cœur humain. Il est observateur profond ; juge perspicace, sentencieux et intéressant. Il est sévère ; mais il met la vertu à la portée de l'homme. La sincérité lui manque ; l'adulation gâte la valeur de sa morale et affaiblit ses préceptes. A-t-il pratiqué ce qu'il enseigne si bien ? le poète louangeur portait préjudice à sa dignité ; a-t-il entaché sa conduite, blessé ses convictions ; ou faut-il faire une distinction entre l'homme et l'auteur ? Nous n'osons prononcer. L'on peut attribuer à l'incurable aveuglement de sa nation ce qui aujourd'hui, dans son poème, nous révolte. Il pouvait être convaincu, enthousiasmé de sa foi religieuse. Cependant ses poésies autoriseraient un critique sévère à douter de sa droiture et de sa candeur. Faut-il, au contraire, accepter ce qu'il dit sans sonder ce qu'il pensait, et sagement profiter de ses leçons sans scruter ses mobiles, alors il a mis en pratique ce que, quatre-vingt-cinq ans après lui, l'Aristarque français a établi en théorie :

*Que votre âme et vos mœurs, peintes dans vos ouvrages,  
N'offrent jamais de vous que de nobles images.*

Eh bien ! qu'il ait été ami affectueux, bon époux, simple, religieux, aimable, d'un caractère élevé : nous le voulons bien. Des anecdotes qui pourraient jeter de la lumière sur quelque coin de sa vie intime, nous manquent. Mais nous avons le droit de dire qu'il y a deux sujets dans le poème, deux hommes dans le poète. Considérons donc sa doctrine en elle-même ; oublions toute allusion historique, tout but politique, toute vue intéressée ; et nous trouverons dans *la Reine des fées* une prodigieuse richesse d'observations. On pourrait en composer un cours complet de morale et de philosophie pratique, débité dans de beaux vers et éclairé par des exemples lumineux. Et comme il tend à conjurer et à ennoblir l'homme, à assurer l'empire de la raison sur les passions, il écrit pour tous les temps, et toutes les conditions y peuvent puiser des enseignements. C'est le champ le plus fécond pour les Pascal et les La Rochefoucauld. Il a beau nous dire qu'il ne veut former qu'un gentilhomme vertueux ; et Masterman a beau soutenir que l'image d'un chevalier parfait sous laquelle le poète nous donne des règles, n'est d'aucune utilité pratique, nous y découvrons des principes applicables à tous les devoirs de la vie. Sa morale n'est ni vague ni sèche ; mais sympathique, chaude et conciliante, toutes les fois qu'il oublie la reine, sa pension et la polémique. L'animation qui naît d'un sujet profondément médité, communique à son esprit des mouvements généreux : il se montre indulgent et redevient catholique, c'est-à-dire, vrai pour tous les partis, et stigmatise tous les excès. A toute vertu il assigne une

place « *parmi les saints* (1) ; » « *l'eau bénite* » est salu-  
taire (2) ; et « *personne ne saurait lire ni comprendre la  
Bible sans le divin secours de la foi.* » D'une imagination  
puissante, il avait étudié le cœur humain dans tous les  
rangs ; et d'immenses connaissances enrichirent son expé-  
rience. Il a dérobé aux grands écrivains le secret d'animer  
la narration par une idée morale et de graver un sentiment  
dans un précepte ; ce fut le secret de Virgile (5). Il est  
rempli de sentences concises et énergiques, de pensées  
profondes et délicates, de nobles sentiments ; ses idées  
sont vraies, ses modèles vivants. Toutes ses réflexions sont  
celles d'un sage. Souvent c'est un trait brillant qui tombe  
avec la stance ; ou il enchâsse le précepte dans l'harmonie  
de plusieurs vers. Ici, il nous le donne sous la forme d'un  
proverbe, d'un souhait ; ailleurs, c'est une exclamation  
éloquente. En variant ainsi la méthode de son enseigne-  
ment, le poète nous délasse, nous charme et nous persuade  
doucement ; et les leçons qui illuminent ses rimes et chan-  
gent avec les plis réguliers de la stance, portent dans notre  
âme le plaisir et la sagesse. Il est plein de naturel et imite  
quelquefois avec bonheur la sublime sobriété de Sophocle :  
une mère, vieillie par le chagrin, a retrouvé son enfant,  
le fruit de ses jeunes amours : « Tu me revis donc, ma  
fille ? »

*And livest thou, my Daughter, now againe* (4) ?

(1) *F. Queene*, b. III, c. VIII, st. 42, v. 7-9 ; — c. XI, st. 9, v. 3.

(2) *F. Queene*, b. I, c. XII, st. 37, v. 5 ; — c. X, st. 19.

(3) Charpentier, *les Ecrivains latins de l'Empire*.

(4) *F. Queene*, b. VI, c. XII, st. 19-21.

et sa joie se fondit en larmes. N'est-ce point le mot d'Electre : *α ἡ γὰρ σὺ ζεινός* ; tu es donc lui ? C'est la même simplicité antique, c'est le cri de la nature. Plusieurs stances sont remarquables par la quantité de matières qu'elles resserrent dans l'espace étroit de neuf vers (1). Cependant ces modèles de précision sont assez rares ; et sa poésie coule de préférence dans un lit spacieux et bordé de fleurs. Les écueils y abondent, les tentations y sont séduisantes ; il court risque de délayer et de noyer la pensée. Et comme en passant, Spenser célèbre la providence invisible qui trouve des moyens inespérés pour le soulagement des malheureux mortels (2), le bonheur d'une conscience pure (3), les bienfaits de la paix et de la concorde (4), la gloire d'un esprit vigoureux en dépit d'un corps faible (5), l'éclat de la vertu qui se cache (6). Il déplore la fragilité de notre nature, les suites funestes des passions qui ont secoué de joug de la raison (7), la vanité de toute chose terrestre (8), les effets destructifs du temps qui n'épargne point les œuvres du génie, les misères et l'incertitude de la vie, la mort capricieuse, la difficulté de la vertu, les maux de la guerre

(1) *F. Queene*, b. II, c. IV, st. 35.

(2) *F. Queene*, III, V, 27, v. 1-4; I, VIII, 1; III, III, 25; IV, VI, 7, v. 1-4; II, VIII, 1, 2; etc.

(3) *F. Queene*, I, I, 35, v. 4; III, I, 19, v. 9; VI, III, 46, v. 5, 6.

(4) *F. Queene*, II, II, 31; IV, III, 45; IV, X, 34, 35; VI, V, 14, v. 7.

(5) *F. Queene*, II, IX, 55, v. 6-9.

(6) *F. Queene*, I, I, 12, v. 9; V, XI, 47; VI, argum., st. 5, v. 8, 9. (1)

(7) *F. Queene*, II, I, 57, v. 9; II, XI, 1, 2; II, XII, 9; IV, II, 48, v. 9; etc. V, VII, 40, v. 8, 9; V, XI, 50, v. 6; III, VII, 21, v. 1-5.

(8) *F. Queene*, I, X, 67, v. 5-9; II, IX, 24, v. 7-9; II, XI, 30; III, I, 10, v. 7-9; etc. (2)

et de la discorde. Il voile avec délicatesse, le plus souvent, ce qui blesse la décence ou excite le dégoût : « la langue n'oserait dire ce que les yeux refusent de voir (1). »

Le silence, il le sait rendre éloquent. Innombrables sont les réflexions que lui suggère l'amour : il en plaint les victimes, il en vante l'abnégation et l'influence salutaire ; il rappelle les dangers, le pouvoir, les tourments, les combats, l'amertume, la douceur, les joies, les stratagèmes et les lois de cette passion :

..... *Love so much could* (2).

Nous redoutons avec lui les chaînes de l'erreur, les remords cuisants et la honte. Il a connu l'ascendant de la femme et l'empire de la beauté (5), les effets pernicieux de la calomnie, l'efficacité de l'exemple, les ressources de la nécessité, la folie des gens qui souffrent, leurs plus tendres amis (4), les sots jugements du vulgaire, les craintes chimériques ou exagérées. Il console avec plus de concision qu'Enée :

..... *Past perils well apay.*

.... *Forsan et hæc olim meminisse juvabit.*

Il chante tous les sentiments généreux : le respect des morts, l'honneur qui est le fruit de la vertu, du travail et de l'étude, la noblesse de cœur (5), la dou-

(1) *F. Queene*, II, VIII, 52, v. 8, 9 ; II, IX, 32 ; st. 23, v. 3 ; II, I, 14, v. 9.

(2) *F. Queene*, IV, X, 53, v. 6-8 ; VI, I, 30, v. 7-9 ; VI, III, 12, v. 123 ; etc.

(3) *F. Queene*, V, VI, 1 ; III, IX, 6, 7 ; V, VIII, 1, 2 ; VII, VI, 34, v. 4 ; etc.

(4) *F. Queene*, III, III, 53, v. 3 ; III, VII, 26, v. 9 ; IV, VI, 16, v. 8, 9 ; 17.

(5) *F. Queene*, VI, V, 30, v. 5 ; III, II, 10, v. 4, 5 ; III, XI, 19, v. 8, 9 ; etc.

ceur, la fidélité aux promesses et aux principes malgré les vicissitudes, le mépris de l'argent, le patriotisme et l'horreur du joug étranger (1), le courage dans le malheur, la modestie dans les succès, la confiance dans une juste cause en dépit de la fortune ennemie, l'indulgence envers les faibles et la compassion pour les malheureux (2), le dédain du luxe. Avant Corneille il a dit :

*A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire,  
Honour is least, where odds appeareth most.*

La mélancolie assombrit parfois son front. Un petit orphelin, ignorant son malheur, sourit à son sauveur : « Pauvre enfant, jeté dans ce vaste monde comme une tendre »  
» branche séparée de son arbre, tu te flétriras comme elle.  
» Tel est le sort de l'homme ! Nous entrons dans la vie »  
» au milieu des douleurs, nous la terminons dans les lar- »  
» mes (3). » Le poète blâme l'indiscrétion et ces méditants qui déchirent toutes les femmes : « Déclamateurs »  
» imprudents, ils se diffament plutôt eux-mêmes (4). »

Il a, comme Sénèque le tragique, de vagues pressentiments sur l'avenir et les merveilleuses découvertes de la science ; aussi s'élève-t-il contre la déraison de ceux qui ne veulent admettre que ce qu'ils voient (5). Il nous enseigne l'accomplissement consciencieux de notre devoir, quel

(1) *F. Queene*, III, III, 42; II, X, 69; III, IX, 40, v. 1-4.

(2) *F. Queene*, I, VIII, 45, v. 7, 8; III, VI, 21, v. 7-9; III, VIII, 4, v. 9; etc.

(3) *F. Queene*, II, VIII, 26, v. 5; II, II, 1, 2; IV, VII, 41, v. 5-9; etc.

(4) *F. Queene*, VII, VI, 46; III, VIII, 44, v. 2, 3.

(5) *F. Queene*, II, argum., st. 3.

que soit le poste que le ciel nous ait assigné (1) ; la patience et la persévérance ; l'empire sur nous-mêmes ; la prudence en tout ; le travail et la mesure (2) ; une sage lenteur dans nos actions ; la politesse envers les étrangers (3), et le respect de la femme. Il encourage la bonne volonté, et conseille la soumission aux décrets du ciel (4). Il insiste sur l'influence de l'éducation, le prix du temps, *the treasure of mans day*, et la folie du suicide (5).

En un mot, il exhorte à toutes les vertus et il attaque tous les vices. Des remarques plaisantes et fines, des épigrammes innocentes, relèvent ses paroles sérieuses.

Voici encore quelques-uns de ses adages : « Un cœur vil » est incapable d'amitié et de haine. Les choses forgées » plaisent plus que la vérité. Mieux vaut vertu que beauté. » Doux est l'amour volontaire :

*Sweete is the love that comes alone with willingnesse* (6).

» Les amis tièdes deviennent en se brouillant les plus cruels » ennemis. Pour tous nos méfaits nous trouvons de » justes causes. Les plus belles conquêtes sont celles » auxquelles le cœur consent. Le cœur reste libre, » quand le corps est esclave. » Ceci s'applique aux méde-

(1) *F. Queene*, III, VI, 22, v. 7, 8 ; V, IV, 28, v. 1-3.

(2) *F. Queene*, III, VII, 3, v. 5 ; I, I, 32, 33 ; III, VII, 12, v. 9.

(3) *F. Queene*, VI, I, 40, v. 6-9 ; 41 ; 42 ; VI, III, 40, v. 6-9.

(4) *F. Queene*, IV, VIII, 15, v. 1, 2 ; III, XI, 14 ; 16, v. 1, 2.

(5) *F. Queene*, VI, IV, 35 ; IV, X, 44, v. 8, 9 ; V, IV, 11, v. 1-5.

(6) *F. Queene*, IV, IV, 11, v. 9 ; IV, V, 15, v. 9 ; IV, V, 20, v. 8, 9 ; V, IV, 9, v. 4, 5 ; IV, V, 25, v. 9 ; etc.

cins : « Guérissez le corps avec vos remèdes , le cœur  
» par des conseils :

*Give salves to every sore, but counsel to the minde (1).*

» Le lâche est sans pitié. Aucun service ne rebute un noble  
» cœur :

*No service lothsome to a gentle kind (2).*

C'est la devise des sœurs de charité.

Ses bonnes maximes, ses observations si justes, ses conseils pratiques formeraient un livre volumineux ; et ses pensées sont si serrées qu'elles méritent de passer en proverbes, comme celles d'Horace et de Boileau. Ses leçons acquièrent du prix par l'exemple ; c'est la morale en action. L'élévation distingue toutes ses réflexions. Il a pris l'esprit, les sentiments et le goût du temps qu'il dépeint : tirer l'épée pour les femmes et les opprimés (3) ; être fidèle à Dieu, à son roi et à sa dame, c'est le résumé de sa morale.

Dans un poème aussi étendu et aussi compliqué que la *Reine des fées*, les défauts doivent être sensibles et nombreux ; ce furent, en grande partie, ceux de son époque. Les pointes, les jeux d'esprit, les allusions savantes, les antithèses, les concetti dans le goût de Voiture, sont de ces *dulcibus vitiis* que Quintilien reproche à Sénèque. Mais les répétitions des idées et de locutions entières, les termes oiseux, une certaine monotonie dans la marche, les redon-

(1) *F. Queene*, IV, IX, 27, v. 9 ; IV, IV, 1 ; IV, XII, 30, v. 8, 9 ; V, V, 17, v. 9 ; VI, VI, 5, v. 9, etc.

(2) *F. Queene*, VI, VII, 48, v. 5 ; IV, VIII, 22, v. 7.

(3) *F. Queene*, III, V, 41, v. 9 ; III, XI, 48, v. 5, 6.

dances, des images repoussantes, des expressions impropres ou contraires à la noblesse, pour ne citer que la peinture d'Erreur, de Duessa et d'Envie (1); des couleurs trop fortes dans la représentation du laid: accusent une plume précipitée et un goût peu sûr; car « le goût exquis craint le trop en tout, sans en excepter l'esprit même (2). » Quelquefois le poète croit atteindre au grand et au merveilleux, en outrant la nature et en passant les bornes de la vraisemblance; ou il revêt de phrases pompeuses des idées communes. On peut lui reprocher quelques passages trop libres (3), des erreurs en histoire, en mythologie, en histoire naturelle; des idées fausses ou recherchées, des contradictions (4), beaucoup d'invéraisemblances et l'abondance de détails inutiles: comme Stace, il énumère les arbres, les poissons, les oiseaux (5). Il met de l'esprit jusque dans les étymologies; et il les rend plaisantes (6), non exactes. Ses invocations deviennent fastidieuses par leur nombre et l'uniformité. Elles sont déplacées souvent: après la course fatigante de toute une journée, Arthur apostrophe longuement la nuit: ne serait-ce point plus raisonnable d'accorder au chevalier quelque repos (7)? Il ne varie point assez ses expédients pour faire naître les aventures: c'est toujours la nuit ou la tempête qui contrarient ses héros; c'est

(1) *F. Queene*, I, I, I, VIII, 47, 48.

(2) Fénelon, *Lettre sur les occupat. de l'Academ. franc.*

(3) *F. Queene*, b. I, c. II, st. 4, 5; b. III, c. I, st. 47-61.

(4) *F. Queene*, II, III, 37; II, II, 30, 31; IV, IV, 47, v. 4; etc.

(5) *F. Queene*, b. I, c. I, st. 8, 9; b. II, c. XII, st. 23, 24, 36.

(6) *F. Queene*, b. IV, c. VIII, st. 31, v. 6, 7; etc.

(7) *F. Queene*, b. III, c. IV, st. 55-60.

lourds dans un bois, dans une cabane ou dans un château qu'ils cherchent et trouvent un abri. A cela se joignent des fautes matérielles : le poète confond Guyon et Saint-Georges (1); ou il devient obscur par l'abus de l'ellipse, dur par des synopes, diffus par l'emploi répété du verbe *to do*. Maintes fois les mots sont amenés pour la rime en dépit du sens et de la clarté; et il abuse tellement de ces chevilles, que les locutions *without remorse* ou *with remorse* sont employées sans nécessité seize fois ! Ce procédé le fait tomber dans le ridicule; car il prête des remords à un ours furieux (2). Beaucoup de rimes reviennent trop souvent. Quelques vers sont boiteux; veut-on les redresser, il faut vicier la prononciation. Les vers inachevés du poème y sont mis pour l'effet.

Nous avons déjà mentionné les inadvertances, les omissions, les anachronismes que la mort l'a empêché de faire disparaître. Il aurait, sans doute, mis plus d'ordre dans la suite de quelques récits : Calepine saisit ses armes pour voler au secours de Sérèna; mais il les avait laissées dans la cabane du Sauvage qui les avait emportées, et le chevalier s'était vu forcé de se servir d'une pierre pour terrasser l'ours (3).

Quelques-unes de ses allégories, dans lesquelles d'ordinaire il excelle, sont insignifiantes; d'autres contradictoires; plusieurs confondent le nom et la signification cachée. La description minutieuse du château d'Alma, c'est-à-dire, du

(1) *F. Queene*, b. III, c. II, st. 4, v. 1.

(2) *F. Queene*, b. VI, c. IV, st. 20.

(3) *F. Queene*, b. VI, c. VIII, st. 47, v. 9; b. VI, c. V, st. 8, v. 4-9; b. VI, c. IV, st. 17, 19-21.

corps humain, n'est qu'une physiologie versifiée. Comment Astrée, la justice personnifiée, a-t-elle pu, semblable à une larronnesse, dérober furtivement l'épée de Jupiter (1)? Comment Souci, un géant monstrueux surpassant de beaucoup les Brontès et les Pyracmon, peut-il se loger dans un petit cottage (2)?

Spenser a beaucoup d'analogie avec la famille Annéenne : l'un et l'autre brillent par des sentences pompeuses et des descriptions magnifiques ; l'un et l'autre l'emportent dans la peinture de la terreur et y atteignent quelquefois au sublime. L'épisode de *Désespoir* nous frappe d'épouvante ; et le *masque de Cupidon*, représenté à minuit par des fantômes dans la solitude d'un château enchanté, glace nos membres de secrets frissons (3). Mais ils ont plus d'esprit que de goût, plus d'imagination que de jugement ; la même recherche, le même abus de l'hypallage et de l'antonomase. Leurs périphrases sont déplacées, trop étendues ou insipides. Les jeux de mots, le savoir et les subtilités gâtent ou remplacent les sentiments tendres et les endroits pathétiques. La douleur du poète anglais ne dédaigne point d'oiseuses apostrophes et s'exhale en saillies piquantes ; et il appelle *well-guided speech* ces traits si peu naturels (4).

Il prodigue les comparaisons, il les répète plus d'une fois ; ou elles sont trop savantes, exagérées, même plus que comiques (5).

(1) *F. Queene*, b. V, c. I, st. 9.

(2) *F. Queene*, b. IV, c. V, st. 32, v. 9-37.

(3) *F. Queene*, b. III, c. XII.

(4) *F. Queene*, b. I, c. VII, st. 22, 23, 41, 42.

(5) *F. Queene*, b. VI, c. VIII, st. 42, v. 4-9.

Cependant, dans une telle diversité de personnages, dans une œuvre si longue, quelques moments de sommeil nous semblent bien pardonnables :

*Verum opere in longo fas est obrepere somnum;*

et là, où les beautés tiennent la plus grande place, nous ne serons point choqués de quelques taches échappées à la négligence ou surprises à la faiblesse de notre nature. On peut avec raison appliquer à son poème deux de ses vers, traduits du Tasse : « Ce qui relève toute belle œuvre, ce qui la produit, l'art, ne s'y montre nulle part : »

*And, that which all faire workes doth most agrace,*

*The art, which all that wrought, appeared in no place (1).*

Tant il y a de facilité dans sa composition, de légèreté dans son vol; tant est intarissable la source de sa poésie; tant ses transitions sont heureuses, naturelles et amenées par le progrès de l'action. Il se trouve des lacunes considérables dans l'ouvrage; de nombreux acteurs ont animé et quitté la scène, sans satisfaire notre curiosité : Verdant, le *squire* des dames, sir Huddibras, Sansloy, et beaucoup d'autres, que deviennent-ils? Des disparates nous y choquent : mais « souvent, en musique, une dissonance rend la mélodie plus douce : »

*So dishord ofle in musick makes the sweeter lay (2).*

C'est ainsi qu'il se juge lui-même. On pourrait l'appeler le

(1) *F. Queene*, b. II, c. XII, st. 58, v. 8, 9.

(2) *F. Queene*, b. III, c. II, st. 15, v. 9.

Dante de l'Angleterre. Spenser égale le sombre Florentin par son savoir étonnant, ses images gracieuses ou terribles, par ses visions aériennes. L'un et l'autre ont parcouru pour leurs créations le ciel, la terre et les enfers. L'un et l'autre ont, comme des juges suprêmes, couvert leurs contemporains de gloire ou d'ignominie. Tant de grandeur et de force dans les descriptions, d'énergie dans l'expression, tant de grâce et de dignité dans les caractères, tant de poésie à côté de tant de vérité, n'appartiennent qu'au Dante et à Spenser. Il existe même une certaine harmonie entre la matière et la forme de leur poème : l'un et l'autre y sont neufs, fantasques et étranges.

On a beaucoup disserté sur le plan de la *Reine des fées*, et les commentateurs l'ont tantôt attaqué, tantôt défendu. La question nous paraît toute décidée, si l'autorité d'Horace a quelque poids :

*Denique sit quodvis simplex duntaxat et unum.*

Or, l'unité est-elle observée dans le poème ? Non ; le plan en est donc défectueux. Considéré comme une simple allégorie morale que colore une narration fleurie, il forme un tout homogène dont toutes les parties s'enchaînent étroitement. Le fil qui les lie peut quelquefois paraître imperceptible ; mais il existe. Le lien en est cette vertu divine qui soutient les assauts des passions et sort victorieuse de toutes les tentations. Envisagé comme un poème historique, il en a tous les défauts : c'est plutôt une succession de faits qu'une action unique. Néanmoins, même sous ce point de vue, on ne peut lui refuser une certaine unité. Le prince Arthur est partout présent, il y joue le rôle

principal, il en est le héros, et le champion le plus dévoué de Gloriana. Il surpasse et assiste tous les autres chevaliers. Les aventures les plus difficiles, les plus importantes, s'accomplissent par sa main ou grâce à son intervention. Il est le *deus ex machina* : à l'heure pressante du danger, il accourt pour soutenir le droit. Il est dans tout le poëme ce que Calidore est dans le sixième livre, le vengeur de l'innocence, le sauveur des malheureux. Les autres acteurs partagent notre attention sans l'absorber, et l'on peut regarder leurs aventures comme des épisodes. Arthur possède seul cette vertu qui est toujours la même, toujours inébranlable. Cependant, il a le défaut d'Enée : si le pieux Troyen a trouvé dans sa divine mère une protection toujours vigilante contre toutes les fureurs de la fortune, le prince est rendu invincible par son bouclier et son cor magiques. Rien ne lui résiste, ni géants, ni remparts; la magie même devient impuissante. L'intérêt qu'il nous inspire en est moins vif, et le caractère du héros en peut souffrir, non l'unité de l'ouvrage. Ce qui la détruit, c'est ce mélange bizarre de l'histoire et de la morale, de la réalité et de l'allégorie; c'est cette réunion de deux sujets, de deux desseins, qui en constitue un édifice dans lequel tous les ordres d'architecture sont confondus. Et ce qui rend ce défaut encore plus sensible, c'est la manière peu classique dont les personnages se présentent. Ils ne sont introduits, pour la plupart, qu'accidentellement, un à un; et ils disparaissent de même. Cependant, tous sont de vieilles connaissances; ce qui ne laisse pas d'être peu vraisemblable. Comment Satyrane, qui fréquente les satyres, dédaigne les tournois et préfère les forêts à la cour,

peut-il connaître Florimell et les chevaliers de Gloriana (4) ?

Des différents livres de la *Reine des fées* les deux premiers sont les plus remarquables ; ils renferment les plus grandes beautés et les qualités les plus saillantes du poète. Ils sont remplis de la plus riche poésie , et l'imagination de l'auteur y brille de tout son éclat. « Spenser les composa dans toute la fraîcheur de son génie ; la flatterie ne l'avait point souillé , la pédanterie ne l'entravait pas , la langueur n'avait point encore éteint sa vivacité (2). » Le troisième livre est peu suivi et inférieur à tous les autres. Ce défaut résulte du grand nombre des acteurs qui personnifient la chasteté ou l'impudicité ; un jaloux même nous y déride par ses précautions comiques et son sort ordinaire : le poète lui donne des *cornes* (3) ! Il se relève dans le quatrième , qui n'est que la continuation du précédent. Ce livre est bien lié et intéressant ; toutefois , l'auteur aurait dû en changer le titre et en faire la *légende de la fidélité*. Dans le cinquième , Spenser a pris un nouvel essor en l'importance des personnages et la grandeur des aventures qui y soutiennent , et l'on doit le placer après les deux premiers. Le poète baisse sensiblement dans le sixième et dernier ; les héros , à l'exception de Calidore , y sont peu attachants , les aventures minces ; et les stances s'y terminent souvent de la même manière. L'uniformité trahit l'affaiblissement de son génie.

L'ouvrage fut accueilli avec un enthousiasme universel ; et les esprits les plus distingués de son siècle se disputèrent le plaisir de le lire ; ce qui ne l'a pas empêché d'être peu connu de nos jours.

(1) *F. Queene*, b. III, c. VII, st. 29, 31.

(2) Hallam, *Introduction*, vol. II, p. 201.

(3) *F. Queene*, b. III, c. X, st. 47, v. 47.

La nation reconnaissante déclara son chantre supérieur aux Italiens qu'il avait imités, et l'égala à Virgile (1). Cette admiration ressort clairement des divers sonnets qu'on adressa à l'auteur. Walter Raleigh « affirme que la Reine » *des fées* fit oublier Pétrarque et troubla le repos d'Homère, » et il n'apprécie dans toute la langue anglaise que les rimes de Spenser (2). » Gabriel Harvey renonça aux vers métriques pour célébrer le poète et le poème (3). « Il est » l'Orphée breton ; si Auguste eut son Virgile, Elisabeth eut son Spenser ; il est l'Achille des poètes, découvert, » encouragé et couronné par Sidney ; l'œuvre est telle » qu'on ne peut trop la louer (4). » Ce concert de louanges fut unanime, et Spenser eut bientôt des imitateurs et mérita des critiques ; ses vers nous le disent. Les premiers le parodièrent en imitant ses défauts ; les autres le blessèrent. « Il est le poète le plus naturel de la littérature anglaise, » selon Webbe (5). Thomas Nash l'appelle « le favori aîné de la renommée, » Drayton vante son savoir, Shakspeare ses pensées profondes (6). Ces jugements des poètes contemporains de Spenser furent confirmés et étendus par les suivants. Dryden « eut pour maîtres Virgile et » Spenser, et personne n'eut plus de génie ni plus de con- » naissances pour le soutenir. » Milton le considère comme

(1) Hallam, *Introduction*, vol. II, p. 206. — *Id.*, vol. III, p. 280.

(2) A Vision upon this Concept of the Faery Queene.

(3) Hobynoll, to the learned Shepheard.

(4) Voir les pièces de vers d'auteurs anonymes, signées R. S., — H. B., — W. L., — Ignoto.

(5) Webbe, *Discourse of Engl. Poetry*, 1586, quoted by Hallam.

(6) *The Passionate Pilgrim*, VIII, v. 7, 8, 11, 12.

un meilleur docteur que Duns-Scott et saint Thomas d'Aquin, et la *Reine des fées* charma la vieillesse de Pope.

En résumé, une imagination riche, un savoir rare, une profonde sagesse, une conception vigoureuse, un esprit vaste, la douceur et l'abondance furent les qualités dominantes de Spenser. La sincérité, ce langage de l'âme qui donne à l'homme son prix et à l'œuvre une valeur morale, a fait place à une basse adulation. Son goût est peu sûr, souvent mauvais. Les concetti énervent ses pensées, la prolixité son style. Nourri de la lecture des anciens, comment a-t-il pu oublier qu'« en toutes choses il est des limites fixées et que le bien ne peut se trouver en deçà ni au-delà ? »

Mais notre poète eut une opinion trop avantageuse de son talent : « Ces vers vivront éternellement (1) : » telle fut sa conviction ; c'est pourquoi il aima trop tout ce qu'il produisait. Les auteurs de sa nation l'ont jugé, ce nous semble, avec trop d'indulgence. Hallam seul rappelle ses flatteries. Ils ont exalté le poète et tout pardonné à l'homme. Comme moraliste, il a sapé la base de sa doctrine ; cependant ses pensées justes et éclatantes, son aversion du vice, rendent utile l'étude de son poème. Comme poète, s'il avait écrit avec son esprit et avec le goût d'un autre, s'il eût dédaigné les faux brillants et versé plus de larmes, s'il n'eût point pris plaisir à amoindrir ses idées, la postérité aurait pu partager l'enthousiasme du seizième siècle. Elle lui préfère avec raison Shakspeare, auquel il est inférieur.

(1) *Ruines of Time*, v. 253-255.

Spenser est le poète de la jeunesse, Shakspeare plait à tout âge ; celui-là a plus de grâce et de culture, celui-ci plus de feu et de naturel ; le premier nous présente le monde tel qu'il devrait être, le second tel qu'il fut et tel qu'il est ; l'un nous attache, l'autre nous enchaîne ; le chantre de la chevalerie est uniforme, le dramatisle plein de saillies et de gaieté. Ils appartiennent au même siècle ; leurs berceaux et leurs tombes se touchent ; mais le laurier de l'un verdit dans la solitude, celui de l'autre dans la mémoire des peuples.

Après avoir lu un roman de Walter Scott, lord Byron s'écria un jour découragé : « Combien il est difficile de dire quelque chose de nouveau ! Quel fut cet homme voluptueux qui promit une récompense à celui qui inventerait un plaisir inconnu ? Peut-être toute la nature et l'art ne sauraient donner une idée neuve. Cette page est brillante d'esprit ; mais examinons combien en est original. Ce passage appartient à Shakspeare, ce bon mot à Sheridan, cette observation à un autre écrivain ; toutefois, les pensées sont jetées dans un autre moule, et Scott ne crut point faire des plagiats. C'est une mauvaise chose que d'avoir la mémoire trop bonne ! » Ces réflexions naissent naturellement pendant la lecture de la *Reine des fées* ; c'est une mer dans laquelle les plus grands fleuves et les plus petits ruisseaux ont versé leurs eaux abondantes. Cependant, l'Océan nous accable par sa majesté, et roule seul des ondes superbes.

## CHAPITRE V.

### Indication des sources

Les Grecs ont eu raison de nommer Mnémosyne la mère des Muses ; Spenser a trouvé dans sa mémoire et dans son savoir immense, un foyer permanent pour son inspiration. Malgré la puissance et la richesse de son imagination, malgré ses ressources merveilleuses, il n'aurait pu inventer tous les matériaux qui sont entrés dans la *Reine des fées*. La vie de l'auteur fut courte. Les voyages, les devoirs civils, beaucoup d'autres travaux poétiques et littéraires l'occupèrent simultanément. Aussi ses emprunts sont innombrables : la mythologie et la Bible, les auteurs anciens et les chroniques fabuleuses, la théologie, l'histoire sainte et l'histoire profane, la géographie et l'astronomie, les voyageurs, les écrivains anglais, français et italiens, lui ont apporté leur tribut et ont fourni à son génie des faits, des idées et des images. Il a tout exploité et puisé partout. La nature lui a ouvert ses trésors ; la science ses archives. Ayant que d'écrire, il avait acquis toutes les connaissances de son temps. Comme Camoens, il a confondu dans son œuvre gigantesque toute l'antiquité et le moyen âge. Nous gravissons la montagne des Oliviers en quittant le Parnasse ; ou, au sortir du temple d'Isis, nous tombons dans les cachots de l'inquisition. Son poëme est semblable à un tapis magnifique, pour lequel de nombreux ouvriers ont préparé les tissus précieux : artiste ingénieux, Spenser

les a coordonnés, et en a fait un ouvrage unique et original. On aurait tort d'y mentionner ces souvenirs de la mythologie classique qui semblent inhérents à la poésie. Qui ne pardonne à un poète érudit la fréquente invocation des Muses, quand elles lui furent favorables? et dans un poème allégorique, le Tartare et ses fleuves redoutables, les Parques et les Furies, Flore et son époux Zéphire, la brillante Aurore et Tithon, prêtent des teintes sombres aux fictions ou reposent agréablement la pensée. Quel spectacle charmant de voir les Grâces danser aux sons du chalumeau de Colin Clout, pendant que Phébus plonge ses coursiers écumants dans les abîmes de Téthys, et que Diane, accompagnée d'Hespérus, fait briller son disque d'argent. Les Orgoglio et les Ollyphant sont les descendants des Titans; et lorsque le poète, emporté par Pégase, devance dans son vol Poiseau de Jupiter, nous le suivons avec transport dans l'assemblée des dieux, pour y entendre les éloqu岸tes invectives du nouveau fils de la Terre. Nous pardonnons à Spenser l'abus même de ses locutions. Mais les vicissitudes d'Ulysse, la glorieuse destinée des héros grecs, la guerre de Troie, les lieux chéris des poètes, les artistes célèbres, Argus, Eole, Mars, Niobé, toutes les amours criminelles, reviennent trop souvent dans ses vers et fatiguent. Il doit à la mythologie des chants entiers. Les Faunes et Sylvain offrent un asile à Una (1); les satyres donnent lieu au plaisant épisode d'Hellénore que Spenser a emprunté de Boccace. Maître Richard de Chinzica se nomme dans la *Reine des fées* Malbecco, Bartholomée

(1) *F. Queene*, b. I, c. VI, st. 6-33.

Gualandi est devenue Hellénore, et le galant corsaire Paganin y est remplacé par un robuste Satyre (1). Les aventures de Marinell et de Florimell se passent parmi les dieux marins; et les cinquantes Néréides d'Hésiode ont trouvé place dans les stances de notre auteur (2). A Ovide il a pris la peinture de l'Envie et la description de la demeure du Sommeil (3); et pour nous raconter la naissance des deux sœurs Belphebé et Amorette, il a choisi dans Moschus, dans Apulée et dans Virgile, ce que l'un a de plus gracieux, l'autre de plus délicat, celui-ci de plus sublime; et les jardins d'Adonis nous rappellent la fuite de l'enfant ailé, la charmante fiction de Psyché et les doctrines de Pythagore et de Platon, étayées de la parole de l'Écriture: *crescite et multiplicamini* (4). Homère, Hésiode et Virgile lui ont prêté la peinture des enfers et celle du palais de la Nuit (5). La ceinture de Vénus, Spenser a su en adoucir l'éclat, en y mêlant aux charmes un élément moral, l'idée de la pureté chrétienne (6). Le portrait de l'horrible Até qu'Homère a achevé dans quelques vers énergiques, Spenser l'a étendu, sans y ajouter de nouveaux traits (7). Les tableaux qu'Enée aperçoit à Carthage sur les murs du temple, ceux que Dédale reconnaissant avait gravés sur les portes d'airain du sanctuaire d'Apollon,

(1) *F. Queene*, b. III, c. X, st. 44-52.

(2) *F. Queene*, b. III, c. IV, st. 12-44; c. VIII, st. 29-43; b. IV, c. XI, XII.

(3) *F. Queene*, b. I, c. I, st. 39-44.

(4) *F. Queene*, b. III, c. VI.

(5) *F. Queene*, b. I, c. V, st. 19-44; b. II, c. VII, st. 21 seq.

(6) *F. Queene*, b. IV, c. V, st. 3-6, 16-20; b. V, c. III, st. 28.

(7) *F. Queene*, b. IV, c. I, st. 19-31.

ont excité l'émulation du poète anglais : l'histoire de Jason et de Médée est exprimée dans l'ivoire sur la porte du berceau de Félicité ; les tentures du château de Joyeux retracent le bonheur éphémère d'Adonis ; et les amours des dieux sont représentées dans l'or et la soie sur les murailles du palais de Busirane (1).

Après avoir épuisé la fable, Spenser l'a enrichie de ses propres créations : il invente des nymphes, un médecin des dieux marins, et il découvre des généalogies que ne connut point le savant Hésiode. En agissant ainsi, il a usé de son droit de poète ; mais il eut tort de changer quelquefois, par inadvertance ou par caprice, ces croyances de l'antiquité que nous aimons à respecter, comme une jeunesse docile s'incline devant les cheveux blancs. Si les auteurs grecs et latins se sont permis de modifier ces opinions populaires, est-ce à dire pour cela que les modernes puissent se prévaloir de la liberté de leurs devanciers ? Iris est la fille de Thaumas, non de Thaumantès ; les Muses ont eu Jupiter pour père, non Apollon ; Prométhée ne fut point privé de la vie en punition de son larcin ; et le Styx ne roule point des torrents de flammes. Spenser augmente le nombre et transforme l'aspect des Sirènes ; il nous montre Esculape enchaîné dans une caverne. Homère ne mentionne point l'ardente Penthésilée.

Ces taches légères disparaissent sous l'art et la variété des inventions. Ce qui est plus sensible, c'est ce mélange des fictions profanes avec les articles de notre foi et les faits

(1) *F. Queene*, b. II, c. XII, st. 43-46 ; b. III, c. I, st. 34-38 ; c. XI, st. 28-52.

des livres saints. Le poëte a rapproché deux mondes ennemis : Tantale est placé à côté de Pilate, l'Eden près de Tempé. Orphée et le Psalmiste, Samson et Hercule, Omphale et Dalila, le Dieu unique et Protée, les anges et les déesses, Jonathas, Pylade et leurs amis, vivent confondus dans son poëme. Le temple de Diane s'élève à côté de celui des Juifs ; et Camille et Orsiloque sont comparés à Sisara et à Jahel, que Spenser prend pour la prophétesse Débora. Il introduit dans la mythologie les lois anglaises : Cupidon rend en bonne forme un arrêt de prise de corps, et sa majesté Neptune I<sup>er</sup> fait respecter son droit d'épaves (1). Merlin et OEdipe, le chevalier de Thèbes, se rencontrent avec Tito et Gisippo, les héros d'une nouvelle de Boccace.

L'histoire a également prodigué à Spenser les exemples et les enseignements. Les grands conquérants, les rois et les reines célèbres, les guerriers ambitieux, les sages, depuis Nestor jusqu'à Ménénus Agrippa et Socrate, sont inscrits dans la *Reine des fées*. Les rites du mariage, les coutumes des naufragés, le lieu de sépulture des pauvres chez les Romains, y sont rappelés d'une manière étrange.

Mais c'est surtout la profonde connaissance des auteurs anciens qui a soutenu notre poëte. Saint-Georges et Arthur resserrent par des présents les liens d'une amitié mutuelle, comme Glaucus et Diomède par l'échange de leurs armes (2). Les Prières, ces filles touchantes de Jupiter, entourent le trône de Mercilla (3). Le champion d'Una, mûri

(1) *F. Queene*, b. IV, c. XII, st. 30-33.

(2) *F. Queene*, b. I, c. IX, st. 18, 19.

(3) *F. Queene*, b. V, c. IX, st. 31, 32.

par la souffrance dans le cachot, répète l'affligeante sentence de Solon : « πᾶν ἔστι ἀνθρώπου συμφορῆ, la félicité ne saurait être durable dans l'état d'un être mortel : »

*Blisse may not abide in state of mortall men (1).*

Spenser a tiré du même historien ses notions sur les prêtres d'Isis, les merveilles du Nil, les variations du soleil, les Amazones, la reine Tomyris, le mythe d'Arion, et maint autre fait notoire (2); du bon Plutarque, les vils sentiments de Gryllus (3). Les aventures de Pastorelle imitent les amours de Daphnis et de Chloé (4), et rappellent la naissance de Moïse, de Romulus. La barque de Phædria ressemble aux vaisseaux intelligents des Phœaciens (5). La demeure d'Alma fut construite d'après les rapports mystérieux des nombres de Pythagore et des ruines de la tour de Babel (6). Nous retrouvons dans le langage de *Désespoir* les principes du philosophe Hégésias, surnommé Πεισιδάνατος (7). L'astronome Claude Ptolémée, dont le moyen âge avait fait un roi, prête à notre auteur ses savantes observations, et joue dans la *Reine des fées* le rôle d'un second Merlin. Homère, Esope et Salomon suggèrent

(1) *F. Queene*, b. I, c. VIII, st. 44, v. 9; b. II, c. VIII, st. 44, v. 7; b. IV, c. IV, st. 43, v. 9.

(2) *F. Queene*, b. V, c. IV, st. 21 seq.; c. V, VII.

(3) *F. Queene*, b. II, c. XII, st. 86, 87.

(4) *F. Queene*, b. VI, c. IX-XII.

(5) *F. Queene*, b. II, c. VI, st. 5.

(6) *F. Queene*, b. II, c. IX, st. 21, 22.

(7) *F. Queene*, b. I, c. IX, st. 29-47.

à Spenser les mêmes réflexions (1) ; et nous croyons que Minerve et Ulysse furent les types du pèlerin et de Guyon.

Si nous interrogeons les écrivains latins, nous trouvons d'abord la sublime invocation que Lucrèce adresse à la mère des Romains, reproduite avec élégance dans la *Reine des fées* (2). Les souvenirs de Virgile y abondent : Spenser l'avait imité dans le *Calendrier du berger* et traduit le *Moucheron* ; il chérissait le chantre rêveur des *Eglogues* et veut suivre ses traces. Belphebé demande comme Vénus, cachée sous le costume d'une chasseresse : « Holà, jeunes guerriers, n'avez-vous point aperçu une biche emportant dans son flanc le trait mortel ? » Et Trompart ou Timias ou la sorcière de lui répondre : « De quel nom vous appellerai-je, ô vierge divine ? car ce visage, cette voix ne sont pas d'une mortelle, mais d'une déesse. Etes-vous la sœur de Phébus ? » Et Belphebé :

*Non ignara mali miseris succurrere disco* (3)

Paridell raconte à Britomart la malheureuse destinée des Troyens, le laborieux enfantement de la puissance romaine et la fondation de la ville de Troynovant, sortie des cendres de l'antique Troie ; et le poète y mêle ses fictions à celles des chroniqueurs (4). Pyrochlès, Sansfoy et Turnus exhalent leur âme courroucée (5). Claribell encourage Scudamour

(1) *F. Queene*, b. IV, c. VIII, st. 1 ; c. II, st. 4, v. 9 ; b. I, c. X, st. 41, v. 6-9.

(2) *F. Queene*, b. IV, c. X, st. 44-47.

(3) *F. Queene*, b. II, c. III, st. 32, 33 ; b. III, c. V, st. 35, 36 ; c. VII, st. 11.

(4) *F. Queene*, b. III, c. IX, st. 33 seq.

(5) *F. Queene*, b. II, c. V, st. 36, v. 7 ; b. I, c. II, st. 19, v. 7.

par les paroles d'Enée : « Doux est le souvenir des dangers » passés (1). Virgile, Horace et Théocrite ont dicté au vieux Mélébée l'éloge de la vie champêtre, et enseigné à Glaucé l'art impuissant des enchantements (2). Radigonde et Clarinda ont beaucoup de traits de ressemblance avec Didon et Anna (3). Horace rappelle à notre auteur les jeux olympiques et la prédiction de Nérée. Phèdre a esquissé le portrait d'Occasion. César, Tacite et les historiens postérieurs de l'empire romain ont complété les *Monuments des Bretons* (4). Saint-Georges et Una sont surpris par la tempête, au commencement de leur voyage, comme Enée et Didon pendant la chasse (5). Duessa couvre Sansjoy d'un nuage pour le soustraire à la vengeance du chevalier ; et Junon, pour sauver Turnus, forme d'une nuée une débile image d'Enée (6).

Spenser et Horace chantent la médiocrité d'or ; l'un et l'autre dépeignent le funeste pouvoir de l'argent (7). Le premier s'approprie des locutions entières d'Homère et de Virgile :

Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο ,

et le chant qui suit le festin des anciens, est remplacé par

(1) *F. Queene*, b. IV, c. IX, st. 40, v. 9.

(2) *F. Queene*, b. VI, c. IX, st. 18-31 ; b. III, c. II, st. 49, seq.

(3) *F. Queene*, b. V, c. V, st. 26 seq. ; c. IV, st. 47 seq.

(4) *F. Queene*, b. II, c. X, st. 47-62.

(5) *F. Queene*, b. I, c. I, st. 6, 7.

(6) *F. Queene*, b. I, c. V, st. 13-15.

(7) *F. Queene*, b. II, c. II, st. 13 seq. ; c. VII, st. 11 ; b. VI, c. IX, st. 19-32.

le récit des aventures (1). Les Sirènes charment Guyon et Ulysse (2); Malbecco s'inspire du stratagème du Grec rusé, et Polyphème est *Greedie Lust* (3).

Spenser professe les nobles principes de Cicéron sur l'amitié (4); et Amias et Placidus les pratiquent comme Damon et Phintias (5). Le grand-prêtre d'Isis éprouve les transports prophétiques des Pythies et des Sibylles (6); et Malengin est le Protée des *Géorgiques* (7).

Dans Homère et dans Spenser, Jupiter agite sa chevelure et, d'un signe de ses sourcils, ébranle l'univers (8).

Arthur, avec moins de naturel, répond à Una comme Enée à Didon (9).

*Infandum, regina, jubes renovare dolorem* (9);

et Duessa répète les faux serments de Sinon (10). Saint-Georges désire tresser une guirlande pour le front délicat de Duessa: il détache une branche de l'arbre qui les ombrage; un sang noir jaillit de l'écorce, et une voix lamentable se fait entendre: « Oh! cesse de déchirer d'une main coupable mes tendres flancs. Ah! fuis cette terre

(1) *F. Queene*, b. II, c. II, st. 39; b. III, c. IX, st. 32; b. V, c. III, st. 4.

(2) *F. Queene*, b. II, c. XII, st. 30-33.

(3) *F. Queene*, b. IV, c. VII, st. 4 seq.; b. III, c. X, st. 47, 52, 53.

(4) *F. Queene*, b. IV, c. II, st. 29, v. 6-9; c. IX, st. 1-3; c. VI, st. 46, v. 8, 9; c. X, st. 26-28.

(5) *F. Queene*, b. IV, c. VIII, st. 55 seq.

(6) *F. Queene*, b. V, c. VII, st. 20 seq.; b. III, c. III, st. 50.

(7) *F. Queene*, b. V, c. IX.

(8) *F. Queene*, b. VII, c. VI, st. 22, v. 1-5; st. 30, v. 6-8.

(9) *F. Queene*, b. I, c. IX, st. 8; c. XII, st. 31, v. 9.

(10) *F. Queene*, b. I, c. XII, st. 27, v. 15, 6.

» cruelle ! » Il tressaille d'horreur , ses cheveux se dressent , un froid mortel glace ses membres. Revenu de son épouvante... C'est la scène d'Enée et de Polydore (1). Salluste, Catulle , Ovide , Virgile , Sénèque , ont prêté à Spenser de belles maximes ; et Guyon répond à Mammon avec la fierté romaine et le désintéressement stoïque de Curius Dentatus : « Je préfère être le maître de ceux qui ont des richesses que de les posséder moi-même et d'être leur esclave ! »

*And to be lord of those that riches have ,*

*Then them to have my selfe , and be their servile slave (2).*

Mais pourquoi multiplier les citations des passages qui rendent manifeste l'imitation des anciens ? Ils sont innombrables ; et pourtant Spenser n'est point un plagiaire. Ces pensées acquièrent dans son ouvrage une vie nouvelle , et se colorent des teintes sombres de l'austère morale des chrétiens. Les sons de la lyre des chantres antiques sont souvent dominés par les graves accords de la harpe du roi prophète. La Bible a donné au poème la couleur générale. Una est la fille du roi d'Eden dont le territoire est arrosé par l'Euphrate , le Géhon et les eaux dorées du Phison. Le dragon qui dévaste son royaume , la bête monstrueuse à sept têtes sur laquelle est assise Duessa dans tout l'éclat de la plus riche parure , la coupe d'or pleine d'enchantements que la magicienne répand sur l'écuyer d'Arthur , la blessure du monstre , l'autel fumant du sang des martyrs

(1) *F. Queene*, b. I, c. II, st. 30-32.

(2) *F. Queene*, b. II, c. VII, st. 33, v. 8, 9 ; b. VI, c. V, st. 14, v. 7 ; st. 39, v. 9 ; c. VI, st. 8 ; b. IV, c. II, st. 7, v. 6 ; st. 54, v. 7 ; c. V, st. 11, v. 5 ; b. V, c. III, st. 9, v. 1, 2.

dans le somptueux palais d'Orgoglio, le châtement infligé à Duessa et sa nudité repoussante (1), tous ces faits sont extraits de l'Écriture sainte. Le jugement d'Arthégall n'est que la répétition de celui de Salomon (2); et si Astrée a instruit le chevalier dans toute justice, c'est le grand fils de David qui l'a nourri de sa sagesse. « Etroite est la porte de la maison de Cælia, et droit le chemin qui y conduit. » La robe blanche de Fidélia, le serpent qui se déroule dans sa coupe, ce livre signé et scellé de sang, que personne, sans elle, ne peut pénétrer, ont été fournis par les écrivains sacrés (3). Les sept religieux représentent tous les devoirs de la charité que l'école a classés d'après saint Paul (4). Cette ville que Saint-Georges aperçoit du haut d'un autre Sinä, tout étincelante de pierreries, c'est la nouvelle Jérusalem, sa future patrie. L'Écriture et les saints Pères ont montré au poëte les hiérarchies célestes, le fleuve et l'arbre de la vie. Il connaît le prix de l'un, la place de l'autre: les eaux du premier l'emportent de beaucoup sur celles de Siloë, de Bath, de Spa et du Céphise; le second était planté auprès de cet arbre dangereux dont les fruits offraient la fatale connaissance du bien et du mal (5). Le mal ne meurt point avec le coupable, et la vengeance divine poursuit souvent dans le petit-fils le crime de l'aïeul. « Toute chair est faible (6). » Voilà les sévères

(1) *F. Queene*, b. I, c. VII, st. 16 seq.; c. VIII.

(2) *F. Queene*, b. V, c. I, st. 26-28.

(3) *F. Queene*, b. I, c. X.

(4) *F. Queene*, b. I, c. X, st. 36-45.

(5) *F. Queene*, b. I, c. X; c. XI, st. 29 seq.

(6) *F. Queene*, b. II, c. VIII, st. 28, 29; c. I, st. 52, v. 6.

paroles des livres sacrés dans la bouche d'Arthur et d'Amavia. La maison des richesses, placée près de l'enfer, nous rappelle le passage significatif de l'Évangile : *Facilius est camelum per foramen acus transire quam divitem intrare in regnum cœlorum*; et comme le divin Sauveur, Guyon est servi par un ange après la tentation infructueuse de Mammon. La puissance et les effets de la foi sont enseignés dans la *Reine des fées*, avec la conviction d'un docteur de l'Église (1); et l'Éclésiastique s'écrie de nouveau par la voix de notre poète : *Memorare novissima tua et in aeternum non peccabis* (2). Le signe réprobateur de Caïn est imprimé sur l'enfant innocent de la coupable Amavia (3). A ces emprunts se joignent de nombreuses imitations dans la forme de l'expression et le tour de la pensée.

Spenser, abeille industrieuse, de toutes ces fleurs éparses a composé son miel. Cependant, les lieux dans lesquels il butinait de préférence, sont les prairies vaporeuses d'Albion, les jardins fleuris de l'Italie et les riants coteaux de la France. Il a dérobé à Clément Marot les pensées de plusieurs églogues du *Calendrier du berger*; il a traduit et imité Joachim du Bellay; il vante du *Bartas*; et c'est sans doute à Pécole savante de Ronsard qu'il a puisé l'amour de l'antiquité. Néanmoins, son poème est profondément national; les ornements seuls en sont étrangers. Le patron de l'Angleterre s'y présente le premier, et dès le début, le poète captive la sympathie du lecteur anglais. Celui-ci

(1) *F. Queene*, b. I, c. X, st. 18-21.

(2) *F. Queene*, b. I, c. X, st. 41, v. 6-9.

(3) *F. Queene*, b. II, c. II, st. 4, v. 3-5.

se souvient de l'entrevue du saint avec Richard Cœur-de-lion, et lit avec intérêt l'histoire fabuleuse de ses ancêtres.

En fondant la *Reine des fées* sur les mœurs de la chevalerie, l'auteur a consulté le goût de sa souveraine, non celui de son temps. Elisabeth aurait volontiers ranimé l'esprit de cette institution. Spenser en a tiré un tableau durable. Tout le moyen âge revit dans son ouvrage avec ses croyances, ses usages, ses tournois et ses joutes, avec les superstitions de l'astrologie, les épreuves judiciaires, avec son éducation guerrière, ses châteaux crénelés et le culte de la beauté. Les preux s'y consacrent au service de la femme. Les avocats y étaient inutiles; on plaidait son droit avec l'épée:

*He never meant with words, but swords, to plead his right* (1).

C'est un de ces romans que goûtait le bon don Quichotte dans les loisirs de son village.

Pour composer l'histoire de Saint-Georges, Spenser a amalgamé la légende, d'anciennes romances et les fables d'Ovide (2). La *Cynthia* de Walter Raleigh, poème qui ne nous est point parvenu, a aiguillonné la muse prôneuse de notre auteur (3). L'épisode de Pastorelle est dû à l'*Arcadia* de Sidney qui a servi de modèle à plus d'un poète bucolique.

Mais c'est surtout dans les romances de chevalerie que Spenser a cherché ses héros, leurs aventures et leurs

(1) *F. Queene*, b. I, c. IV, st. 42, v. 9.

(2) *The Lives of the Fathers, Martyrs and other principal Saints*, vol. II, p. 158-161. London, 1756. — *F. Queene*, b. I, c. X, st. 60 seq.; c. XI.

(3) A Letter of the author's. — *F. Queene*, b. III, argum., st. 4, 5.

mœurs. La *Mort d'Arthur* de Mallory lui a offert l'histoire de ce prince (1), celle de l'enchanteur Merlin (2), le nom du château de Lancelot du Lac (3), le récit de la naissance et de l'éducation de Tristram (4), plusieurs de ses agents, l'étrange fantaisie de Briana (5), et la Bête aboyante.

Guyon rappelle la romance de sir Huon de Bordeaux (6). Pour éprouver la fidélité des femmes, Spenser a substitué la ceinture de Florimell au manteau de la ballade, « *le Garçon et le Manteau*, » et à la coupe remplie de vin qu'on voit dans la *Mort d'Arthur*. La ballade « *l'Ecuyer de bas degré* » a fourni l'épisode d'Amias; celle de *sir Bevis de Hampton*, le puits de vie.

Shakspeare et Spenser, ces deux rivaux de gloire, ont quelquefois puisé à la même source. Ils ont trouvé dans une vieille romance, rajeunie par Greene, sous le titre de *Pandosto ou Histoire de Dorastus et Fawnia*, l'un de ces charmants incidents de Pastorelle, l'autre le *Conte d'Hiver*. Les chroniques fabuleuses, en particulier *l'Origine et les gestes des rois de Bretagne*, de Geoffroy de Monmouth, leur ont abandonné, pour l'immortaliser, l'histoire de l'imprudent roi Lear, « qui apprend trop tard dans son malheur extrême que l'amour n'est pas là toujours où il s'étale le plus (7). » C'est de ce même auteur que Spenser a extrait

(1) *F. Queene*, b. I, c. IX.

(2) *E. Queene*, b. III, c. III.

(3) *E. Queene*, b. III, c. I, st. 31.

(4) *F. Queene*, b. VI, c. II, st. 27 seq.

(5) *F. Queene*, b. VI, c. I.

(6) *E. Queene*, b. II, c. I, st. 611.

(7) *F. Queene*, b. II, c. X, st. 27-32.

les obscures origines et les généalogies de sa nation (1).

Parmi les Italiens, c'est l'Arioste plutôt que le Tasse que notre poète prit pour modèle (2). Ariodante et Ginévra du *Roland furieux* sont devenus Phaon et Claribell dans la *Reine des fées* (3). Les situations si dramatiques des deux amants ont aussi servi à Shakspeare pour l'intrigue de *Beaucoup de bruit pour rien*. Le récit satirique du *squire* des dames n'est qu'une copie abrégée de celui que l'aubergiste fait à Rodomonte; et l'on est porté à croire que La Rochefoucauld a changé en maximes quelques vers du poète anglais (4). Le cor de Pécuyer d'Arthur est celui d'As-tolfo; la lance de Britomart celle de Bradamante (5). L'effrayante peinture de *Désespoir* rappelle le comte Ugolin du Dante.

Le Tasse a prêté à Spenser ses chants les plus doux, ses plus brillantes descriptions, les tableaux les plus riants. Nous ne citerons que la baguette enchantée d'Ubaldo, les jardins d'Armide, son palais, et ces portes d'argent où l'air l'emporte sur la matière, » les charmantes baigneuses :

*E scherzando sen van per l'acqua chiara  
Due donzelle garrule e lascive.*

Souvent Spenser s'est contenté de le traduire (6).

(1) *F. Queene*, b. II, c. X; b. III, c. III, st. 26 seq.

(2) Spenser... imitates the manner of Ariosto, rather than that of Tasso. — Alex. Pope's *Works*, The Temple of Fame, Notes, p. 42, 43. Ed. cit.

(3) *F. Queene*, b. II, c. IV, st. 17 seq.

(4) *F. Queene*, b. III, c. VII, st. 53 seq.

(5) *F. Queene*, b. I, c. VIII, st. 3-5; b. III, c. I, st. 7, v. 9; c. III, st. 60.

(6) *F. Queene*, b. II, c. VI, st. 15-17; c. XII.

Il n'est pas étonnant que notre auteur ait imité ces poètes célèbres. L'influence de la littérature italienne s'était étendue sur la France et sur l'Angleterre à la fin du seizième siècle, et même les concetti de Marini avaient déjà passé le détroit.

Cependant son maître, son père en poésie, fut Geoffroy Chaucer. Spenser l'avoue avec la modestie d'un disciple et la reconnaissance d'un fils. Le dernier trouvère (1) a tout enseigné au dernier chanteur de la chevalerie : les rythmes de ses églogues et la forme allégorique de la *Reine des fées*. Selon Pope, ce fut Chaucer qui introduisit l'allégorie en Angleterre. « Tityre (*Chaucer*) a instruit la jeune Coline (*Spenser*) (2). Tityre, le dieu des bergers, est mort ; il a montré à ma simple muse l'art de trouver. Il sut exhaler ses douleurs et calmer les chagrins de l'amour par ses chansons joyeuses. Avec lui s'est évanoui son art incomparable, mais sa gloire grandit de jour en jour. Oh ! si quelques étincelles de son feu pouvaient s'allumer en moi, ces bois apprendraient bientôt à redire mes peines, et des larmes dégoutteraient de ces arbres (3). » « Va, petit calendrier, plus durable que l'acier et plus stable que le temps, ne t'égale point aux vers de Tityre, mais suis-le de loin et vénère ses traces augustes (4). » Tels sont les sentiments que notre poète manifeste pour son maître dans ses petites pièces. Dans la *Reine des fées*, il varie ses éloges et s'exprime

(1) Sandras, *Etude sur G. Chaucer*.

(2) *Sheph. Cal.*, febr., v. 92; dec., v. 3, 4. — *Colin Clouts*, v. 2.

(3) *Sheph. Cal.*, june, v. 81-96.

(4) *Sheph. Cal.*, Epilog.

avec plus de clarté : « L'esprit agréable du vieux Geoffroy  
 » était une source pure de poésie (1). « Chaucer, poète re-  
 » nommé, digne d'être gravé dans les annales éternelles  
 » de la gloire, toi qui as su dans tes vers héroïques parler  
 » le premier un langage élégant, pardonne, si m'inspirant  
 » de ton esprit qui survit en moi, j'ose suivre tes tra-  
 » ces (2). » Spenser lui doit, pour entrer dans quelques  
 détails, de nobles maximes, des descriptions, l'histoire de  
 Cambel et de Canacée qu'il complète, des pensées délica-  
 tes ou profondes, et l'idée de l'épingle qui met en mouve-  
 ment la barque de Phædria (3).

Nous trouvons aussi dans le poème quelques particulari-  
 tés concernant les mœurs du seizième siècle. Un amant  
 soupirait en vain s'il ne savait chanter et danser avec  
 grâce, tourner agréablement les vers légers et résoudre  
 avec facilité les énigmes (4). Les *masques*, sorte de repré-  
 sentation théâtrale, étaient encore fort populaires en An-  
 gleterre : accompagnés originairement de la danse et de la  
 musique, comme le *masque de Cupidon* dans la *Reine  
 des fées*, ils admirèrent plus tard un dialogue. Les *dumb  
 shows* ou pantomimes n'avaient point encore disparu de  
 la scène anglaise : les acteurs dans *Hamlet* et le *grave  
 personnage* dans le château de Busirané nous font assister à ce genre de spectacle qui précédait chaque acte d'une

(1) *F. Queene*, b. VII, c. VII, st. 9.

(2) *F. Queene*, b. IV, c. II, st. 32 seq.

(3) *F. Queene*, b. VI, c. III, st. 1, v. 1, 2; b. VII, c. VII; b. IV, c. II,  
 st. 32 seq.; c. III; b. III, c. I, st. 25, v. 7-9; b. I, c. III, st. 21, v. 2;  
 c. IV, st. 24, v. 1; b. II, c. VI, st. 5.

(4) *F. Queene*, b. III, c. X, st. 8.

tragédie (1), Lord Buckhurst, le contemporain de Spenser et de Shakspeare, venait seulement de la créer; et le génie du dernier la perfectionna rapidement.

Mais ces *masques* et ces *pantomimes* nous autorisent peut-être à dire que Spenser prit la forme allégorique de son poëme dans le goût dominant de son époque. Les fêtes publiques, les mariages dans les grandes familles, étaient accompagnés de spectacles dans lesquels les acteurs étaient des personnages allégoriques, comme dans le prologue d'un ballet. Ces représentations et les *moralités* dramatiques avaient familiarisé toutes les classes de la société avec le langage de l'allégorie; et les *chroniques* qui précédèrent la véritable tragédie et forment le milieu entre les *moralités* et les pièces historiques, confondirent comme la *Reine des fées* l'allégorie et l'histoire, des personnages réels et des êtres imaginaires.

Sackville, plus connu sous le nom de lord Buckhurst, fut avec Chaucer le principal modèle de notre auteur dans le *Miroir des magistrats*. Spenser semble l'avouer dans le sonnet qu'il lui adressa. D'autres encore le guidèrent et lui proposèrent leurs productions; il serait trop long de les énumérer.

#### CONCLUSION.

Tels sont les matériaux que Spenser a employés pour Pétonnant poëme de *The Faerie Queene*. La fable, les

(1) *F. Queene*, b. III, c. XII

mystères des chrétiens, leurs dogmes, les créations des plus grands poètes, il les a mêlés, modifiés ou perfectionnés, et y a ajouté ses propres fictions. Mais ce qui échappe à l'analyse, c'est l'esprit du poète qui a formé un tout harmonieux de tant de parties dissemblables; c'est son imagination qui a revêtu l'ouvrage des plus brillantes couleurs.

Une œuvre pareille dut promptement exciter l'ardeur des imitateurs. Cependant ce troupeau servile, que toute nouveauté attire, en reproduisit moins les beautés que les écarts de goût. Les deux frères Phinéas et Gilles Fletcher se distinguèrent par leur zèle scrupuleux à imiter le maître. Le premier, séduit par la description allégorique du corps humain, dans laquelle Spenser a follement dépensé beaucoup d'esprit, rechercha encore sur ce tour de force. Des auteurs illustres, Milton, Pope, Walter Scott, ont voulu s'approprier les beautés de leur devancier; s'ils égalaient Spenser pour le fini des détails, ils ne le surpassent point dans le luxe de ses descriptions. Nous pourrions aussi constater de frappantes ressemblances avec certains passages de la *Reine des fées* dans quelques maximes du *Faust* de Goethe, dans les poésies de Schiller (1), dans celles de Bürger (2), dans les tendances de l'Allemagne moderne (3). Les brigands y vivent dans la caverne de Gil Blas; et même la fable de La Fontaine, *la Laitière et le Pot au lait*, s'y trouve en germe (4) : mais nous aurions

(1) *F. Queene*, b. I, c. VII, st. 39, v. 9; b. V, c. V, st. 46, v. 9; b. IV, c. VII, st. 38 seq.

(2) *F. Queene*, b. II, c. V, st. 15.

(3) *F. Queene*, b. VII, c. VII, st. 14, 15, 18.

(4) *F. Queene*, b. VII, c. VI, st. 48, v. 1-5.

tort d'attribuer ces pensées à l'influence de Spenser. Bien plus, il réfute les théories des démolisseurs de la société, quel que soit le nom qu'on veuille leur donner. Que faut-il en conclure? N'est-ce point la preuve qu'il a écrit pour tous les temps, puisque son génie a pressenti les rêves hardis de l'avenir? Les grands écrivains sont

*Contemporains de tous les hommes  
Et citoyens de tous les lieux.*

CHAPITRE II

28	Analyse de la Vie des Français
32	Livre Ier. Légende du chevalier de la croix rouge, ou de la Vierge
32	Livre II. Légende de saint Guyon, ou de la tempérance
37	Livre III. Légende de saint Martin, ou de la charité
40	Livre IV. Légende de saint Eloi, ou de l'amitié
42	Livre V. Légende de saint Gall, ou de la justice
46	Livre VI. Légende de saint Gildard, ou de la courtoisie
49	Livre VII. De la constance

Permis d'imprimer.

*Le Vice-Recteur,*

CHAPITRE III

50	Explication des allégories
57	§ 1. Partie morale
64	§ 2. Partie historique

CHAPITRE IV

108	Appréciation littéraire
-----	-------------------------

CHAPITRE V

133	Indication des sources
180	Conclusion

# TABLE.

	Pages.
INTRODUCTION. . . . .	4
CHAPITRE Ier.	
Etude sur la vie et les écrits d'Edmond Spenser. . . . .	3
CHAPITRE II.	
Analyse de la <i>Reine des fées</i> . . . . .	28
LIVRE Ier. Légende du chevalier de la croix rouge, ou de la sainteté. . . . .	28
LIVRE II. Légende de sir Guyon, ou de la tempérance. . . . .	32
LIVRE III. Légende de Britomartis, ou de la chasteté. . . . .	37
LIVRE IV. Légende de Cambel et Triamond, ou de l'amitié. . . . .	40
LIVRE V. Légende d'Arthégall, ou de la justice. . . . .	42
LIVRE VI. Légende de sir Calidore, ou de la courtoisie. . . . .	46
LIVRE VII. De la constance. . . . .	49
CHAPITRE III.	
Explication des allégories. . . . .	50
§ 1. Partie morale. . . . .	57
§ 2. Partie historique. . . . .	64
CHAPITRE IV.	
Appréciation littéraire. . . . .	408
CHAPITRE V.	
Indication des sources. . . . .	439
CONCLUSION. . . . .	456

1000  
900  
800  
700  
600  
500  
400  
300  
200  
100  
0



CHAPTER II

CHAPTER III

CHAPTER IV

